

# ALMANACH

du Père

Peinard

18

9

7

*Cinq Ronds*

L<sup>22</sup>  
339.

DÉPOTS : Aux Bureaux du "PÈRE PEINARD"

15, rue de Lavienville, et 11, rue du Croissant, PARIS

ALMANACH

DU

# PÈRE PEINARD

POUR

1897 — An 105

FARCI DE CHOUETTES HISTOIRES ET DE GALBEUSES ILLUSTRATIONS

INDISPENSABLE

POUR SE TENIR LA RATE EN BONNE HUMEUR

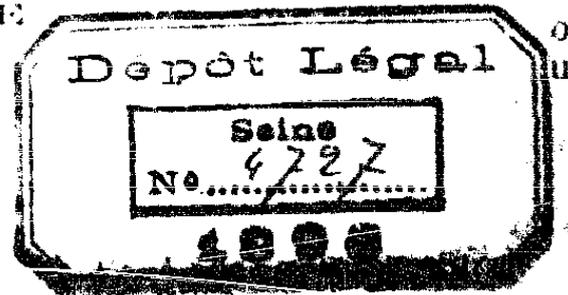
et se décrasser les boyaux de la tête

*O Dieu, père paterne,  
Qui muas l'eau en vin,  
Fais de mon cul lanterne  
Pour luire à mon voisin.*

RABELAIS.

Prix de l'Almanach : 25 centimes

TROISIÈME ANNÉE



DÉPOTS :

AUX BUREAUX DU PÈRE PEINARD, 15, RUE LAVIEUVILLE (MONTMARTRE) PARIS  
11, RUE DU CROISSANT, PARIS

En vente chez tous les marchands de journaux  
et chez les dépositaires du Père Peinard

*Lic 22  
839*

# JE VOUS LA SOUHAITE!

Bonne et heureuse, nom de Dieu... selon la formule.

Dam, puisque l'*Almanach* ouvre l'année, il est tout à fait simple que l'*Almanach* s'ouvre par des souhaits de bonne année.

Des souhaits?

Le vieux gniaff en a pour tous les goûts, — pour les bons bougres et aussi pour les mufles.

Aux chouettes fioux qui ont les capitulos et les gouvernants dans le nez.

A tous les gas qui ont du poil au ventre et dont le sang fait glouglou dans les veines,

A tous ceux-là, le père Peinard souhaite une chiée de satisfactions.

Et foutre, il n'oublie pas les bonnes bougresses qui font risette à la Sociale : qu'elles aient les joues ratatinées, kif-kif, la peau d'une vieille pomme reinette, ou bien qu'elles aient le museau plus frais qu'une pêche de Montreuil.

A toutes il envoie une wagonnée de bécots.

—o—

Par contre, bibi en souhaite de vertes et de pas mûres à tous les chameaucratés :

Il souhaite à notre Tanneur national d'être tanné nationalement.

A ses ministres de recevoir sur la hure quelques beignes galbeusement administrés.

Aux têtes de veau de la Triperie sénatoriale quelques tonnes de glace pour les conserver presque frais.

Aux bouffe-galette de l' Aquarium d'être empoisonnés par les pots-de-vin qu'ils s'ingurgitent.

Aux proprios, des locataires qui déménagent à la cloche de bois.

Aux rentiers de palper leurs rentes au bout d'une fourche.

Aux ratichons de prendre vivement l'express pour leur paradis.

Et à tous les pleins-de-truffes et les marlous de la haute de voir les faliots de la Banque n'être plus bons qu'à se torcher.

—o—

Quelle riche saison pour le populo, quand on en sera là : y aura plus de couche-tout-nus et chacun bouffera à sa faim.

Mais, pour que ça vienne, il s'agit de ne pas s'endormir sur le rot.

Ouvrez l'œil, les camaros ! Et, pour vous tenir en haleine, sirotez l'**Almanach du Père Peinard**, — arrosé d'un litre de picolo, il est superlatif contre la bile et les préjugés.

# RUMINADES SUR LE CALENDRIER

## Ce qu'il est, ce qu'il doit être

On appelle *Calendrier* le découpage et l'éti-quetage des morceaux de temps. C'est grâce à ce classement que nous nous retrouvons dans le dévidage de l'existence.

Sans calendrier nous ne serions bougrement pas à la noce; on vivoterait à l'aveuglette, kif-kif les animaux. Les amoureux y trouveraient un sacré cheveu, car pour se donner des rendez-vous six semaines d'avance, ce serait un aria de cinq cent mille diables.

Dès que la jugeotte a germé dans la citrouille des humains, ils ont levé le nez en l'air. Et c'est en relâchant les galipètes que semblent faire dans le ciel, la lune, le soleil et les étoiles, qu'ils ont dégotté le calendrier.

C'est ce qui prouve que *biailler à la lune* n'est pas toujours inutile.

Turellement, les premiers calendriers furent tocards. Y en eut même de tellement irréguliers, qu'au bout de quelques douzaines d'années, les populos tombaient des nues en voyant l'hiver montrer sa trogne glaciale en pleins mois d'été.

Mince d'embrouillis!

Les populos de ce temps-là avaient beau écarquiller leurs quinquets, ils ne comprenaient goutte au mécanisme astronomique. Ils se figuraient que la terre était plate comme une limande et occupait le milieu de l'espace. Pour eux, le soleil et la lune n'avaient été accrochés à la voûte bleue que pour nous chauffer les abattis; quant aux étoiles, c'étaient des clous dorés rivés dans une calotte de cristal.

Ces idées biscornues furent en vogue jusqu'à l'invention du marteau à bomber les verres de lunettes.

Du coup, grâce au télescope, toutes les vieilles balourdises furent foutues au rancard. Y a seulement trois cents ans que Galilée dépiota tout ça et prouva que la terre, au lieu de faire le pied de grue au milieu de l'univers, tourne autour du soleil. A ce propos, les curés lui firent mille misères: ils l'auraient grillé tout vivant si le pauvre vieux n'avait pas faibli et renié sa découverte.

Tous les ratichons du monde ne peuvent

rien contre la vérité: la découverte de Galilée a été confirmée et aujourd'hui nous savons que la terre tourne. Elle fait une pirouette sur elle-même. — c'est un *jour*; en même temps elle tourne autour du soleil, — la durée qu'elle met à faire ce grand tour c'est l'*année*.

Pourse faire une idée du truc, y a qu'à regarder une toupie tournailler: elle vire sur elle-même tout en décrivant une courbe.

—o—

Actuellement, le jour est divisé en vingt-quatre heures que nous comptons par deux séries de douze, de midi à minuit. Les heures sont divisées en 60 minutes et les minutes en 60 secondes.

Cette division est rudement mal comode, on la subit pourtant, par routine et manque d'initiative. Y a personne à qui il n'est arrivé, au moins vingt fois dans sa vie, de subir des désagréments ou de se tromper, grâce aux qualificatifs qu'il faut employer: *après-midi, matin, soir*.

Faut changer ça, foutre!

Déjà, les Italiens ont fait un progrès dans ce sens: au lieu de couper les jours en deux séries de douze heures, ils comptent de un à vingt-quatre. — ils disent la *première heure*, la *troisième heure*, etc...

Mais, il y a mieux à faire: la division logique du jour doit suivre le système de numération décimale. On aurait donc dix heures par jour, chacune de cent minutes, chaque minute de cent secondes, etc.

Il faut en outre se mettre d'accord sur la fixation du point de départ. Autrefois, chaque patelin marquait son heure d'après l'horloge de sa capitale. Depuis deux ou trois ans, les pays de l'Occident (la France exceptée), se basent sur la nature: tous ceux qui se trouvent sur une même ligne, allant du nord au sud, ont la même heure (on a baptisé ce truc le *système des fuseaux*).

Avec cette lunaise, l'Angleterre et l'Espagne ont la même heure. La Suède-Norwege, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie adoptent la même horloge qui est juste en avance d'une heure sur Londres. La Russie et la Turquie

sont de deux heures en avance; enfin l'Australie est de neuf heures en avance sur Londres.

—o—

L'année n'est pas farcie d'un compte rond de jours, il s'en faut d'un peu moins d'un quart : 365 jours et un quart de jour. Dans nos calendriers, on la compte à 365 et, tous les quatre ans, on se paye une année bissextile de 366 jours.

Quoique ça, l'année n'est pas en plein équilibre : dans le calendrier crétin, qui est celui que les grosses légumes nous imposent, faut flanquer à bas 3 jours tous les 400 ans.

Un truc plus mariole consiste à retarder la huitième intercalation bissextile d'un an. Au lieu de fourrer un 366<sup>e</sup> jour à la 32<sup>e</sup> année, on ne le colle qu'à la 33<sup>e</sup>. Et on recommence la ritournelle de 33 ans en 33 ans, sans que jamais il en résulte une erreur d'un jour.

Autre chose. S'il fallait compter les jours à queue leu-leu, d'un bout de l'année à l'autre, ça serait un imbroglio faramineux. Pour éviter ça, on a découpé l'année en douze tranches : ce sont les *mois*.

Dans le calendrier crétin, les mois ont une durée qui varie de 28 à 31 jours. C'est idiot et ça ne rime à rien.

Cette gnolérie nous vient des Romains. Ainsi, février n'a que 28 jours parce que ces andouilles-là se figuraient que ce mois est farci de malheurs. Or donc, ils ont rogné sa longueur, afin de réduire un tantinet les mistouffes qu'ils craignaient.

Quant aux noms des mois, ils sont encore un héritage des Romains, aussi bécasse que le reste. Les uns rappellent des dieux payens, tel *Mars*. Le jean-foutre Mars jouait dans le ciel de Jupiter le sale métier de ministre de la guerre. D'autres noms indiquent leur rang dans la file : *Octobre* veut dire huit, *Décembre* dix. On les a conservés avec bougrement de soin, parce qu'aujourd'hui octobre est le dixième mois et décembre le douzième.

Hein, voilà qui donne une riche idée de la trouducuterie de nos dirigeants!

Et ce n'est pas tout, cré pétard. D'un bout à l'autre, ce sacré calendrier est farci d'imbécillités. Ainsi, les mois sont divisés en semaines de sept jours. Pourquoi sept jours? Parce que, au dire des abrutisseurs, le Père des mouches mit six jours à créer le monde et battit sa flemme le septième.

Les noms des jours sont du même tonneau que ceux des mois : c'est encore chez les

Romains qu'on les a pigés, et ils glorifient l'esclavage du populo. Ainsi, *dimanche* signifie le *jour du seigneur*, autrement dit le *jour du patron*.

C'est même en manière de protestation contre ce sale fourbi, que les prolos ont pris la chouette habitude de flanocher le lundi, pour faire la nique à leurs exploités.

La dernière loufoquerie de ce calendrier idiot, c'est son point de départ : le 1<sup>er</sup> *janvier*!

Pourquoi ce jour-là plutôt qu'un autre? Pourquoi le premier janvier plutôt que le 2 ou le 3. On n'a jamais su!

Il est compréhensible qu'on prenne pour premier jalon de l'année, soit l'entrée du printemps ou l'entrée de l'automne, ou bien encore le moment où, de notre couchta (du côté de l'hémisphère nord), les jours se mettent à rallonger, c'est-à-dire au 1<sup>er</sup> nivôse (21 décembre 96). Mais choisir le 1<sup>er</sup> janvier, c'est fou! y a même pas un semblant de raison...

Eh là, foutre de foutre! Voici que je bafouille :

S'il n'y a pas de raison logique pour conserver le calendrier, tel qu'il est, y en a une plus forte que toutes : notre asservissement aux prêtres, aux patrons, aux gouvernants, n'est pas fait de grosses chaînes cadénassées, mais bien de milliers de ficelles qui, prises à part, semblent tout plein fragiles, et qui, réunies en faisceau, sont bougrement terribles à briser. Le calendrier crétin est une de ces ficelles, — aussi, mille marmites, on nous le fourre!

—o—

Il s'agit donc de dégouter un calendrier d'où le maboulisme sera exclu.

Mais foutre, qui va accoucher de la chose, prendre une telle initiative, la faire accepter?

Y a là un sacré cheveu!... Heureusement y a mèche de tourner la difficulté : le *Calendrier de la Convention* est là pour un coup, le populo peut le faire sien, — il n'est pas défraîchi. S'il n'a pas toutes les qualités, du moins il en a bougrement.

L'année, de 365 ou 366 jours, y est divisée en douze mois de trente jours, — total 360. Restent donc, en dehors des mois, cinq ou six jours qui complètent l'année : ce sont les *Sans-Culottides*.

Le mois est coupé en trois tranches de dix jours, dont l'énumération se fait en latin de cuisine, en comptant de un à dix : *primidi*, *décadi*. Avec cette binaise, la semaine aurait dix jours au lieu de sept. Merci, on sort d'en

prendre ! Turbiner neuf jours d'affilée, on n'en pince pas : c'est déjà trop de faire six jours. Dans cette division en *décades*, le bout de l'oreille bourgeoise des conventionnels perce rudement : ils voulaient que le populo trime dur.

Bast, foutre, on peut tirer des plans : au lieu de flanocher le *décadi* seul, on se reposera aussi le *quintidi*, — le cinquième et le dixième jour de la *décade*. La semaine sera donc de cinq jours. Chouetto suiffard !

Les noms des mois, pigés dans les saisons, les récoltes, sont tout plein galbeux. Les grincheux ont trouvé à redire que leurs noms ne peuvent s'appliquer que chez nous. S'il n'y a que ça, c'est bête ! Si d'autres patelins veulent calculer avec et que *vendémiaire* ne rime à rien chez eux, ils numérotent les mois par des chiffres : premier mois, deuxième mois... Et le tour sera joué ! Quéque chose de kif-kif se fait déjà dans le commerce ; au lieu d'écrire janvier, on écrit : « 1<sup>er</sup> mois ».

La kyrielle marloupière des saints et saintes est remplacée par des noms de légumes ou de bricoles usuelles, tirés de la nature. Le *quintidi* est marqué par un nom d'animal, le *décadi* par un engin ou un ustensile en rapport avec la saison.

Quant au point de départ, il est logique :

l'année commence au premier jour d'automne. Pendant une dizaine d'années, de 1794 à 1804, on usa de ce chouette calendrier, et on s'en trouva bien.

Ça ne faisait pas la balle de Bonaparte. Le grand bandit voulant serrer fortement la vis au populo, rétablit tout ce qu'il put de l'ancien régime. Turellement, les ratichons furent remis en place, et comme leur garce de religion ne pouvait pas faire bon ménage avec les *décades*, le calendrier esclave nous fut à nouveau collé sur le râble.

Depuis lors, nous le subissons avec ses gnoleries canulatoires.

Nom de dieu, faudrait pourtant bien le foutre au rancard !

C'est évidemment pas une chose commode, tant que la maudite société actuelle nous tiendra sous sa coupe.

Mais, si on ne peut y arriver illico, on peut au moins préparer le terrain, de sorte que, quand la Sociale battra son plein, ce soit sans grands mic-macs qu'on se dépêtre des vieilles habitudes.

Pour cela m'est avis qu'il n'est pas mauvais de connaître dès maintenant un calendrier potable et d'apprendre aux gosses à calculer avec.

C'est dans cette intention que je colle sous le pif des bons bougres le calendrier civil.

## SALADE DE CALENDRIERS

Avant de tourner la page et de dévider l'alignement des mois et des saisons, quatre mots sur les calendriers les plus en vogue à l'heure actuelle.

On aurait tort de croire que l'imbécile calendrier crétin, — autrement dit grégorien, — est admis partout. Foutre non !

Y a pas que lui qui, aux quatre coins de la boule ronde, marque le temps.

Des calendriers, il en pleut !

Ainsi, y a le calendrier julien que les aligneurs de chiffres s'amuse seuls à tenir à jour ; il paraît que nous sommes à l'an 6610 de la période julienne.

En fait de julienne, bibi préfère de beaucoup le potage du même nom.

Une autre bouillabaisse de calendrier démodé, c'est celui des Olympiades ; les Athéniens s'en servaient dans les temps anciens,

— et aussi ces hableurs de Lacédémoniens, qui ont posé un lapin à la postérité en se faisant passer pour des sociaux, tandis qu'ils n'ont été que des Iroquois tout à fait barbares, n'ayant de goût que pour l'esclavage et la tyrannie.

En outre, il y a le calendrier juif : l'an 5657 commence le 8 septembre 1896 et l'année 5658, le 27 septembre 1897. Ça fait donc une année de 400 jours, — y a que les juifs pour dégouter une année de ce calibre !

Nicolas n'est pas Dieu et Empereur pour des prunes : il a un calendrier russe, aussi tocard que le crétin : l'année 1897 commence le 12 janvier 1897.

Les Arabes, eux aussi, ont un calendrier que leur fabriqua Mahomet : l'année 1314 de l'hégire commence le 12 juin 1896 et l'année 1315 le 2 juin 1897.

# L'AUTOMNE



L'AUTOMNE commence le 22 septembre 1896 ; il ouvre la porte à l'année du calendrier révolutionnaire.

Chouette saison pour fêter l'année nouvelle !

Le blé est engrangé et voici que le vin nouveau gisèle des pressoirs et mijote dans les cuves. Il est encore douceâtre et se laisse licher sans faire mal aux cheveux ; pour se ramoner et se récurer les boyaux, y a rien de tel que le vin nouveau, — c'est la meilleure des purges !

On trinque .. « A la tienne, Etienne ! » Et l'on s'en fourre une ventrée, et l'on espère en de meilleurs jours.

Ce qui ne serait pas du luxe pour le populo. Fichtre non ! Car, si le piccolo gisèle des pressoirs, avec l'automne, la lance pisse du ciel dur et ferme.

Or, c'est une triste saison pour les pauvres bougres qui n'ont ni feu ni lieu. Patauger dans la fange noire des villes ou barbotter dans la boue gluante des campuches, — ça n'a rien de réjouissant ! Surtout que, trop souvent, le défaut de pièle s'accompagne du manque de croustille. Alors, les pauvres déchards sont lavés à l'extérieur et nettoyés à l'intérieur, — ils font ballon !

Et, tandis que les mistouffiers refilent la comète et que les trimardeurs vagabondent, n'ayant, les uns et les autres, d'autre perspective que de coucher dans les granges, les asiles de nuit et les prisons, les jean-foutre de la haute la mènent joyeuse.

Pour les pansus, l'automne ramène la saison des fêtes : guculetons, théâtres, bals... Ils vont s'en payer jusque-là !

Pendant ce temps, les paysans leur préparent de quoi nocer l'an prochain : ils font les semailles ! Pas à pas, ils vont dans les champs détrempés et, à grande volée, ils éparpillent le bon grain.

Et, pas bien loin, la petite bergère garde vaches ou moutons — toujours pour engraisser les richards ! Elle, non plus, n'est pas heureuse : elle grelotte, mal enveloppée dans sa mante qui ne la garantit guère de la pluie.

Quand donc enverrons-nous paître le troupeau des richards ?

# VENDEMAIRE — An 105

			SOLEIL		LUNE		
			LEVER	COUCHER	JOUR DE LA LUNE	LEVER	COUCHER
1 Primidi	Raisin	Mardi 22	5 48	5 56	15	5 49	6 16
2 Duodi	Safran	Mercredi 23	5 50	5 54	16	6 4	7 23
3 Tridi	Châtaigne	Jeudi 24	5 51	5 52	17	6 20	8 31
4 Quartidi	Colebique	Vendredi 25	5 53	5 50	18	6 41	9 40
5 QUINTIDI	CHEVAL.	Samedi 26	5 54	5 48	20	7 7	10 49
6 Sextidi	Balsamine	<i>Dimanche</i> 27	5 55	5 45	21	7 44	11 56
7 Septidi	Carotte	Lundi 28	5 57	5 43	22	8 27	0 59
8 Octidi	Amaranthe	Mardi 29	5 58	5 41	23	9 25	1 52
9 Nonidi	Panais	Mercredi 30	6 0	5 39	24	10 34	2 35
10 DÉCADI	CUVE	<b>Jeudi 1<sup>er</sup></b> <b>Octobre 1896.</b>	6 1	5 37	25	11 51	3 9
11 Primidi	Pomme de terre	Vendredi 2	6 3	5 35	26		3 36
12 Duodi	Immortelle	Samedi 3	6 4	5 33	27	1 13	3 57
13 Tridi	Potiron	<i>Dimanche</i> 4	6 6	5 31	28	2 37	4 16
14 Quartidi	Réséda	Lundi 5	6 7	5 29	29	4 2	4 34
15 QUINTIDI	ANE	Mardi 6	6 9	5 27	1	5 28	4 52
16 Sextidi	Belle de Nuit	Mercredi 7	6 10	5 24	2	6 57	5 12
17 Septidi	Citrouille	Jeudi 8	6 12	5 22	3	8 28	5 37
18 Octidi	Sarrasin	Vendredi 9	6 13	5 20	4	9 58	6 9
19 Nonidi	Tournesol	Samedi 10	6 15	5 18	5	11 23	6 53
20 DÉCADI	PRESSOIR	<i>Dimanche</i> 11	6 16	5 16	6	0 35	7 50
21 Primidi	Chanvre	Lundi 12	6 18	5 14	7	1 29	8 59
22 Duodi	Pêche	Mardi 13	6 19	5 12	8	2 9	10 13
23 Tridi	Navet	Mercredi 14	6 21	5 10	9	2 38	11 29
24 Quartidi	Amaryllis	Jeudi 15	6 22	5 8	10	2 59	
25 QUINTIDI	BOEUF	Vendredi 16	6 24	5 6	11	3 16	0 42
26 Sextidi	Aubergine	Samedi 17	6 25	5 4	12	3 30	1 52
27 Septidi	Timent	<i>Dimanche</i> 18	6 27	5 3	13	3 44	3 0
28 Octidi	Tomate	Lundi 19	6 29	5 1	14	3 57	4 7
29 Nonidi	Orge	Mardi 20	6 30	4 59	15	4 11	5 14
30 DÉCADI	TONNEAU	Mercredi 21	6 32	4 57	16	4 27	6 21

### Phases de la Lune.

DERNIER QUARTIER, le 30 septembre (9 vendémiaire), à 2 h. 8 du soir. — NOUVELLE LUNE, le 6 octobre (15 vendémiaire), à 2 h. 28 du soir. — PLEINE LUNE, le 21 octobre (30 vendémiaire), à 4 h. 27 du soir.

### Signe du Zodiaque.

C'est du signe de la BALANCE, que le soleil relaque, pendant tout vendémiaire, les balançoires humaines.

# BRUMAIRE — An 105

			SOLEIL		LUNE		
			LEVER	COUCHER	JOUR DE LA LUNE	LEVER	COUCHER
1 Primidi	Pomme	Jeudi 22	6 33	4 55	17	4 57	7 30
2 Duodi	Céleri	Vendredi 23	6 35	4 53	18	5 11	8 39
3 Tridi	Poire	Samedi 24	6 36	4 51	19	5 43	9 47
4 Quartidi	Betterave	Dimanche 25	6 38	4 50	20	6 25	10 51
5 QUINTIDI	OIE	Lundi 26	6 40	4 48	21	7 18	11 46
6 Sextidi	Héliotrope	Mardi 27	6 41	4 46	22	8 22	0 32
7 Septidi	Figue	Mercredi 28	6 43	4 44	23	9 35	1 8
8 Octidi	Scorsonère	Jeudi 29	6 44	4 43	24	10 52	1 36
9 Nonidi	Alisier	Vendredi 30	6 46	4 41	25		1 59
10 DÉCADI	CHARRUE	Samedi 31	6 48	4 39	26	0 12	2 18
11 Primidi	Salsifis	Dimanche 1 <sup>er</sup>	6 49	4 38	27	1 33	2 36
12 Duodi	Macre	Lundi 2	6 51	4 36	28	2 55	2 53
13 Tridi	Topinambour	Mardi 3	6 52	4 34	29	4 21	3 12
14 Quartidi	Endive	Mercredi 4	6 54	4 33	1	5 50	3 35
15 QUINTIDI	DINDON	Jeudi 5	6 56	4 31	2	7 21	4 3
16 Sextidi	Chervis	Vendredi 6	6 57	4 30	3	8 51	4 42
17 Septidi	Cresson	Samedi 7	6 59	4 28	4	10 12	5 35
18 Octidi	Dentelaire	Dimanche 8	7 0	4 27	5	11 17	6 41
19 Nonidi	Grenade	Lundi 9	7 2	4 25	6	0 4	7 56
20 DÉCADI	HERSE	Mardi 10	7 4	4 24	7	0 37	9 14
21 Primidi	Baccante	Mercredi 11	7 5	4 23	8	1 2	10 29
22 Duodi	Azerole	Jeudi 12	7 7	4 21	9	1 21	11 42
23 Tridi	Garance	Vendredi 13	7 8	4 20	10	1 37	
24 Quartidi	Orange	Samedi 14	7 10	4 19	11	1 51	0 51
25 QUINTIDI	FAISAN	Dimanche 15	7 12	4 18	12	2 4	1 58
26 Sextidi	Pistache	Lundi 16	7 13	4 16	13	2 18	3 4
27 Septidi	Macjonc	Mardi 17	7 15	4 15	14	2 34	4 11
28 Octidi	Coing	Mercredi 18	7 16	4 14	15	2 52	5 19
29 Nonidi	Cormier	Jeudi 19	7 18	4 13	16	3 15	6 28
30 DÉCADI	ROULEAU	Vendredi 20	7 19	4 12	17	3 45	7 37

### Phases de la Lune.

DERNIER QUARTIER, le 29 octobre (8 brumaire), à 3 h. 30 du soir. — NOUVELLE LUNE, le 5 novembre (15 brumaire), à 7 h. 36 du matin. — PREMIER QUARTIER, le 12 novembre (22 brumaire), à 5 h. 50 du matin. — PLEINE LUNE,

le 20 novembre (30 brumaire), à 0 h. 18 du soir.

### Signe du Zodiaque.

C'est devant le SCORPION que languira le soleil pendant brumaire, et foudre, si les bons bougres ne veulent pas se laisser manger par le brouillard, ils feront bien de boire chaud.

# FRIMAIRE — An 105

			SOLEIL		LUNE		
			LEVER	COUCHER	JOUR DE LA LUNE	LEVER	COUCHER
1 Primidi	Raiponse	Samedi 21	7 21	4 11		18	4 24
2 Duodi	Turneps	<i>Dimanche</i> 22	7 22	4 10	19	5 14	9 42
3 Tridi	Chicorée	Lundi 23	7 24	4 9	20	6 16	10 31
4 Quartidi	Néfle	Mardi 24	7 25	4 9	21	7 26	11 9
5 QUINTIDI	COCHON	Mercredi 25	7 27	4 8	22	8 41	11 39
6 Sextidi	Mâche	Jedi 26	7 28	4 7	23	9 58	0 3
7 Septidi	Chou-fleur	Vendredi 27	7 29	4 6	24	11 16	0 22
8 Octidi	Miel	Samedi 28	7 31	4 6	25		0 40
9 Nonidi	Genièvre	<i>Dimanche</i> 29	7 32	4 5	26	0 35	0 57
10 DÉCADI	PIOCHE	Lundi 30	7 33	4 4	27	1 56	1 44
11 Primidi	Cire	<b>Mardi 1<sup>er</sup></b>	7 35	4 4	28	3 19	1 34
12 Duodi	Raifort	Mercredi 2	7 36	4 3	29	4 17	1 59
13 Tridi	Cèdre	Jedi 3	7 37	4 3	30	6 16	2 32
14 Quartidi	Sapin	Vendredi 4	7 38	4 3	1	7 42	3 17
15 QUINTIDI	CHEVREUIL	Samedi 5	7 40	4 2	2	8 56	4 17
16 Sextidi	Ajone	<i>Dimanche</i> 6	7 41	4 2	3	9 52	5 30
17 Septidi	Cyprès	Lundi 7	7 42	4 2	4	10 33	6 50
18 Octidi	Lierre	Mardi 8	7 43	4 2	5	11 2	8 9
19 Nonidi	Sabine	Mercredi 9	7 44	4 1	6	11 24	9 25
20 DÉCADI	HOYAU	Jedi 10	7 45	4 1	7	11 41	10 37
21 Primidi	Erable-Sucre	Vendredi 11	7 46	4 1	8	11 56	11 46
22 Duodi	Bruyère	Samedi 12	7 47	4 1	9	0 10	
23 Tridi	Roseau	<i>Dimanche</i> 13	7 48	4 1	10	0 24	0 53
24 Quartidi	Oiselle	Lundi 14	7 49	4 2	11	0 39	1 39
25 QUINTIDI	GRILLON	Mardi 15	7 49	4 2	12	0 56	3 7
26 Sextidi	Pignon	Mercredi 16	7 50	4 2	13	1 18	4 15
27 Septidi	Liege	Jedi 17	7 51	4 2	14	1 45	5 25
28 Octidi	Truffe	Vendredi 18	7 52	4 3	15	2 21	6 32
29 Nonidi	Olive	Samedi 19	7 52	4 3	16	3 8	7 34
30 DÉCADI	PELLE	<i>Dimanche</i> 20	7 53	4 3	17	4 7	8 27

### Phases de la Lune.

DERNIER QUARTIER, le 28 novembre (8 frimaire), à 2 h. 53 du matin. — NOUVELLE LUNE, le 4 décembre (14 frimaire), à 6 heures du soir. — PREMIER QUARTIER, le 12 décembre (22 frimaire), à 0 h. 39 du matin. — PLEINE LUNE,

le 20 décembre (30 frimaire), à 4 h. 15 du matin.

### Signe du Zodiaque.

C'est dans le SAGITTAIRE que passera le soleil en frimaire. Et sicut, ce sera la saison de s'agiter pour ne pas se laisser geler le bout du pif.

## L' H I V E R



L'HIVER s'amène officiellement le 20 décembre, — mais le charognard n'a pas attendu jusque-là pour nous geler les arpiens et le bout du nez, — fichtre non !

Nous voici à la saison où le soleil a grise mine, il a des gueules de papier mâché et n'est pas plus farand qu'un fromage blanc. Comme chaleur, il ne nous en envoie guère plus qu'un glaçon et ça, parce qu'au lieu de nous servir ses rayons d'aplomb, l'animal ne nous les expédie qu'en biseau — de sorte qu'ils se tireflutent par la tangente, sans se donner la peine de dégeler nos abattis.

C'est aussi l'époque de l'année où les jours sont le plus courtauds et où les mouches blanches font leur apparition.

Le populo ne rigole pas de tout ça ! Pour lui, c'est une sacrée rallonge à la mistouffe. Les croquemorts en savent quelque chose ; le turbin abonde, — les fosses communes s'emplissent !

Ce qu'il en défile des prosos, quand vient l'hiver ! Malheur de malheur, si on en connaissait la litanie complète, notre sang ne ferait qu'un tour.

Et on aurait bougrement raison de se fiche en colère car, y a pas à tortiller, y a mèche de s'aligner pour éviter ce déquillage.

Il suffirait que chacun ait des godillots qui ne soient pas à soupape, des frusques chaudes, une tenue galbeuse et du bon frichti pour se garnir le fusil.

C'est-il impossible ?

Non pas ! Rien de plus simple que d'arriver à ça : il s'agit de le vouloir !

Du coup, les croquemorts pourraient se rouler les pouces ; leur clientèle diminuerait en un clin d'œil !

C'est en hiver, — un jour quelconque, choisi au hasard de la fourchette par des pantoufflards de la haute, — que s'amène le commencement de l'année crétine : le premier Janvier, en style esclave.

Il tombe moins de mouches blanches en tout l'hiver qu'il ne se débite de faussetés ce jour-là.

On se rend des visites à contre-cœur, on s'expédie des bouts de carton en ronchonant et on s'écrit des babillardes jésuitiques où le sucre et la pâte de guimauve cachent le fiel.

C'est la journée des mensonges, des fourberies, des hypocrisies et des reniements.

# NIVOSE — An 105

				SOLEIL		LUNE				
				LEVER	COUCHER	JOUR DE LA LUNE	LEVER	COUCHER		
1 Primidi	Tourbe	Lundi	21	Décembre	1896.	7 53	4 4	18	5 16	9 9
2 Duodi	Houille	Mardi	22	—	—	7 54	4 4	19	6 31	9 42
3 Tridi	Bitume	Mercredi	23	—	—	7 54	4 5	20	7 48	10 7
4 Quartidi	Soufre	Jedi	24	—	—	7 55	4 6	21	9 6	10 28
5 QUINTIDI	CHIEN	Vendredi	25	—	—	7 55	4 6	22	10 24	10 46
6 Sextidi	Lave	Samedi	26	—	—	7 55	4 7	23	11 42	11 3
7 Septidi	Terre végétale	Dimanche	27	—	—	7 56	4 8	24	—	11 20
8 Octidi	Fumier	Lundi	28	—	—	7 56	4 9	25	1 <sup>M</sup> 3	11 38
9 Nonidi	Salpêtre	Mardi	29	—	—	7 56	4 9	26	2 <sup>M</sup> 26	0 5 0
10 DÉCADI	FLÉAU	Mercredi	30	—	—	7 56	4 10	27	3 <sup>M</sup> 51	0 <sup>M</sup> 27
11 Primidi	Granit	Jedi	31	—	—	7 56	4 11	28	5 46	1 5
12 Duodi	Argile	Vendredi 1 <sup>er</sup>	1	Janvier	1897.	7 56	4 12	29	7 38	1 57
13 Tridi	Ardoise	Samedi	2	—	—	7 56	4 13	1	8 26	3 4
14 Quartidi	Grès	Dimanche	3	—	—	7 56	4 14	2	9 »	4 22
15 QUINTIDI	LAPIN	Lundi	4	—	—	7 56	4 15	3	9 26	5 43
16 Sextidi	Silex	Mardi	5	—	—	7 56	4 16	4	9 45	7 2
17 Septidi	Marne	Mercredi	6	—	—	7 55	4 17	5	10 01	8 17
18 Octidi	Pierre à chaux	Jedi	7	—	—	7 55	4 18	6	10 15	9 29
19 Nonidi	Marbre	Vendredi	8	—	—	7 55	4 20	7	10 29	10 37
20 DÉCADI	VAN	Samedi	9	—	—	7 54	4 21	8	10 43	11 45
21 Primidi	Pierre à plâtre	Dimanche	10	—	—	7 54	4 22	9	10 59	12 53
22 Duodi	Sel	Lundi	11	—	—	7 53	4 23	10	11 19	2 <sup>M</sup> 1
23 Tridi	Fer	Mardi	12	—	—	7 53	4 23	11	11 43	3 <sup>M</sup> 10
24 Quartidi	Cuivre	Mercredi	13	—	—	7 52	4 26	12	—	4 18
25 QUINTIDI	CHAT	Jedi	14	—	—	7 52	4 27	13	12 <sup>M</sup> 15	5 22
26 Sextidi	Étain	Vendredi	15	—	—	7 51	4 29	14	12 58	6 19
27 Septidi	Plomb	Samedi	16	—	—	7 50	4 30	15	1 52	7 6
28 Octidi	Zinc	Dimanche	17	—	—	7 49	4 32	16	2 59	7 43
29 Nonidi	Mercure	Lundi	18	—	—	7 49	4 33	17	4 13	8 11
30 DÉCADI	CRIBLE	Mardi	19	—	—	7 48	4 35	18	5 32	8 34

### Phases de la Lune.

**DERNIER QUARTIER**, le 27 décembre 1896 (7 nivôse), à 0 h. 18 du soir. — **NOUVELLE LUNE**, le 2 janvier 1897 (13 nivôse), à 6 h. 13 du matin. — **PREMIER QUARTIER**, le 10 janvier (21 nivôse), à 9 h. 55 du soir. — **PLEINE LUNE**, le 18 janvier (29 nivôse), à 8 h. 26 du soir.

### Signe du Zodiaque.

C'est dans le **CAPRICORNE** que sera le soleil; de la corne, on aimerait, à cette saison, en avoir aux pieds pour résister à la neige et aux glaçons.

# PLUVIOSE — An 105

						SOLEIL		LUNE					
						LEVER	COUCHER	JOUR DE LA LUNE	LEVER	COUCHER			
1	Primidi	Lauréole	Mercredi	20	Janvier 1897.	7 47	4 36		19	6 52	8 53	9 10	9 26
2	Duodi	Mousse	Jeudi	21	—	7 46	4 38	20	8 12	9 10	9 26	9 44	9 44
3	Tridi	Fragen	Vendredi	22	—	7 45	4 39	21	9 31	9 26	9 44	9 44	9 44
4	Quartidi	Perce-neige	Samedi	23	—	7 44	4 41	22	10 51	9 44	9 44	9 44	9 44
5	QUINTIDI	TAUREAU	<i>Dimanche</i>	24	—	7 43	4 42	23					
6	Sextidi	Laur-thym	Lundi	25	—	7 42	4 44	24	12 14	10 4	10 4	10 4	10 4
7	Septidi	Amadouvier	Mardi	26	—	7 41	4 46	25	1 37	10 29	10 29	10 29	10 29
8	Octidi	Mézéréon	Mercredi	27	—	7 39	4 47	26	3 1	11 3	11 3	11 3	11 3
9	Nonidi	Peuplier	Jeudi	28	—	7 38	4 49	27	4 20	11 48	11 48	11 48	11 48
10	DÉCADI	COIGNÉE	Vendredi	29	—	7 37	4 50	28	5 27				
11	Primidi	Ellébore	Samedi	30	—	7 36	4 52	29	6 58	12 48	12 48	12 48	12 48
12	Duodi	Brocolis	<i>Dimanche</i>	31	—	7 34	4 54	30	7 27	2 0	2 0	2 0	2 0
13	Tridi	Laurier	Lundi	1 <sup>er</sup>	Février 1897.	7 33	4 55	1	7 48	3 18	3 18	3 18	3 18
14	Quartidi	Avelinier	Mardi	2	—	7 32	4 57	2	8 5	4 38	4 38	4 38	4 38
15	QUINTIDI	VACHE	Mercredi	3	—	7 30	4 59	3	8 21	5 53	5 53	5 53	5 53
16	Sextidi	Buis	Jeudi	4	—	7 29	5 0	4	8 35	7 9	7 9	7 9	7 9
17	Septidi	Lichen	Vendredi	5	—	7 27	5 2	5	8 49	8 19	8 19	8 19	8 19
18	Octidi	If	Samedi	6	—	7 26	5 4	6	9 4	9 28	9 28	9 28	9 28
19	Nonidi	Pulmonaire	<i>Dimanche</i>	7	—	7 24	5 5	7	9 22	10 36	10 36	10 36	10 36
20	DÉCADI	SERPETTE	Lundi	8	—	7 23	5 7	8	9 44	11 45	11 45	11 45	11 45
21	Primidi	Thlaspi	Mardi	9	—	7 21	5 9	9	10 12	12 53	12 53	12 53	12 53
22	Duodi	Thymélé	Mercredi	10	—	7 19	5 10	10	10 49	2 1	2 1	2 1	2 1
23	Tridi	Chiendent	Jeudi	11	—	7 18	5 12	11	11 38	3 7	3 7	3 7	3 7
24	Quartidi	Trainasse	Vendredi	12	—	7 16	5 14	12		4 58	4 58	4 58	4 58
25	QUINTIDI	LIÈVRE	Samedi	13	—	7 14	5 15	13	12 38	5 39	5 39	5 39	5 39
26	Sextidi	Guède	<i>Dimanche</i>	14	—	7 13	5 17	14	1 50	6 11	6 11	6 11	6 11
27	Septidi	Noisetier	Lundi	15	—	7 11	5 19	15	3 7	6 36	6 36	6 36	6 36
28	Octidi	Cyclamen	Mardi	16	—	7 9	5 20	16	4 28	6 57	6 57	6 57	6 57
29	Nonidi	Chélidoine	Mercredi	17	—	7 8	5 22	17	5 50	7 15	7 15	7 15	7 15
30	DÉCADI	TRAINEAU	Jeudi	18	—	7 6	5 24	18	7 41	7 32	7 32	7 32	7 32

## Phases de la Lune.

DERNIER QUARTIER, le 25 janvier (6 pluviôse), à 8 h. 18 du soir. — NOUVELLE LUNE, le 1<sup>er</sup> février (13 pluviôse), à 8 h. 23 du soir. — PREMIER QUARTIER, le 9 février (21 pluviôse), à 7 h. 35 du soir. — PLEINE LUNE, le 16 février (28 pluviôse), à 10 h. 20 du matin.

## Signe du Zodiaque.

C'est dans le VERSEAU que pataugera le soleil durant tout pluviôse, et le popule, plus trempé qu'une soupe, ne sera guère à la noce.

# VENTOSE — An 105

					SOLEIL		LUNE			
					LEVER	COUCHER	JOUR DE LA LUNE	LEVER	COUCHER	
1 Primidi	Tussilage	Vendredi	19	Février	1897.	7 4		5 25	19	8 34
2 Duodi	Cournouillier	Samedi	20	—	—	7 2	5 27	20	9 58	8 9
3 Tridi	Violier	Dimanche	21	—	—	7 0	5 28	21	11 23	8 33
4 Quartidi	Troène	Lundi	22	—	—	6 58	5 30	22	12 49	9 4
5 QUINTIDI	Bouc	Mardi	23	—	—	6 56	5 32	23	2 10	9 46
6 Sextidi	Asaret	Mercredi	24	—	—	6 55	5 33	24	3 20	10 40
7 Septidi	Alaterne	Jeudi	25	—	—	6 53	5 35	25	4 17	11 48
8 Octidi	Violette	Vendredi	26	—	—	6 51	5 36	26	4 59	—
9 Nonidi	Marceau	Samedi	27	—	—	6 49	5 38	27	5 30	1 3
10 DÉCADI	BÈCHE	Dimanche	28	—	—	6 47	5 40	28	5 53	2 21
11 Primidi	Narcisse	Lundi	1 <sup>er</sup>	Mars	1897.	6 45	5 41	29	6 41	3 38
12 Duodi	Orme	Mardi	2	—	—	6 43	5 43	30	6 27	4 52
13 Tridi	Fumeterre	Mercredi	3	—	—	6 41	5 44	1	6 41	6 3
14 Quartidi	Vélard	Jeudi	4	—	—	6 39	5 46	2	6 55	7 12
15 QUINTIDI	CHÈVRE	Vendredi	5	—	—	6 37	5 48	3	7 41	8 21
16 Sextidi	Épinards	Samedi	6	—	—	6 35	5 49	4	7 27	9 29
17 Septidi	Doronic	Dimanche	7	—	—	6 33	5 51	5	7 48	10 38
18 Octidi	Mouron	Lundi	8	—	—	6 31	5 52	6	8 13	11 46
19 Nonidi	Cerfeuil	Mardi	9	—	—	6 29	5 54	7	8 46	12 52
20 DÉCADI	CORDEAU	Mercredi	10	—	—	6 27	5 55	8	9 29	1 51
21 Primidi	Mandragore	Jeudi	11	—	—	6 25	5 57	9	10 23	2 48
22 Duodi	Persil	Vendredi	12	—	—	6 23	5 58	10	11 28	3 32
23 Tridi	Cochléaria	Samedi	13	—	—	6 20	6 0	11	—	4 8
24 Quartidi	Pâquerette	Dimanche	14	—	—	6 18	6 2	12	12 41	4 36
25 QUINTIDI	THON	Lundi	15	—	—	6 16	6 3	13	2 0	4 58
26 Sextidi	Pissenlit	Mardi	16	—	—	6 14	6 5	14	3 20	5 18
27 Septidi	Silve	Mercredi	17	—	—	6 12	6 6	15	4 42	5 36
28 Octidi	Capillaire	Jeudi	18	—	—	6 10	6 8	16	6 6	5 53
29 Nonidi	Frêne	Vendredi	19	—	—	6 8	6 9	17	7 31	6 13
30 DÉCADI	PLANTOIR	Samedi	20	—	—	6 6	6 11	18	8 59	2 36

### Phases de la Lune.

DERNIER QUARTIER, le 23 février (5 ventôse), à 3 h. 53 du matin. — NOUVELLE LUNE, le 3 mars (13 ventôse), à 0 h. 6 du soir. — PREMIER QUARTIER, le 11 mars (21 ventôse), à 3 h. 38 du soir. — PLEINE LUNE, le 18 mars (28 ventôse), à 9 h. 37 du soir.

### Signe du Zodiaque.

C'est dans les Poissons que passera le soleil en ventôse et c'est des couleuvres que les jean-foutre de la haute feront avaler au populo.

## LE PRINTEMPS



C'est le 20 mars que s'amène le **PRINTEMPS** et voici que Germinal montre sa crête verte.

Quoique ça, les bidards qui avez des paletots et des nippes de rechange, ne vous pressez pas trop de quitter vos attifeaux d'hiver. Ce gail-lard-là a de sales revenez-y.

On aura encore de la froidure, nom de Dieu !

Pourtant, quoique le soleil soit encore pâlot, déjà on se sent plus gaillards : notre sang, kif-kif la sève dans les veines des végétaux, s'éveille et bouillonne.

Nous voici à la riche saison des bécottages : les oiselets font leurs nids, se fichent en ménage à la bonne franquette et, pour s'embrasser, ne sont pas assez cruchons d'aller demander la permission à un pantoufflard ceinturoné de tricolore, comme mossieu le maire, ni à un crasseux amas de graisse ensaché dans une soutane.

Ils s'aiment et ça suffit !

Aussi, ils récoltent !

Tandis que, chez les humains, grâce à toutes les salopises légales qui font du mariage la forme la plus répugnante de la prostitution, les gosses ne germent pas vite.

Quand, au lieu de se marier par intérêt, pour l'infect pognon, les gas seront assez dégrassés pour s'unir parce qu'ils en pincent l'un pour l'autre, et quand, par ricochet, on aura perdu l'idiote habitude de reluquer de travers une jeunesse qui a un polichinelle dans le tiroir,

— sans que les autorités aient passé par là, — c'en sera fini avec la dépopulation.

Mais pour ça, il faut que les abrutisseurs se soient évanouies de notre présence !

En attendant, à la campuche, on est moins serins : y a des andouillards moralistes qui nous vantent ce qu'ils appellent les « vertus champêtres », — qui ne sont qu'une épaisse couche de préjugés.

Ces escargots, plus moules que deux douzaines d'huîtres, n'ont jamais vu ni un village, ni un paysan, — sans quoi ils sauraient qu'aux champs on est bougrement plus sans façons.

Quand vient la fenaison, filles et garçons se roulent dans les foins et, sans magnés, ils vont derrière les buissons, sous l'œil des oiseaux, faire la bête à deux dos.

# GERMINAL — An 105

					SOLEIL		LUNE			
					LEVER	COUCHER	JOUR DE LA LUNE	LEVER	COUCHER	
1	Primidi	Primevère	<i>Dimanche</i> 21	Mars	1897.	6 4		6 12	19	10 28
2	Duodi	Platane	Lundi 22	—	—	6 2	6 14	20	11 34	7 44
3	Tridi	Asperges	Mardi 23	—	—	5 59	6 15	21	1 10	8 35
4	Quartidi	Tulipe	Mercredi 24	—	—	5 57	6 17	22	2 13	9 40
5	QUINTIDI	POULE	Jeudi 25	—	—	5 55	6 18	23	2 59	10 54
6	Sextidi	Blette	Vendredi 26	—	—	5 53	6 20	24	3 33	—
7	Septidi	Bouleau	Samedi 27	—	—	5 51	6 21	25	3 58	12 11
8	Octidi	Jonquille	<i>Dimanche</i> 28	—	—	5 49	6 23	26	4 18	1 27
9	Nonidi	Aulne	Lundi 29	—	—	5 47	6 24	27	4 34	2 41
10	DÉCADI	COUVOIR	Mardi 30	—	—	5 45	6 26	28	4 49	3 51
11	Primidi	Pervenche	Mercredi 31	—	—	5 43	6 27	29	5 3	5 0
12	Duodi	Charme	<b>Jeudi</b> 1 <sup>er</sup>	Avril	1897.	5 41	6 29	30	5 18	6 8
13	Tridi	Morille	Vendredi 2	—	—	5 38	6 30	1	5 34	7 16
14	Quartidi	Hêtre	Samedi 3	—	—	5 36	6 31	2	5 53	8 25
15	QUINTIDI	ABELLE	<i>Dimanche</i> 4	—	—	5 34	6 33	3	6 16	9 33
16	Sextidi	Laitue	Lundi 5	—	—	5 32	6 34	4	6 47	10 40
17	Septidi	Mélèze	Mardi 6	—	—	5 30	6 36	5	7 25	11 43
18	Octidi	Ciguë	Mercredi 7	—	—	5 28	6 37	6	8 15	12 40
19	Nonidi	Radis	Jeudi 8	—	—	5 26	6 39	7	9 14	1 27
20	DÉCADI	RUCHE	Vendredi 9	—	—	5 24	6 40	8	10 23	2 5
21	Primidi	Gainier	Samedi 10	—	—	5 22	6 42	9	11 37	2 35
22	Duodi	Romaine	<i>Dimanche</i> 11	—	—	5 20	6 43	10	—	2 59
23	Tridi	Maronnier	Lundi 12	—	—	5 18	6 45	11	12 54	3 19
24	Quartidi	Roquette	Mardi 13	—	—	5 16	6 46	12	2 13	3 38
25	QUINTIDI	PIGEON	Mercredi 14	—	—	5 14	6 48	13	3 34	3 55
26	Sextidi	Lilas	Jeudi 15	—	—	5 12	6 49	14	4 58	4 14
27	Septidi	Anémone	Vendredi 16	—	—	5 10	6 51	15	6 25	4 35
28	Octidi	Pensée	Samedi 17	—	—	5 8	6 52	16	7 55	5 2
29	Nonidi	Myrtille	<i>Dimanche</i> 18	—	—	5 6	6 54	17	9 23	5 38
30	DÉCADI	GREFFOIR	Lundi 19	—	—	5 4	6 55	18	10 50	6 25

### Phases de la Lune.

DERNIER QUARTIER, le 25 mars (5 germinal), à 0 h. 9 du soir. — NOUVELLE LUNE, le 1<sup>er</sup> avril (12 germinal), à 4 h. 33 du matin. — PREMIER QUARTIER, le 9 avril (20 germinal), à 8 h. 36 du matin. — PLEINE LUNE, le 16 avril (27 germinal), à 6 h. 34 du matin.

Où, les campuchards, ouvrez l'œil : nous voici à la saison de la LUNE ROUSSE ! Prenez-garde, ce qu'elle ne roussira pas, les richards et le percepteur vous le roussiront.

### Signe du Zodiaque.

C'est dans le BÉLIER qu'en germinal se pavanera le soleil.

# FLORÉAL — An 105

						SOLEIL		LUNE				
						LEVER	COUCHER	JOUR DE LA LUNE	LEVER	COUCHER		
1 Primidi	Rose	Mardi	20	Avril	1897.	5 2	6 57		19	12	1	7
2 Duodi	Chêne	Mercredi	21	—	—	5 0	6 58	20	12	35	8	41
3 Tridi	Fougère	Jedi	22	—	—	4 58	7 0	21	1	34	9	59
4 Quartidi	Aubépine	Vendredi	23	—	—	4 57	7 1	22	2	2	11	17
5 QUINTIDI	ROSSIGNOL	Samedi	24	—	—	4 55	7 3	23	2	23		
6 Sextidi	Ancolie	<i>Dimanche</i>	25	—	—	4 53	7 4	24	2	41	12	32
7 Septidi	Muguet	Lundi	26	—	—	4 51	7 6	25	2	56	1	43
8 Octidi	Champignon	Mardi	27	—	—	4 49	7 7	26	3	10	2	52
9 Nonidi	Hyacinthe	Mercredi	28	—	—	4 48	7 8	27	3	25	4	0
10 DÉCADI	RATEAU	Jedi	29	—	—	4 46	7 10	28	3	41	5	7
11 Primidi	Rhubarbe	Vendredi	30	—	—	4 44	7 11	29	3	59	6	15
12 Duodi	Sainfoin	<b>Samedi</b>	1 <sup>er</sup>	<b>Mai</b>	<b>1897.</b>	4 42	7 13	1	4	21	7	23
13 Tridi	Bouton d'or	<i>Dimanche</i>	2	—	—	4 41	7 14	2	4	49	8	30
14 Quartidi	Chamérisier	Lundi	3	—	—	4 39	7 16	3	5	26	9	35
15 QUINTIDI	VER A SOIE	Mardi	4	—	—	4 37	7 17	4	6	11	10	33
16 Sextidi	Consoude	Mercredi	5	—	—	4 36	7 19	5	7	7	11	23
17 Septidi	Pimprenelle	Jedi	6	—	—	4 34	7 20	6	8	12	12	4
18 Octidi	Corbeille d'or	Vendredi	7	—	—	4 32	7 21	7	9	23	12	36
19 Nonidi	Arroche	Samedi	8	—	—	4 31	7 23	8	10	37	1	1
20 DÉCADI	SARCLOIR	<i>Dimanche</i>	9	—	—	4 29	7 24	9	11	52	1	22
21 Primidi	Statice	Lundi	10	—	—	4 28	7 26	10			1	41
22 Duodi	Fritillaire	Mardi	11	—	—	4 26	7 27	11	1	10	1	58
23 Tridi	Bourrache	Mercredi	12	—	—	4 25	7 28	12	2	29	2	15
24 Quartidi	Valériane	Jedi	13	—	—	4 24	7 30	13	3	52	2	35
25 QUINTIDI	CARPE	Vendredi	14	—	—	4 22	7 31	14	5	19	2	59
26 Sextidi	Fusain	Samedi	15	—	—	4 21	7 32	15	6	49	3	29
27 Septidi	Civette	<i>Dimanche</i>	16	—	—	4 20	7 34	16	8	18	4	11
28 Octidi	Buglose	Lundi	17	—	—	4 18	7 35	17	9	38	5	8
29 Nonidi	Sénevé	Mardi	18	—	—	4 17	7 36	18	10	42	6	19
30 DÉCADI	HOULETTE	Mercredi	19	—	—	4 16	7 38	19	11	29	7	39

## Phases de la Lune.

DERNIER QUARTIER, le 23 avril (4 floréal), à 9 h. 57 du soir. — NOUVELLE LUNE, le 1<sup>er</sup> mai (12 floréal), à 8 h. 56 du soir. — PREMIER QUARTIER, le 9 mai (20 floréal), à 9 h. 46 du soir. — PLEINE LUNE, le 16 mai (27 floréal), à 2 h. 4 du soir.

## Signe du Zodiaque.

C'est devant le TAUREAU que le soleil s'épanouira en floréal. — En fait de taureau, le populo ne connaît guère que la vache enragée.

# PRAIRIAL — An 105

					SOLEIL		LUNE				
					LEVER	COUCHER	JOUR DE LA LUNE	LEVER	COUCHER		
1	Primidi	Luzerne	Jeudi	20	Mai	1897.		4 15	7 39	20	12 2
2	Duodi	Hémérocale	Vendredi	21	—	—	4 13	7 40	21	12 27	10 18
3	Tridi	Trefle	Samedi	22	—	—	4 12	7 41	22	12 46	11 32
4	Quartidi	Angélique	Dimanche	23	—	—	4 11	7 42	23	1 2	—
5	QUINTIDI	CANARD	Lundi	24	—	—	4 10	7 44	24	1 17	12 43
6	Sextidi	Mélisse	Mardi	25	—	—	4 9	7 45	25	1 32	1 51
7	Septidi	Fromental	Mercredi	26	—	—	4 8	7 46	26	1 47	2 58
8	Octidi	Martagon	Jeudi	27	—	—	4 7	7 47	27	2 5	4 6
9	Nonidi	Serpolet	Vendredi	28	—	—	4 7	7 48	28	2 26	5 14
10	DÉCADI	FAULX	Samedi	29	—	—	4 6	7 49	29	2 52	6 21
11	Primidi	Fraise	Dimanche	30	—	—	4 5	7 50	30	3 26	7 27
12	Duodi	Bétoine	Lundi	31	—	—	4 4	7 51	1	4 9	8 28
13	Tridi	Pois	Mardi	1 <sup>er</sup>	Juin	1897.	4 3	7 52	2	5 2	9 20
14	Quartidi	Acacia	Mercredi	2	—	—	4 3	7 53	3	6 5	10 4
15	QUINTIDI	CAILLE	Jeudi	3	—	—	4 2	7 54	4	7 14	10 38
16	Sextidi	Œillet	Vendredi	4	—	—	4 1	7 55	5	8 27	11 5
17	Septidi	Sureau	Samedi	5	—	—	4 0	7 56	6	9 41	11 27
18	Octidi	Pavot	Dimanche	6	—	—	4 0	7 57	7	10 55	11 46
19	Nonidi	Tilleul	Lundi	7	—	—	4 0	7 58	8	—	12 3
20	DÉCADI	FOURCHE	Mardi	8	—	—	4 0	7 58	9	12 11	12 19
21	Primidi	Barbeau	Mercredi	9	—	—	3 59	7 59	10	1 30	12 37
22	Duodi	Camomille	Jeudi	10	—	—	3 59	8 0	11	2 52	12 58
23	Tridi	Chèvrefeuille	Vendredi	11	—	—	3 59	8 0	12	4 18	1 24
24	Quartidi	Caille-lait	Samedi	12	—	—	3 58	8 1	13	5 46	2 0
25	QUINTIDI	TANCHE	Dimanche	13	—	—	3 58	8 2	14	7 10	2 48
26	Sextidi	Jasmin	Lundi	14	—	—	3 58	8 2	15	8 22	3 53
27	Septidi	Verveine	Mardi	15	—	—	3 58	8 3	16	9 18	5 11
28	Octidi	Thym	Mercredi	16	—	—	3 58	8 3	17	9 58	6 34
29	Nonidi	Pivoine	Jeudi	17	—	—	3 58	8 4	18	10 27	7 56
30	DÉCADI	CHARIOT	Vendredi	18	—	—	3 58	8 4	19	10 49	9 14

### Phases de la Lune.

DERNIER QUARTIER, le 22 mai (3 prairial), à 9 h. 44 du matin. — NOUVELLE LUNE, le 31 mai (12 prairial), à 0 h. 35 du soir. — PREMIER QUARTIER, le 7 juin (19 prairial), à 7 h. 12 du matin. — PLEINE LUNE, le 14 juin (26 prairial), à 9 h. 11 du soir.

### Signo du Zodiaque.

Les GÉMEAUX, autrement dit les « frères Siamois », sont le signe zodiacal devant lequel défile le soleil en prairial. — Il fera bon se compter fleurettes et se pagnoter dans l'herbe... Est-ce pas, les fistons !



## L'ÉTÉ



L'ÉTÉ rappelle le 21 Juin. Riche saison que celle-là! Tout le monde s'en ressent. Tous! jusqu'aux purotins. A ceux-ci, en leur réchauffant la carcasse, le soleil rend la mistoufle moins cruelle.

Les trimardeurs s'essaient le long des routes; ils font le lézard à l'ombre des grands arbres et bouffent moins mal que de coutume; ils peuvent se dispenser d'aller tirer le pied de biche et, sous le ciel en chaleur, y a plan de se pagnoter dans les gerbes et d'y roupiller en douce.

Ah, ce que l'Été serait chouette à vivre, si le populo n'était pas condamné aux travaux forcés! On le passerait, kif-kif les petits oiseaux, en de continuelles chansons et roucoulades.

Ces étouffoirs que sont les grandes villes et la hideuse lèpre des bagnes industriels auraient disparu. En place de ces agglomérations puantes on aurait des chapelets de maisons potables, panachées de verdure et serpentant au diable-au-vert.

Le travail industriel, qui, grâce aux machines bougrement perfectionnées qu'on aurait pondues, serait fait proprement et sans que les bons bougres s'esquintent le

tempérament, serait quasi devenu une besogne d'hiver.

Quand viendrait la saison où, en nous faisant risette, le soleil nous invite à la flâne, on s'en irait prendre des bains d'air, en pleine campluche.

Au lieu d'aller faire les pantoufflards, aux bouisbouis des bains de mer ou des stations thermales, on trouverait plus chouette d'aller donner un coup de collier aux culs-terreux, au moment des récoltes. Et, là encore, grâce aux mirifiques mécaniques, le boulot ne serait qu'une grande partie de rigolade.

Ceux qui, au lieu de se frotter le museau dans les sillons, préféreraient se laver le cuir dans la grande tasse, n'auraient pas à se gêner.

La contrainte serait de sortie! Chacun tirerait du côté où ses goûts le pousseraient.

Ceux qui aiment la mer, iraient donner un coup de collier aux pêcheurs et, ce serait pour eux autrement rupin que les trouducuteriers auxquelles se soumettent aujourd'hui les types de la haute qui s'en vont moisir sur les plages à la mode.

# MESSIDOR — An 105

						SOLEIL			LUNE		
						LEVER	COUCHER	JOUR DE LA LUNE	LEVER	COUCHER	
1 Primidi	Seigle	Samedi	19	Juin	1897.	3 58	8 4	20	11 7	10 28	
2 Duodi	Avoine	Dimanche	20	—	—	3 58	8 4	21	11 23	11 39	
3 Tridi	Oignon	Lundi	21	—	—	3 58	8 5	22	11 38	11 47	
4 Quartidi	Véronique	Mardi	22	—	—	3 58	8 5	23	11 53	12 47	
5 QUINTIDI	MULET	Mercredi	23	—	—	3 59	8 5	24	12 10	1 55	
6 Sextidi	Romarin	Jeudi	24	—	—	3 59	8 5	25	12 29	3 3	
7 Septidi	Concombre	Vendredi	25	—	—	3 59	8 5	26	12 54	4 11	
8 Octidi	Echalotte	Samedi	26	—	—	4 0	8 5	27	1 25	5 18	
9 Nonidi	Absinthe	Dimanche	27	—	—	4 0	8 5	28	2 5	6 20	
10 DÉCADI	FAUCILLE	Lundi	28	—	—	4 0	8 5	29	2 56	7 16	
11 Primidi	Coriandre	Mardi	29	—	—	4 1	8 5	1	3 56	8 3	
12 Duodi	Artichaut	Mercredi	30	—	—	4 2	8 5	2	5 5	8 40	
13 Tridi	Giroflée	Jeudi	1 <sup>er</sup>	Juillet	1897.	4 2	8 5	3	6 17	9 9	
14 Quartidi	Lavande	Vendredi	2	—	—	4 3	8 4	4	7 34	9 33	
15 QUINTIDI	CHAMOIS	Samedi	3	—	—	4 3	8 4	5	8 46	9 52	
16 Sextidi	Tabac	Dimanche	4	—	—	4 4	8 4	6	10 1	10 9	
17 Septidi	Groseille	Lundi	5	—	—	4 5	8 3	7	11 17	10 26	
18 Octidi	Gesse	Mardi	6	—	—	4 6	8 3	8	—	10 43	
19 Nonidi	Cerise	Mercredi	7	—	—	4 6	8 2	9	12 36	11 2	
20 DÉCADI	PARC	Jeudi	8	—	—	4 7	8 2	10	1 58	11 25	
21 Primidi	Menthe	Vendredi	9	—	—	4 8	8 1	11	3 22	11 55	
22 Duodi	Cumin	Samedi	10	—	—	4 9	8 1	12	4 46	12 36	
23 Tridi	Haricots	Dimanche	11	—	—	4 10	8 0	13	6 3	1 32	
24 Quartidi	Orcanète	Lundi	12	—	—	4 11	7 59	14	7 5	2 43	
25 QUINTIDI	PINTADE	Mardi	13	—	—	4 12	7 59	15	7 52	4 4	
26 Sextidi	Sauge	Mercredi	14	—	—	4 13	7 58	16	8 25	5 28	
27 Septidi	Ail	Jeudi	15	—	—	4 14	7 57	17	8 51	6 50	
28 Octidi	Vesco	Vendredi	16	—	—	4 15	7 56	18	9 11	8 7	
29 Nonidi	Blé	Samedi	17	—	—	4 16	7 55	19	9 27	9 20	
30 DÉCADI	CHALÉMIE	Dimanche	18	—	—	4 17	7 54	20	9 43	10 31	

### Phases de la Lune.

DERNIER QUARTIER, le 21 juin (3 messidor), à 11 h. 33 du soir. — NOUVELLE LUNE, le 29 juin (11 messidor), à 3 h. 5 du matin. — PREMIER QUARTIER, le 7 juillet (19<sup>e</sup> messidor), à 1 h. 41 du soir. — PLEINE LUNE, le 13 juillet (25 messidor), à 3 h. 18 du soir.

### Signe du Zodiaque.

Pendant messidor, le soleil navigue devant le CANCER, — lequel n'a rien de commun avec les cancers bourgeois qui rongent le populo.

# THERMIDOR — An 105

					SOLEIL		LUNE			
					LEVER	COUCHER	JOUR DE LA LUNE	LEVER	COUCHER	
1 Primidi	Épeautre	Lundi	19	Juillet	1897.	4 18		7 53	21	9 58
2 Duodi	Bouillon blanc	Mardi	20	—	—	4 19	7 52	22	10 15	—
3 Tridi	Melon	Mercredi	21	—	—	4 20	7 51	23	10 33	12 49
4 Quartidi	Ivraie	Jeudi	22	—	—	4 21	7 50	24	10 56	1 58
5 QUINTIDI	BÉLIER	Vendredi	23	—	—	4 23	7 49	25	11 24	3 5
6 Sextidi	Prêle	Samedi	24	—	—	4 24	7 48	26	12 0	4 10
7 Septidi	Armoise	<i>Dimanche</i>	25	—	—	4 25	7 47	27	12 47	5 8
8 Octidi	Carthame	Lundi	26	—	—	4 26	7 45	28	1 44	5 59
9 Nonidi	Mûres	Mardi	27	—	—	4 28	7 44	29	2 51	6 39
10 DÉCADI	ARROSOIR	Mercredi	28	—	—	4 29	7 43	30	4 3	7 12
11 Primidi	Panic	Jeudi	29	—	—	4 30	7 41	1	5 18	7 37
12 Duodi	Salicor	Vendredi	30	—	—	4 31	7 40	2	6 34	7 58
13 Tridi	Abricot	Samedi	31	—	—	4 33	7 39	3	7 50	8 16
14 Quartidi	Basilic	<i>Dimanche 1<sup>er</sup></i>		Août	1897.	4 34	7 37	4	9 6	8 33
15 QUINTIDI	BREBIS	Lundi	2	—	—	4 35	7 36	5	10 25	8 50
16 Sextidi	Guimauve	Mardi	3	—	—	4 37	7 34	6	11 45	9 8
17 Septidi	Lin	Mercredi	4	—	—	4 38	7 33	7	—	9 30
18 Octidi	Amande	Jeudi	5	—	—	4 39	7 31	8	1 8	9 57
19 Nonidi	Gentiane	Vendredi	6	—	—	4 41	7 30	9	2 31	10 33
20 DÉCADI	ECLUSE	Samedi	7	—	—	4 42	7 28	10	3 48	11 22
21 Primidi	Carline	<i>Dimanche</i>	8	—	—	4 41	7 26	11	4 55	12 25
22 Duodi	Câprier	Lundi	9	—	—	4 45	7 25	12	5 46	1 41
23 Tridi	Lentille	Mardi	10	—	—	4 46	7 23	13	6 24	3 3
24 Quartidi	Aunée	Mercredi	11	—	—	4 48	7 22	14	6 52	4 24
25 QUINTIDI	LOUTRE	Jeudi	12	—	—	4 49	7 20	15	7 14	5 43
26 Sextidi	Myrte	Vendredi	13	—	—	4 50	7 18	16	7 32	6 59
27 Septidi	Colza	Samedi	14	—	—	4 52	7 16	17	7 48	8 12
28 Octidi	Lupin	<i>Dimanche</i>	15	—	—	4 53	7 14	18	8 4	9 23
29 Nonidi	Coton	Lundi	16	—	—	4 55	7 13	19	8 20	10 32
30 DÉCADI	MOULIN	Mardi	17	—	—	4 56	7 11	20	8 37	11 42

## Phases de la Lune.

DERNIER QUARTIER, le 21 juillet (3 thermidor), à 3 h. 18 du soir. — NOUVELLE LUNE, le 29 juillet (11 thermidor), à 4 h. 7 du soir. — PREMIER QUARTIER, le 5 août (18 thermidor), à 6 h. 34. — PLEINE LUNE, le 12 août (25 thermidor), à 2 h. 32.

## Signe du Zodiaque.

C'est devant le Lion que le soleil fait la roue en thermidor. Signe de force, paraît-il ! Sacré-dieu, le populo devrait bien prouver qu'il en a de la force... Ce serait rudement de saison !

# FRUCTIDOR — An 105

						SOLEIL		LUNE		
						LEVER	COUCHER	JOUR DE LA LUNE	LEVER	COUCHER
1 Primidi	Prune	Mercredi	18	Août	1897.	4 58	7 9		21	8 58
2 Duodi	Millet	Jeudi	19	—	—	4 59	7 7	22	9 24	12 50
3 Tridi	Lycoperde	Vendredi	20	—	—	5	7 5	23	9 57	1 56
4 Quartidi	Escourgeon	Samedi	21	—	—	5 02	7 3	24	10 39	2 57
5 QUINTIDI	SAUMON	Dimanche	22	—	—	5 04	7 2	25	11 31	3 51
6 Sextidi	Tubéreuse	Lundi	23	—	—	5 05	7 0	26	12 34	4 35
7 Septidi	Sucrin	Mardi	24	—	—	5 06	6 58	27	1 44	5 11
8 Octidi	Apocyn	Mercredi	25	—	—	5 07	6 56	28	2 58	5 39
9 Nonidi	Réglisse	Jeudi	26	—	—	5 09	6 54	29	4 15	6 2
10 DÉCADI	ECHELLE	Vendredi	27	—	—	5 10	6 52	1	5 32	6 22
11 Primidi	Pastèque	Samedi	28	—	—	5 12	6 50	2	6 50	6 40
12 Duodi	Fenouil	Dimanche	29	—	—	5 13	6 48	3	8 10	6 57
13 Tridi	Epine-vinette	Lundi	30	—	—	5 14	6 46	4	9 31	7 15
14 Quartidi	Noix	Mardi	31	—	—	5 16	6 44	5	10 55	7 36
15 QUINTIDI	TRUITE	Mercredi 1 <sup>er</sup>	Septembre	1897.		5 17	6 42	6		8 1
16 Sextidi	Citron	Jeudi	2	—	—	5 19	6 40	7	12 19	8 34
17 Septidi	Cardière	Vendredi	3	—	—	5 20	6 38	8	1 38	9 19
18 Octidi	Nerprun	Samedi	4	—	—	5 22	6 36	9	2 47	10 17
19 Nonidi	Tagette	Dimanche	5	—	—	5 23	6 34	10	3 42	11 28
20 DÉCADI	HORTE	Lundi	6	—	—	5 24	6 31	11	4 24	12 16
21 Primidi	Eglantier	Mardi	7	—	—	5 26	6 29	12	4 54	1 6
22 Duodi	Noisette	Mercredi	8	—	—	5 27	6 27	13	5 18	2 24
23 Tridi	Houblon	Jeudi	9	—	—	5 29	6 25	14	5 37	3 40
24 Quartidi	Sorgho	Vendredi	10	—	—	5 30	6 23	15	5 54	4 53
25 QUINTIDI	ECREVISSR	Samedi	11	—	—	5 31	6 21	16	6 9	5 4
26 Sextidi	Bigarade	Dimanche	12	—	—	5 33	6 19	17	6 25	6 15
27 Septidi	Vierge d'or	Lundi	13	—	—	5 34	6 17	18	6 42	7 25
28 Octidi	Mais	Mardi	14	—	—	5 36	6 15	19	7 2	8 34
29 Nonidi	Marron	Mercredi	15	—	—	5 37	6 12	20	7 26	9 41
30 DÉCADI	PANIER	Jeudi	16	—	—	5 39	6 10	21	7 56	

## JOURS COMPLÉMENTAIRES : SANS-CULOTTIDES

1 Primidi	1 <sup>re</sup> Sans-Culottide	Vendredi	17	Septembre	1897.	5 40	6 8	22	8 34	12 45
2 Duodi	2 <sup>e</sup> —	Samedi	18	—	—	5 41	6 6	23	9 22	1 41
3 Tridi	3 <sup>e</sup> —	Dimanche	19	—	—	5 43	6 4	24	10 19	2 29
4 Quartidi	4 <sup>e</sup> —	Lundi	20	—	—	5 44	6 2	25	11 25	3 7
5 QUINTIDI	5 <sup>e</sup> —	Mardi	21	—	—	5 46	6 0	26	12 37	3 38

### Phases de la Lune.

DERNIER QUARTIER, le 19 août (2 fructidor), à 8 h. 39 du matin. — NOUVELLE LUNE, le 27 août (10 fructidor), à 3 h. 38 du matin. — PREMIER QUARTIER, le 3 septembre (17 fructidor), à 11 h. 22 du soir. — PLEINE LUNE, le 10 septembre

(24 fructidor), à 2 h. 21 du matin. — DERNIER QUARTIER, le 18 septembre (2<sup>e</sup> sans-culottide), à 3 h. du matin.

### Signe du Zodiaque.

C'est devant la VIERGE que du 22 août au 22 septembre, le soleil fait du plat.

## NUMÉROTAGE DES ABATTIS DE LA FIN DE L'ANNÉE CRÉTINE 1897

(An 106)

SEPTEMBRE	Jour de la lune	NOVEMBRE	Jour de la lune	DÉCEMBRE	Jour de la lune
22 Mercredi . . . . .	27	1 Lundi . . . . .	8	1 Mercredi . . . . .	8
23 Jeudi . . . . .	28	2 Mardi . . . . .	9	2 Jeudi . . . . .	9
24 Vendredi . . . . .	29	3 Mercredi . . . . .	10	3 Vendredi . . . . .	10
25 Samedi . . . . .	30	4 Jeudi . . . . .	11	4 Samedi . . . . .	11
26 <i>Dimanche</i> . . . . .	1	5 Vendredi . . . . .	12	5 <i>Dimanche</i> . . . . .	12
27 Lundi . . . . .	2	6 Samedi . . . . .	13	6 Lundi . . . . .	13
28 Mardi . . . . .	3	7 <i>Dimanche</i> . . . . .	14	7 Mardi . . . . .	14
29 Mercredi . . . . .	4	8 Lundi . . . . .	15	8 Mercredi . . . . .	15
30 Jeudi . . . . .	5	9 Mardi . . . . .	16	9 Jeudi . . . . .	16
<b>OCTOBRE</b>		10 Mercredi . . . . .	17	10 Vendredi . . . . .	17
1 Vendredi . . . . .	6	11 Jeudi . . . . .	18	11 Samedi . . . . .	18
2 Samedi . . . . .	7	12 Vendredi . . . . .	19	12 <i>Dimanche</i> . . . . .	19
3 <i>Dimanche</i> . . . . .	8	13 Samedi . . . . .	20	13 Lundi . . . . .	20
4 Lundi . . . . .	9	14 <i>Dimanche</i> . . . . .	21	14 Mardi . . . . .	21
5 Mardi . . . . .	10	15 Lundi . . . . .	22	15 Mercredi . . . . .	22
6 Mercredi . . . . .	11	16 Mardi . . . . .	23	16 Jeudi . . . . .	23
7 Jeudi . . . . .	12	17 Mercredi . . . . .	24	17 Vendredi . . . . .	24
8 Vendredi . . . . .	13	18 Jeudi . . . . .	25	18 Samedi . . . . .	25
9 Samedi . . . . .	14	19 Vendredi . . . . .	26	19 <i>Dimanche</i> . . . . .	26
10 <i>Dimanche</i> . . . . .	15	20 Samedi . . . . .	27	20 Lundi . . . . .	27
11 Lundi . . . . .	16	21 <i>Dimanche</i> . . . . .	28	21 Mardi . . . . .	28
12 Mardi . . . . .	17	22 Lundi . . . . .	29	22 Mercredi . . . . .	29
13 Mercredi . . . . .	18	23 Mardi . . . . .	30	23 Jeudi . . . . .	1
14 Jeudi . . . . .	19	24 Mercredi . . . . .	1	24 Vendredi . . . . .	2
15 Vendredi . . . . .	20	25 Jeudi . . . . .	2	25 Samedi . . . . .	3
16 Samedi . . . . .	21	26 Vendredi . . . . .	3	26 <i>Dimanche</i> . . . . .	4
17 <i>Dimanche</i> . . . . .	22	27 Samedi . . . . .	4	27 Lundi . . . . .	5
18 Lundi . . . . .	23	28 <i>Dimanche</i> . . . . .	5	28 Mardi . . . . .	6
19 Mardi . . . . .	24	29 Lundi . . . . .	6	29 Mercredi . . . . .	7
20 Mercredi . . . . .	25	30 Mardi . . . . .	7	30 Jeudi . . . . .	8
21 Jeudi . . . . .	26			31 Vendredi . . . . .	9
22 Vendredi . . . . .	27				
23 Samedi . . . . .	28				
24 <i>Dimanche</i> . . . . .	29				
25 Lundi . . . . .	1				
26 Mardi . . . . .	2				
27 Mercredi . . . . .	3				
28 Jeudi . . . . .	4				
29 Vendredi . . . . .	5				
30 Samedi . . . . .	6				
31 <i>Dimanche</i> . . . . .	7				

**L'AUTOMNE** commence le 22 septembre, à 6 h. 58 du soir.

**L'HIVER** commence le 21 décembre, à 1 h. 22 du soir.

**PHASES DE LA LUNE.** — **SEPTEMBRE** : NOUVELLE LUNE, le 26, à 1 h. 56 du soir.

**OCTOBRE** : PLEINE LUNE, le 2, à 5 h. 41 du matin. — PLEINE LUNE, le 10, à 4 h. 51 du soir. — DERNIER QUARTIER, le 18, à 9 h. 18 du soir. — NOUVELLE LUNE, le 25, à 11 h. 37 du soir.

**NOVEMBRE** : PREMIER QUARTIER, le 1<sup>er</sup>, à 2 h. 46 du soir. — PLEINE LUNE, le 8, à 9 h. 59 du matin. — DERNIER QUARTIER, le 17, à 2 h. 11 du soir. — NOUVELLE LUNE, le 23, à 9 h. 29 du matin. — PREMIER QUARTIER, le 30, à 3 h. 24 du matin.

**DÉCEMBRE** : PLEINE LUNE, le 8, à 5 h. 4 du matin. — DERNIER QUARTIER, le 16, à 4 h. 31 du matin. — NOUVELLE LUNE, le 23, à 8 h. 4 du soir. — PREMIER QUARTIER, le 30, à 7 h. 36 du soir.

## ÉCLIPSES POUR 1897

Cette année-ci, y aura purée d'éclipses.  
Si seulement il pouvait y avoir éclipse de purée !

Voilà qui serait bath aux pommes !

Hélas ! j'ai bougrement le trac que, grâce à notre gnolerie, le chapelet aussi régulier que dégueulasse des cochonnes d'éclipses sociales, bougrement pénibles au pauvre monde, continue à nous emmistouffer.

Ainsi, tandis que les capitalos seront assez marioles pour éclipser la belle galette que notre travail fera abonder dans leurs coffres-forts, les biftecks, le petit bleu et les frusques potables continueront à s'éclipser de notre présence.

Et y aura pas que ça d'éclipses !

Notre garce de souveraineté s'étant éclipsée au fond des tinettes électorales, les bouffegalette qui en ont hérité ne se priveront pas d'éclipser leurs programmes : toutes leurs promesses s'évanouiront plus vite qu'une étoile filante.

La litanie de ces sacrées éclipses qui dégoulineront sur le coin de la gueule du populo serait plus longue qu'un jour sans

pain. Donc, venons-en, illico, aux éclipses de manzelle Nature :

Le Soleil nous servira deux éclipses :

La première aura lieu le 1<sup>er</sup> février; le spectacle sera galbeux à reluquer car la lune se posera devant le soleil de telle façon qu'au meilleur moment de l'éclipse notre grand bec de gaz ressemblera à un anneau d'or.

Seulement, en Europe, on pourra se taper pour voir le tableau. Y a guère que ceux qui perchent dans l'Amérique du Sud et l'Australie qui y verront quelque chose.

Même tabac pour une autre éclipse du soleil qui sera kif-kif bourriquot, annulaire aussi : elle aura lieu le 29 juillet. Il faudra être dans les Amériques ou bien au Gabon pour reluquer le fourbi.

Pour ce qui est des éclipses de Lune — peu de balle et balai de crin. On en sera privé cette année !

Par contre, les banquiers, les notaires, les caissiers et tous les tripatouilleurs de braise continueront leurs sales mic-macs : ils ne se laisseront pas de faire des trous dans la lune et s'éclipseront après.

## LES GRANDES MARÉES

Le bouillon salé qui mijote dans la grande tasse s'agite, — et il paraît que c'est manzelle la Lune qui le mène.

Tous les jours, matin et soir, avec une sacrée régularité, la mer se gonfle et se dégonfle, — elle respire ou, si vous préférez, elle soupire.

Dans nos ports, les plus grandes marées suivent d'un jour et demi la nouvelle et la pleine lune. Ainsi, les plus gros gonflements de ballon que l'Océan se payera en 1897 seront les marées du 17 février, du 18 mars, du 17 avril, du 16 mai, du 28 août, du 26 septembre, du 25 octobre et du 24 novembre.



*C'est la Ville de la Douleur.*

## C'est la Ville de la Douleur :

Et les larmes et les affres et les colères  
 Et les dégoûts et les misères  
 Si fortement ont pénétré ses pierres  
 Que ses maisons  
 Semblent la douleur même  
 Bâtie en cris et en blasphèmes;  
 Et que plus haut que tous frontons  
 Les tours  
 Clameurs qui s'étagent vers le ciel sourd,  
 Tordent, sous les minuits, les angoisses suprêmes.

Sur ces sommets de granit sombre et droit,  
 Sur ces clameurs et ces effrois,  
 Jadis, au temps des guerres  
 Tumultueuses,  
 L'évangile dressa les Croix.

C'est la ville de la douleur :  
 Songes, controverses, pensées  
 L'une à l'autre patiemment entrelacées,  
 Brûlent et bataillent entre ses murs ;  
 Les erreurs y trouvent un abri sûr ;  
 Et les textes levés comme des tours  
 Plantent leur poids de plomb dans le sol lourd.

Sur ces sommets de granit sombre et droit,  
 Sur ces fixes et solennels effrois,  
 Au temps où l'on niait ce qu'on n'osait résoudre,  
 Le code a mis des aimants pour la foudre.

C'est la ville de la douleur  
 Où s'érigent les tours de la terreur.  
 Où les tocsins de la tempête  
 Passent, en vols soudains, autour des têtes.

C'est la ville de la douleur.  
 Mais la flamme s'y mêle aux pleurs  
 Et l'incendie est là, torche ou flambeau,  
 Qui dort en bas, pour s'éveiller en haut.  
 Voici déjà que sur les escaliers des tours  
 Courent  
 Des gens, avec du feu entre leurs poings,  
 Et qui montent si haut, si loin,  
 Qu'ils arborent, là-bas, où ni codes ni bibles  
 N'ont maintenu leurs symboles faillibles,  
 En plein ciel d'or, dont tous les astres bougent,  
 Violamment, la fleur dévastatrice et rouge.

# MIRACLES INDUSTRIELS

Que de fois, en discutant avec des indifférents, les camarades n'ont-ils pas reçu l'objection d'un tas de « si » et de « mais » plus abracadabrants les uns que les autres.

La plupart de ces balivernes sont inspirées par l'horreur du travail actuel et les fatigues qui résultent de sa longue durée.

« Une fois la société alignée selon vos souhaits, vous objecte-t-on, l'obligation formelle de travailler n'étant plus un impérieux stimulant, personne ne voudra rien fiche ; on restera tous à se rouler les pouces et, en fin de compte, quand il n'y aura plus de foin au ratelier, on fera kif-kif les chevaux : on se mangera le nez. »

Il est certain que si, dans une société libérée de toutes les exploitations et oppressions, le travail devait être une besogne aussi tuante et écoeurante que dans la société bourgeoise, l'argument vaudrait.

Il n'en sera pas ainsi car, une fois le boulot assuré, — ce qui sera le plus pressé, — la première préoccupation des bons bourgeois sera de tirer des plans pour éliminer les turbins esquinçants et dégoûtants, afin que rien ne rappelle l'esclavage passé.

Le dada sera de produire le plus possible avec le minimum d'efforts.

Ce sera d'autant plus facile que la société capitaliste qui, pour des raisons autres, vise le même résultat, aura légué un superbe héritage. Aujourd'hui même, la constante préoccupation des exploités est d'éliminer le travail humain et de lui substituer la machine.

Les capitalistes n'agissent pas ainsi pour nos beaux yeux, fichtre non ! Seulement, ils sentent que, déjà, les prolétaires ont l'échine moins souple et que, plus on ira, moins ils en pinceront pour s'atteler à des travaux crevants.

Ils suppléent donc aux ouvriers récalcitrants par la machine, qui elle, est un esclave docile, pas rouspéteur pour deux piards, ne ronchonnant jamais après la mai-

greur des salaires et ne se foutant jamais en grève.

Cette élimination du populo par les mécaniques est surtout sensible aux États-Unis. Là-bas, malgré que les salaires soient bougrement plus élevés que dans la vieille Europe, les produits manufacturés y sont d'un prix de revient inférieur, grâce au développement du machinisme qui est tout simplement mirifique.

Ce développement atteint des proportions tellement fantastiques qu'il est le meilleur argument à coller dans la main aux tatillons qui objectent l'horreur du travail dans une société anarchote.

—o—

Pour mieux prouver ceci, pigeons quelques exemples :

Quel est celui d'entre nous qui, la société une fois aérée, voudra se résoudre à faire le chauffeur d'une chaudière à vapeur, — tel que ça se pratique actuellement ?

Evidemment, y en a pas des tas ! si même il y en a...

Rester dans un trou de taupe toute une journée, ou, en mettant les choses au mieux, en supposant la chaudière bien aménagée : rester à une chaleur crevante, tout dégoûtant de charbon, les frusques imbibées d'huile... Zut ! on sort d'en prendre.

Eh bien, transportons-nous à l'Exposition de Chicago, déjà vieille de trois ans, puisqu'elle a eu lieu en 1893, — ce qui nous laisse présager de plus incroyables découvertes, — et voyons ce qu'y sont devenus les chauffeurs.

Pour produire la force motrice nécessaire à toute l'Exposition, on avait installé, en rang d'oignons, dans une galerie annexe, au bord du Palais des Machines, 52 chaudières fournissant chacune environ 500 chevaux, — ce qui donnait au total la puissance de 25,000 chevaux.

Or, savez-vous combien nécessitait d'hom-

mes l'entretien et la surveillance de ces 52 chaudières?

Trois!... En gros et en détail.

Oui, trois hommes, — rien que trois, — suffisaient pour le service de ces 52 chaudières qui vaporisaient, à elles toutes, 340 mètres cubes d'eau à l'heure et produisaient 25,000 chevaux de force.

Et foutez, n'allez pas croire que le turbin de ces trois surveillants était cotonneux et esquinçant. Pas le moindre!

Deux des chauffeurs, habillés tout en blanc, se roulaient les pouces dans la galerie où il ne faisait pas plus chaud que dans une chambre ordinaire; leur plus considérable turbin consistait à reluquer un tableau. Quand quelque chose clochait, le troisième camarade, perché à l'extrémité de la galerie, dans une sorte d'observatoire, indiquait sur ce tableau, au moyen de touches électriques, celle des cheminées qui, par hasard, fumait un peu. L'un des deux chauffeurs de l'intérieur, ainsi averti, s'en allait à la chaudière signalée, et, sans avoir besoin de se cuire le sang, il en réglait illico le foyer en tournant un robinet.

Voici l'explication de ce miracle :

Les 52 chaudières en question ne fonctionnaient pas au charbon, mais brûlaient du pétrole, envoyé de Lima, une petite ville de l'Ohio, par une canalisation de 385 kilomètres. Le pétrole arrivait sous pression aux chaudières, à raison de quatre brûleurs par chaudière; il n'y avait donc qu'à tourner le robinet des brûleurs, l'ouvrir ou le fermer, pour régler la chaleur.

Et cette gigantesque installation a fonctionné plus de six mois sans anicroche.

Ce qui est mieux, c'est que, bien loin de revenir plus cher que le charbon, sans même faire entrer en compte l'économie de main-d'œuvre, ça a coûté près d'un tiers moins cher que si on avait engouffré de la houille dans ces fournaies.

A noter que le pétrole était payé deux centimes le litre aux capitalistes de Lima qui, à ce prix minime, ont encore réalisé un sacré bénéfice.

—o—

Ce miracle industriel deviendra chose normale dans la société anarchote.

Si, aujourd'hui, on ne le généralise pas, c'est uniquement parce que les exploités, ayant leur ancien outillage sous la main, se fichent pas mal de la vie et des souffrances du populo qu'ils soumettent aux perpétuels travaux forcés... et qui ont le tort de se laisser faire!

Qu'on n'objecte pas que le pétrole ne jaillit pas partout, — à défaut de lui, on dégouttera un ingrédient quelconque qui le remplacera... et peut-être lui damera le pion.

Il n'y a foutez pas à beugler à l'exagération! De tels tours de force deviendraient tout à fait communs si la société, au lieu d'être un champ de bataille où on se mange mutuellement le nez était un véritable agencement social où, sans patrons ni maîtres, les bons bougres tireraient des plans pour se couler une vie douce et agréable au possible.

Et bondieu, il faudra qu'il en soit ainsi car, dans une société où il n'y aura plus ni gouvernants, ni capitalistes, personne n'en pincera pour faire les travaux malpropres ou par trop esquinçants.

Cet état d'esprit qui sera une conséquence de la disparition de l'exploitation est tout à fait normal: aujourd'hui, le travail est forcé, on y est assujéti par la perpétuelle menace de crever la faim; quand la vie sera assurée à tous, il sera parfaitement compréhensible qu'on ne veuille plus, de gaieté de cœur, se soumettre aux besognes qu'imposaient les exigences des capitalistes. Alors, on ne travaillera que pour se délasser les muscles, et dans l'espoir de se procurer un bien-être ou des jouissances nouvelles. Or, si l'effort à faire était supérieur au bénéfice espéré, la plupart préféreraient n'en pas foutre un coup.

Dans une société échenillée d'exploités, il sera donc tout naturel que les bons bougres tirent à cul pour barbotter dans la mouscaille, tripatouiller dans une ribambelle de saloperies ou se crever à un turbin de galériens.

Il n'en sera pas de même des professions simplement dangereuses: le danger a des charmes pour certains. Y a des gas aventureux qui risquent leur peau par plaisir,

et sans marcher à l'aveuglette, car ils ont eu soin d'examiner les chances qu'ils ont de laisser leur carcasse dans l'aventure entreprise.

Par exemple, les explorateurs : ceux qui vont à la découverte du pôle nord ; ceux qui, par curiosité scientifique, s'embarquent dans un ballon, pour monter aussi haut que possible ; ceux qui, par simple amour des voyages — et non comme Stanley, pour voler et assassiner les moricauds — s'en vont dans les fins fonds de l'Afrique.

Ceux-là — et bien d'autres — opèrent, non par cupidité, mais par plaisir : leur dada est de voir du pays, de se procurer des émotions, de jouir pleinement de la vie.

De ces gas à la hauteur on en rencontre dans la société actuelle, pourtant si déprimante ; à plus forte raison il en germera dans une société libérée de toutes les ignominies.

—o—

Mais, revenons-en aux métiers malpropres et dangereux. Ceux-là devront disparaître sans rémission, — et qui plus est : disparaître vivement, dès qu'on se sera atelé à un époussetage social gentillet.

Avec un peu de jugeotte, on arrivera à éliminer la main-d'œuvre de tous les travaux dégueulasses qui seront désormais faits par les machines sous la direction des prolos émancipés.

Ne quittons pas les Etats-Unis, car c'est dans ce sacré patelin où les inventions mirifiques germent avec le plus de facilité. Et ça, parce que les capitalos y sont moins routiniers que partout ailleurs : ils ont de l'audace et ne s'en trouvent pas mal, ça leur réussit. Quand un patron s'aperçoit que son outillage n'est plus à la hauteur, il ne lésine pas : il le fiche à la ferraille et s'en paye un neuf ! C'est son plus sûr moyen de gagner des dollars.

Aux environs de New-York perche une grande usine, propriété d'une bande de capitalos, la « Hunt Company ». L'installation des chaudières y est bougrement chouette. Elles sont chauffées au charbon — ce n'est donc pas aussi épouillant que ce

fut à Chicago, où on utilisait le pétrole — mais, par cela même, c'est d'application immédiate partout, puisque à peu près partout où on n'emploie pas l'eau comme force motrice, c'est la houille qui ronfle.

Dans l'usine en question, un vaste bâtiment de plusieurs étages est entièrement occupé par les chaudières qui sont de riches merveilles de fabrication et, naturellement, absolument inexplosibles.

Comme bien on pense, les foyers ne sont pas alimentés de charbon par des prolos s'esquintant à leur donner la becquée à grandes pelletées de houille. C'est trop antédiluvien.

Voici le système : une sorte de monte-charges, formé d'un énorme chapelet, ayant, au lieu de grains, des godets, circule du bas en haut de l'usine qui se trouve installée au bord d'une rivière.

Dès qu'un bateau de charbon arrive au quai, des appareils rapides en vident le contenu par brassées de mille kilos à la fois dans une trémie qui remplit les godets du chapelet, au fur et à mesure qu'ils se présentent. Le chapelet tourne sans discontinuer : les godets montent au grenier remplis de charbon ; là, ils culbutent, se déchargent, redescendent et vont se remplir pour continuer le même train-train.

Une fois sur le plancher, le charbon est trié et mélangé par des trucs spéciaux ; puis ensuite, par son propre poids, il dévale par des sortes de cheminées et arrive, au fur et à mesure des besoins, à la gueule des fournaies.

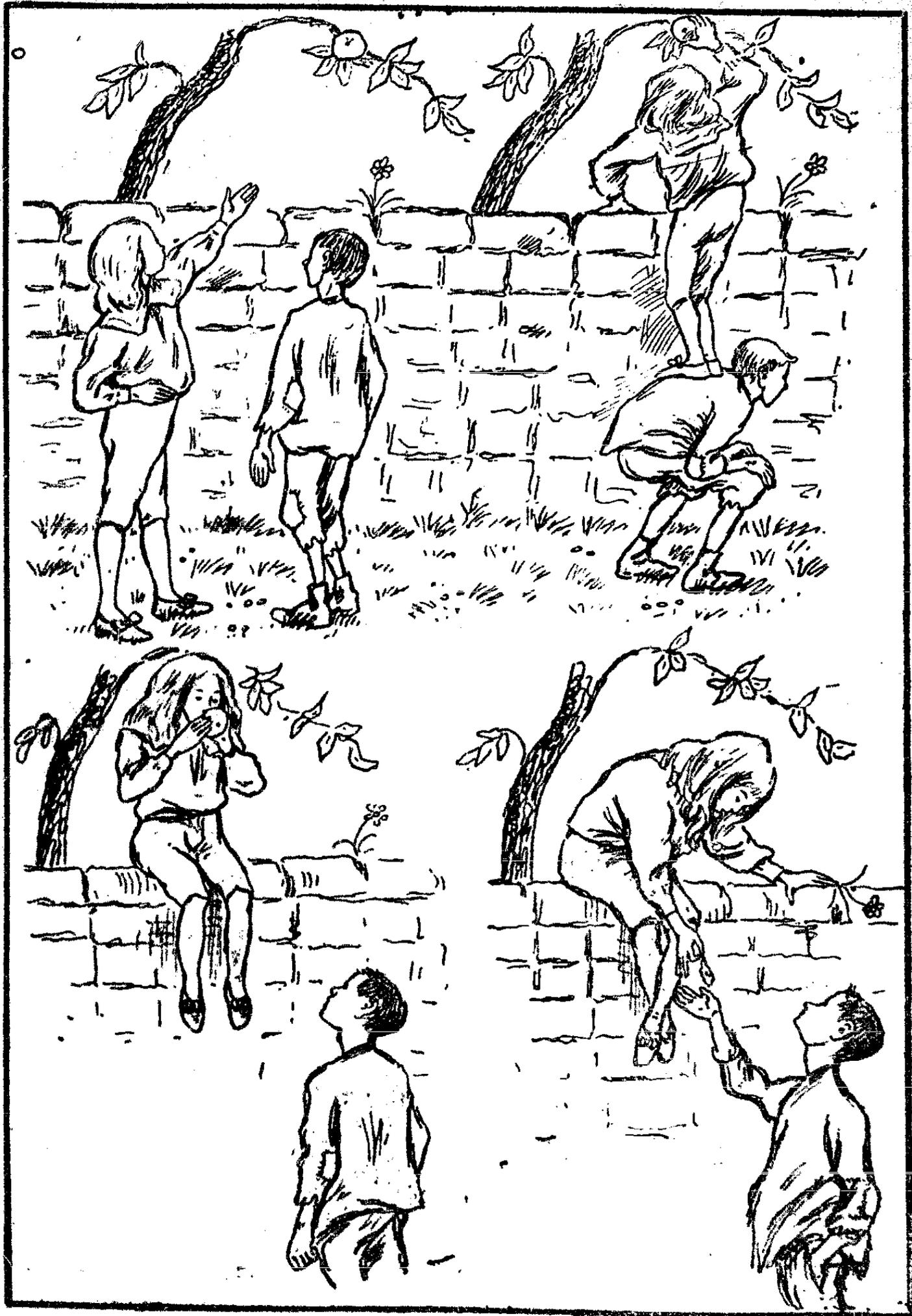
Tout ce mic-mac s'opère quasiment sans l'intervention des pattes humaines.

Et ça va vite ! En une heure, 60 à 80 tonnes de charbon sont sorties d'un bateau et transportées au grenier. Il y a là une sacrée économie de main-d'œuvre et de saletés.

Qui n'a vu, sur les ports ou dans les usines, les pauvres bougres qui trimballent sur leur dos les sacs de charbon ? Non seulement leur travail est crevant, mais il est encore rendu plus meurtrier par les poussières de charbon que les malheureux ingurgitent.

Par un fourbi du même genre que celui

# IMAGE POUR LES LOUPIOTS



*Comment le riche se sert du pauvre pour récolter les fruits de la Terre, ... et ce qu'il lui donne après en avoir absorbé la meilleure part.*

pratiqué par la « Hunt Company », il y a possibilité de supprimer ces métiers d'esclaves.

Oui, foutre, il y a mèche de remiser aux vieilles lunes ces turbins de galériens — et bien d'autres avec !

Et cela, illico ! Demain, si les capitalos le voulaient.

Mais, malheur de malheur, quel sale coup pour le populo, si les capitalos, cessant d'être routiniers, opéraient en grand la transformation de l'outillage industriel.

Par cela même, la moitié des prolos qui, jusque-là, travaillaient couci-couça, seraient fichus à la rue sans rémission. Pour eux, la mort sans phrases, faute de travail, remplacerait la mort lente, amenée par des besoins insalubres et des salaires de famine.

Reste à savoir s'ils se laisseraient faire sans rouspéter...

En tout cas, il faut bien se fourrer dans le siphon que, tant que durera la société actuelle, y aura pas mèche que le populo découvre d'autres perspectives que crever à la peine par surcroît de travail ou mourir d'inanition faute de pouvoir se faire exploiter.

—o—

Les allumettiers en savent quelque chose : cette dernière perspective leur pend au nez !

Ça remonte aux beaux jours du ministère radical ; les prolos des allumettes venaient de faire grève et la question du phosphore blanc étant brûlante à tous les points de vue, les radicaux essayèrent de la résoudre radicalement, — non pas en supprimant le phosphore, mais tout simplement en tordant le coup aux allumettiers.

Mossieu le ministre ayant appris que les Américains avaient inventé une machine à fabriquer les soufrantes, sans danger de nécrose pour les ouvriers, il entra vivement en pourparlers avec le capitalo exploitateur de ces machines.

Cette mirifique mécanique, baptisée la « Diamond-match », est native de Chicago : elle a une quinzaine de mètres de longueur et elle manœuvre de telle façon que si l'on

fourre à l'entrée un bloc de bois d'une grosseur déterminée, il sort à l'autre extrémité des allumettes phosphorées et mises en boîtes, à raison de trois millions de soufrantes par jour !

La machine comprend quatre parties distinctes :

La première débite le bloc de bois en brins allongés qui devront constituer les allumettes ;

Dans la seconde partie, les brins sont mis en presse, c'est-à-dire réunis en paquets réguliers ;

Ces paquets traversent ensuite la troisième partie de la machine, où ils sont badigeonnés de pâte phosphorée par un rouleau qui manœuvre à peu près comme les rouleaux encrent les caractères dans les machines à imprimer ;

Les soufrantes, ainsi préparées, traversent des chauffoirs où elles sont séchées et arrivent enfin dans la quatrième et dernière partie de la machine où, d'elles-mêmes, elles s'empilent dans les boîtes d'allumettes.

La machine est sous verre et il paraît qu'une ribambelle de précautions sont prises pour que les vapeurs de phosphore ne se dégagent pas dans l'atelier.

Donc, plus de nécrose !

Mais aussi plus d'ouvriers.

C'était très radical. En effet, on calculait qu'avec la trentaine de machines nécessaires pour alimenter la France d'allumettes, sur environ 2,200 ouvriers qui, actuellement, vivent de la production des soufrantes, 1,400 auraient été fichus à la rue.

Quand on parla de ce « progrès » aux allumettiers, les gas y trouvèrent un cheveu : à choisir, ils préférèrent continuer à vivre avec la nécrose que crever de faim sans elle.

Le ministre trouva absurde le raisonnement des prolos et, sans plus s'occuper d'eux que de ses premières chaussettes, il continua ses pourparlers avec les Américains ; il calcula que pour faire face à la consommation des allumettes en France, trente à trente-cinq machines suffiraient.

Le birbe en était là de son maquignonnage quand le ministère Bourgeois fut culbuté.

Les allumettiers respirèrent.

Hélas, c'était une fausse joie !

D'autres ministres sont venus, comprenant le « progrès » de la même façon que leurs prédécesseurs : quoique opportunistes ils en pincent pour résoudre la question sociale par la suppression du populisme. Il paraît même qu'à ce simple point de vue ils sont bougrement radicaux.

En effet, ces animaux-là ont déniché une fabriqueuse d'allumettes plus époilante que la « Diamond-Match ; » le proprio de cette machine est le milliardaire Jay Gould.

C'est tout dire ! Ce n'est plus trois millions d'allumettes que cette fabriqueuse débite dans une journée, — c'est trente millions.

Oui, *trente millions !*

De sorte que ce n'est plus trente ou trente cinq machines qui seront nécessaires pour la production française, mais tout bonnement quatre ou cinq.

Et dam, il est inutile de dire que les prolétaires seront réduits dans la même proportion. Ce coup-ci ce n'est plus les deux tiers des allumettiers qui seront acculés à la famine, — c'est presque les neuf-dixièmes !

— 0 —

Le jour où la fabriqueuse de soufrantes radinera en France, les allumettiers montreront les poings à cette tueuse de pauvres bougres.

Ils la maudiront, elle et son inventeur, sans se rendre compte que les seuls criminels dans cette affaire, sont les accapareurs, — et un tantinet aussi les prolétaires qui, par ignorance, s'assassinent eux-mêmes.

La machine, en soi, ne fait de mal à personne. Bien au contraire, elle soulage les prolétaires, leur évite du travail.

Pour bien faire toucher du doigt l'action bienfaisante de la machine, prenons pour exemple l'allumetteuse : aujourd'hui quelques milliers de prolétaires triment dur et se tuent pour nous fournir les soufrantes indispensables. Que demain, les machines soient installées et, illico, là où il fallait

quelques milliers de pauvres bougres, quelques douzaines suffiront.

Supposons que les choses restent en l'état actuel : comme les consommateurs continueront à payer les allumettes il se trouvera que, du jour au lendemain, les allumettiers seront transformés en rentiers ; ils se partageront entre eux la galette provenant de la vente des soufrantes, déduction faite de la part prélevée pour payer l'achat des machines, — ce qui sera peu.

Ainsi examinée, — et il semble qu'on ne puisse pas la voir autrement, — la question est tout à fait limpide : les machines faisant le travail, les ouvriers en profitent pour abrégier leur besogne. Il est évident que, si quelqu'un a droit à bénéficier de la découverte, c'est les allumettiers.

Mais alors interviennent les capitalistes et l'Etat qui, l'un et l'autre sont des parasites improductifs et qui, malgré cela, disent : « Pardon, les machines vont fonctionner, mais non pas comme vous le pensez, au bénéfice de tous, — elles vont tourner à notre unique profit : les anciens allumettiers creveront de faim et c'est nous qui empêcherons les bénéfices. »

Voilà le crime ! Voilà l'accaparement !

Si les prolétaires n'avaient pas les yeux farcis de bouse de vache, il est clair que toutes leurs malédictions iraient à ces bandits.

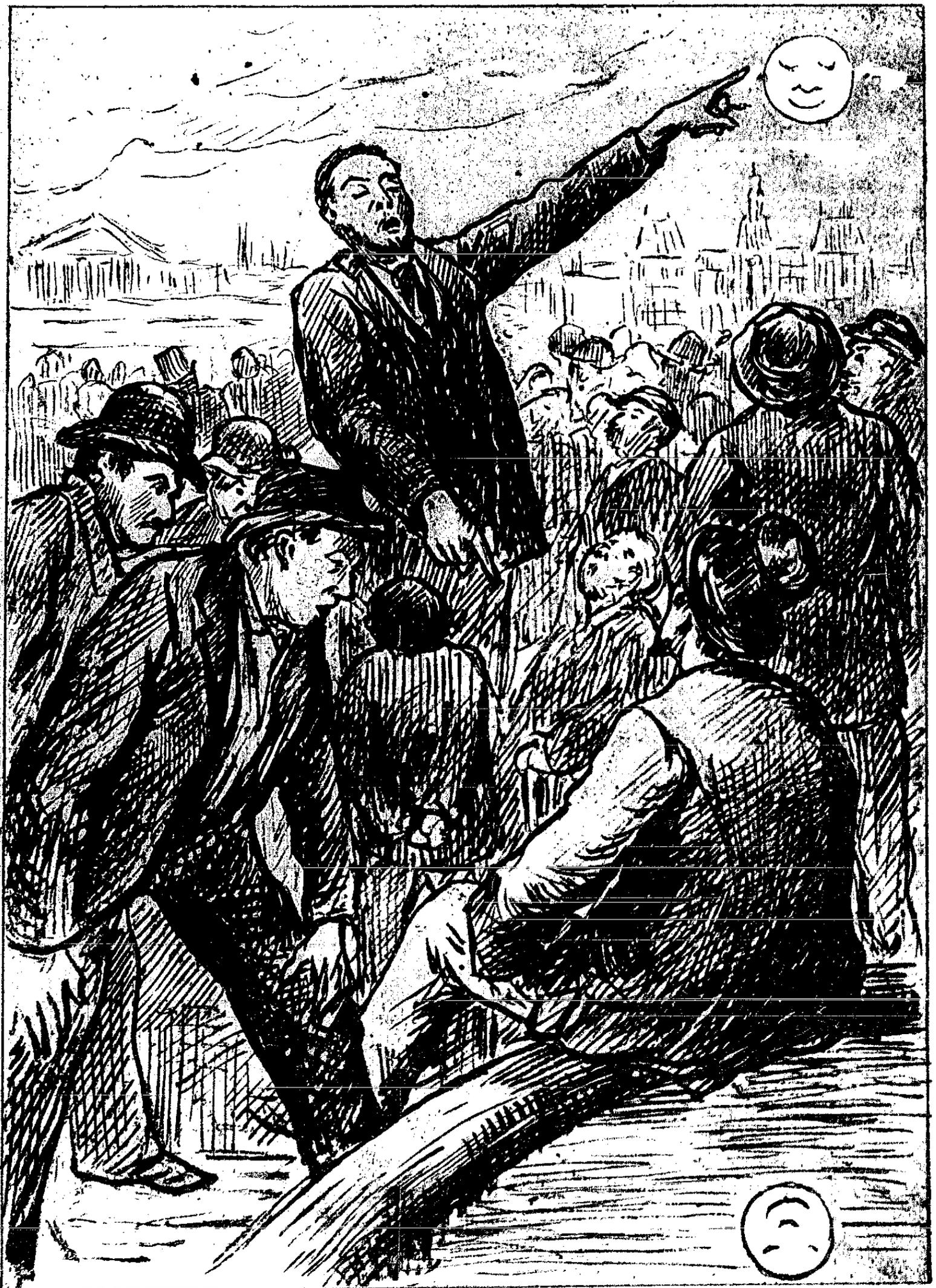
Mais non ! les nigauds s'en prennent aux machines et les font responsables de tous les avaros, — il n'y a pas meche d'être plus carrément illogiques.

Ce qu'il faut, — ce que les allumettiers doivent exiger, — c'est tellement simple qu'on ne comprend pas qu'il puisse y avoir des esprits assez bicornus pour penser autrement : il faut que les prolétaires exigent que les allumetteuses fonctionnent à leur profit et non à celui des richards.

Evidemment, y a pas à chercher midi à quatorze heures, voilà le joint : il faut que les machines tournent au bénéfice du peuple.

Seulement, pour qu'on en vienne là, il faut que toute la séquelle exploiteuse et gouvernementale donne sa démission ; lorsque capitalistes, proprios, dirigeants et autres vermineux jean-fesse seront dégomés, les bons lieux s'aligneront pour faire

## AVANT L'ÉLECTION



TARTEMPION. — *Electeurs! J'y vais pas par quatre chemins: Je vous promets la lune.. Je vous la donnerai! Je le jure!*

LES VOTARDS. — *Vive notre candidat! Vive la Lune!*

APRÈS L'ÉLECTION



LES VOTARDS. — Tartempion, ta promesse, la Lune ? Il nous faut la Liliüne !...  
TARTEMPION. — La Lune ? La voici, bougres d'empaillés ; si le cœur vous en dit, embrassez-la

rouler les machines, non plus, comme maintenant, au profit de quelques gros colliers, mais plus chouettement au profit de tous.

C'est pour le coup qu'il en germera des inventions mirifiques : on pourra crier au miracle scientifique !

Les trucs les plus épatrouillants, les binaises renversantes sortiront des caboches de gas à la hauteur, aussi vivement que les champignons sortent de terre après une pluie orageuse. —o—

Je songeais encore à toutes les belles découvertes que nous réserve l'avenir en quittant mes chaussettes — qui n'ont rien de russe, — pour me coller au plumard.

Il me revenait en mémoire que, toujours aux États-Unis, il y a des mécaniques à extraire le charbon qui, avec un agencement galbeux à la clé, remplaceront les gueules noires dans la société libérée de toute pourriture.

Dernièrement aussi, n'a-t-on pas dégotté une machine pour fabriquer les rouages de montre. Et elle abat bougrement de besogne ! Un homme suffit à sa manœuvre et elle produit *dix mille pièces par jour*, tandis qu'auparavant, le même homme, en trimant kif-kif un dératé, ne pouvait produire dans sa journée que *trois cent soixante pièces* du même article. C'est donc quelque chose comme trente prolos que cette machine supprime !

Et la machine à fabriquer les souliers qui, il y a quelques mois, était à l'Exposition internationale des cuirs et chaussures qui se tenait à Islington, à Londres.

En voilà une qui va boucher une semelle aux cordonniers !

Mes pauvres frangins, on peut se préparer à remiser notre alêne et tout le bazar.

La mécanique en question fonctionne kif-kif sa cousine aux allumettes : à un bout on colle le cuir brut et, à l'autre bout, les godillots sortent tout faits, — et cela en un rien de temps.

Pour se donner une idée de l'économie de turbin que réalise la machine, il suffit de dire que ce qui — fait à la main — exigeait trente-cinq minutes de travail n'exige plus à la machine que quinze secondes.

Il s'ensuit donc que la machine produit autant que cent quarante prolos, — et cela sans jamais être fatiguée !

« Elle a rudement de la veine, la sacrée machine!... que je ruminais tout en m'enfournant dans le plumard. Si elle n'est jamais fatiguée, bibi l'est pour elle... Ce que je vas me payer une tranche de roupillade!... Ouf, me voici au pieu, bonsoir la coterie!... »

Je pionçais ferme quand un potin du diable vint me secouer dans mon pucier. Ce que j'en mâchonnai des nom de dieu de nom de dieu !

Y avait de quoi, tonnerre ! Imaginez, là, à deux pas, juste sous la fenêtre, — comme qui dirait dans la piôle, — un trimballement épastroillant de ferrailles, avec accompagnement de sabots claquant sur le pavé kif-kif des castagnettes.

Aux trois quarts endormi, je ronchonnais : « Bougres de roses, qu'est-ce qu'ils foutent, les cochons?... Ils veulent démolir la boîte, c'est sûr!... »

Les minutes défilaient — longues comme des heures — et je rouspétais toujours. Enfin, y eut un moment de silence. J'allais faire « ouf ! » et me croire sauvé quand, crac ! voilà une sacrée mécanique à vapeur qui se fiche à chanter : flon-flon ! flon-flon !...

— Cré nom de dieu, c'est les chiottes qu'on vide!...

J'avais compris. D'ailleurs, une sacrée odeur qui n'avait rien de la violette, et dont je venais de prendre avec mon pif plus qu'avec une pelle, vint me prouver que je ne me gourrais pas.

La mère Peinard en poussait des soupirs!...

Quoi foutre ?

Se boucher le nez, tâcher de pioncer et se dire philosophiquement « qui dort dine ? » C'est ce que j'essayai en fermant consciencieusement mes quinquets.

Mais, mille bombes, l'odeur montait toujours ! J'en avais la caboché pleine, — aussi lourde que si j'avais liché trente-six choppottes.

Je ne savais plus au juste ce que je de-

venais, quand un des vidangeurs, aussi long que la tour Eiffel et ressemblant bougrement à Félisque, le grand Tanneur national, vint chahuter sur mes abattis. Il se colla à cropetons sur mon ventre et, son tuyau dans les pattes, me dit :

— Ouvre le bec, tu vas téter une goutte!...

Je voulus rouspéter, me rebiffer, ... y avait pas plan ! L'animal me tenait tellement bien que je ne pouvais même pas remuer un doigt de pied.

— Tiens, père Peinard, je ne serai pas rosse. Réponds à ma question et je te laisse quitte... Tu as toujours la gueule pleine de la Sociale. A t'entendre, une fois les richards, les gouvernants et toute la fripouillerie de la haute foutus dans mes tonneaux, le populo sera crânement heureux... Chacun turbinera à sa fantaisie, choisira la besogne qui le bottera, si bien que tout ira mieux que sur des roulettes.

« Or, après le grand chambardement, on remplira les chiottes, — tout comme aujourd'hui, — qui donc consentira à les vider ? Qui donc voudra, sans y être forcé et sans avoir l'espoir d'une grosse paye, farfouiller dans la marchandise?... »

Ah ! foutre, le cochon me posait là une sacrée question.

Il est de fait que vider les tinettes mouscailleuses n'a rien de champêtre. Passe encore de vider son pot de chambre — quand on l'a embrenné — par exemple, peu marcheraient, s'il s'agissait de nettoyer celui du voisin.

Le Tanneur national me posait donc une question tannante.

— Bah ! que je lui réponds, ça se passera comme en Amérique. Là-bas le nettoyage se fait très proprement...

— Y a rien de fait, beugle Félisque, si c'est là le fond de ton sac, ouvre le bec et tête la goutte!...

Et le gros tuyau s'avavançait ! Déjà il me semblait sentir dégouliner toute cette dégoutation dans mes tripes... Pouah!...

Ma caboche se torturait pour chercher une réponse. Tout d'un coup, la mémoire me revint : « Pardienne, je savais bien qu'il

y avait un joint, — quelle cruche de n'y avoir pas pensé plus vite ! » que je me dis en moi-même.

« Ecoute, Félisque, tu fais ton malin, t'as tort : tu ne fais pas plus honneur à la corporation des vidangeurs que, dans les temps très anciens, à celle des tanneurs. Tu as essayé de me prendre en défaut, — tu ne t'es pas levé d'assez bon matin.

« Sache donc qu'il y a des trucs électriques et chimiques pour nettoyer les gouguenots sans arias ; sache aussi que ces trucs sont tellement pratiques qu'on pourrait les utiliser demain, si on voulait. Imagine que, partout, le « tout à l'égout » soit appliqué ; la marchandise s'en irait, entraînée par l'eau, dans les conduits et de là dans d'immenses réservoirs installés dans des coins déserts.

« Dans ces réservoirs on ferait circuler, au travers de la marmelade, des décharges électriques, — comme qui dirait du tonnerre artificiel. Cette opération aurait pour résultat d'enlever toutes les puanteurs. Après quoi, en semant des produits chimiques dans les bassins, on ferait tomber au fond la marchandise solide, désormais sans odeur. L'eau clarifiée se fuiterait vers la mer, et des machines cureuses sortiraient le solide qu'on utiliserait pour la culture.

« Qu'en dis-tu, Félisque ? Voilà un miracle plus épatant que celui de Jésus aux noces de Cana !

« Eh bien, ce truc galbeux, dont les richards ne veulent pas user, on le généralisera quand la Sociale nous fera risette...

— Cochon de père Peinard, il a réponse à tout ! » gémit Félisque, furieux d'avoir perdu la partie.

Et je le vis qui portait le tuyau dégueulasse à son bec, et j'entendis un gargouillis monstrueux, un flic-floc horifique... le Tanneur national enflait...

Une explosion faramineuse en résulta!...

Puis, plus rien ! Y avait plus de Félisque... Les tuyaux, la puanteur, tout s'était éclipsé.

J'étais bougrement content, nom de dieu ! Aussi, tout esquiné par la sacrée aventure qui venait de m'arriver, je profitai du calme inodore qui régnait pour continuer ma roupillade interrompue.



# La complainte du Bleu

AIR DE : A la Roquette.

*Rit.<sup>to</sup> mod.<sup>to</sup> ♩*

Chant

Mon pau'bleu, pour quoi re. nau.  
 der? Sois rai. son. na - - - ble... T'es pas i.  
 ci pour cas. ca - der Ni rire à la - - -  
 ble, Mais au con. trair', sa. cré vei. nard, Ché. ri d'la  
 Fran - - ce, Pour qu'on l'ha. bi. tue en pei.  
 nard, A la souf. fran - - ce ...

*Ritournelle ♩*

I

Mon pau'bleu ! Pourquoi renauder ?  
 Sois raisonnable ;  
 T'es pas ici pour cascader  
 Ni rire à table ;  
 Mais au contrair', sacré veinard,  
 Chéri d' la France,  
 Pour qu'on l'habitue en peinard,  
 A la souffrance !

II

Par la chaleur, marchant chargé  
 Comme un' bourrique ;  
 Sous l'œil d'un pied d' banc rengagé,  
 Pas gymnastique,  
 Tu fras des lieu' dans l'align'ment.  
 Prends patience,  
 C' n'est là que l' commencement  
 De ta souffrance !

III

Si ton fourrier fait du fourbi,  
 Avec adresse,  
 Dis-toi : « C'est l'intérêt d' tibi,  
 Faut pas q' j'engraisse.  
 Un bon soldat doit éviter  
 Trop d' corpulence.  
 Afin d'pouvoir mieux résister  
 A la souffrance ! »

## IV

Quand viendra l' temps des grands frios,  
Des giboulées,  
Foulant la neig' des godi'ots  
Les mains gelées !  
On t'laissera sur plac' plusieurs heur's  
Par prévenance.  
T'apprécieras tout' les couleurs  
De la souffrance !

## V

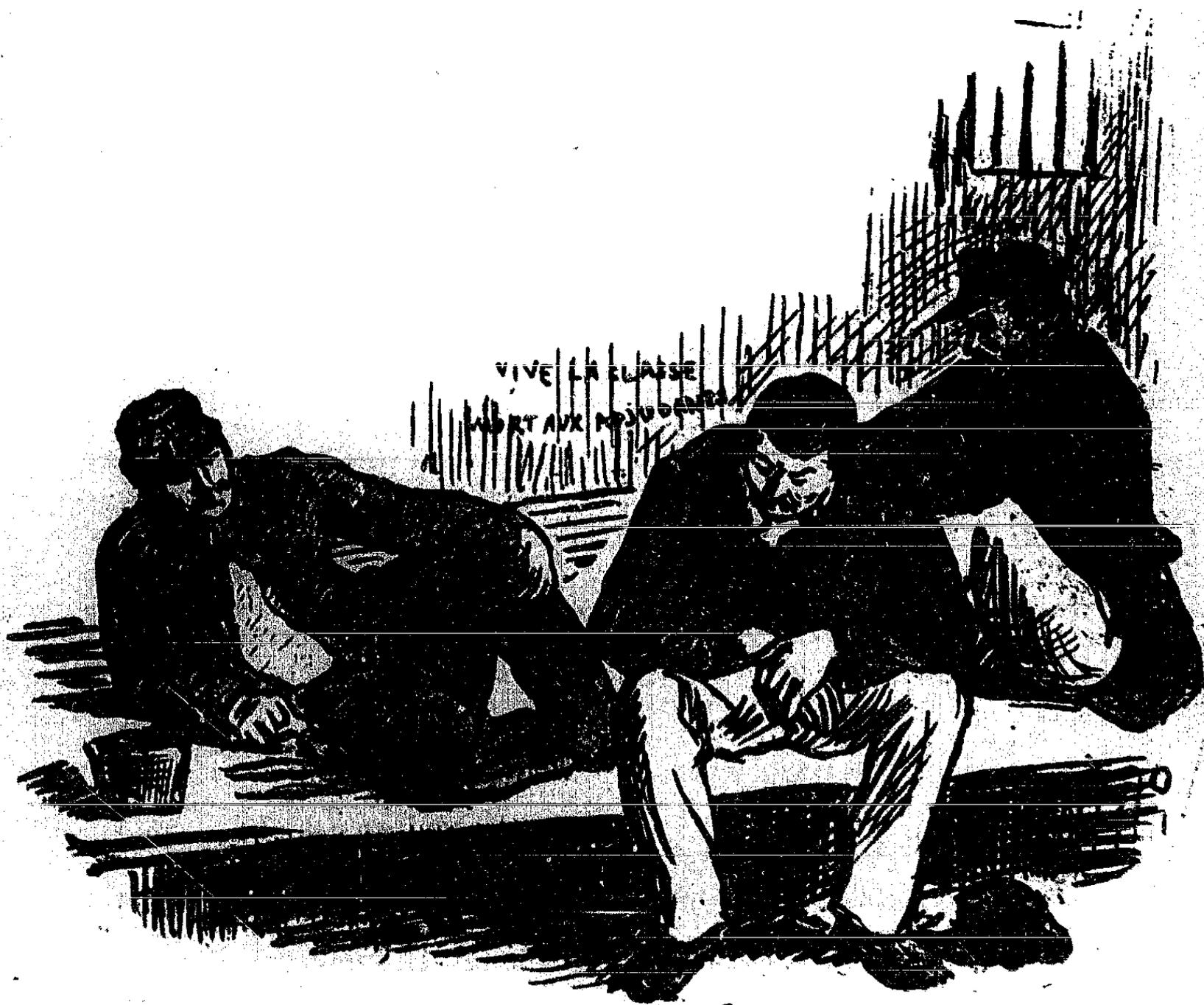
Plus tard, lorsque tu sauras bien  
L'art militaire,  
Tu deviendras l' bon ang' gardien  
Du millionnaire :  
Tiras soumet' les moricaux  
Minc' de vaillance !  
L' richard pig'ra les monacos,  
Toi la souffrance !

## VI

Tiras partout, suivant l' drapeau  
De la patrie !  
T'auras d' la vermin' sur la peau,  
La dysenterie ;  
Qu'importe ! Amasse abondamment  
De la vengeance ;  
Mais, en attendant l' bon moment,  
Rong' ta souffrance !

## VII

Pourtant n' coup' pas dans les discours  
Des vieux d' la classe,  
Qui près d' partir s' croi' pour toujours  
Loin d' la mélasse.  
Non ! car, seule, la mise au rancard  
D' la gouvernance  
Peut t'arracher, peuple ou truffard,  
A la souffrance !



# BINAISE POUR ÉCONOMISER 900 MILLIONS

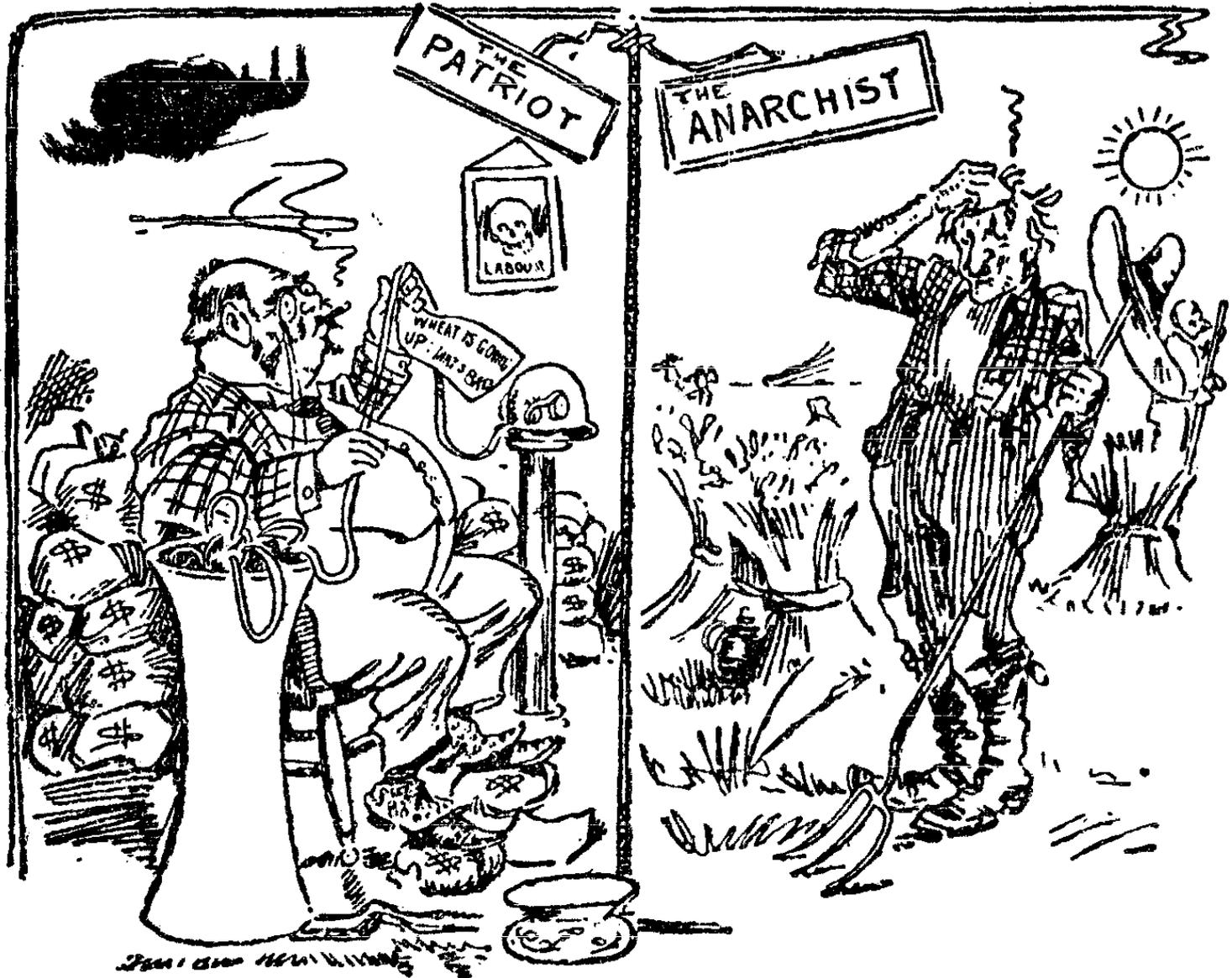
Des jobards prétendent que pour amasser des rentes y a pas de truc qui vaille l'élevage des lapins.

Tralala, c'est de la roustanponne! Pour

se faire des rentes les lapins ont du bon, — mais à condition qu'on les pose au populo.

D'ailleurs, sans qu'il y paraisse, tous les Yves Guyot du monde sont d'accord là

Une vue de la Halle au blé (Extrait de *The Journal* de New-York).



LE PATRIOTE. — *Y a trop de blé, c'est mauvais!*

L'ANARCHISTE. — *Belle récolte! dur turbin!... Et peu de pain pour nous!*

dessus; pour eux, y a qu'un moyen de s'enrichir: « faire des économies », — car le capital, c'est du travail accumulé.

Reste à savoir quel est le meilleur truc pour accumuler ce travail.

Si on se borne à n'économiser que sur son propre turbin, y a pas mèche de s'enrichir; on ne peut guère accumuler que quelques vagues pièces de cent sous, tout au plus quelques billets bleus.

Il faut donc trouver un autre joint.

Rien de plus simple: il n'y a qu'à accumuler le travail de ses semblables, économiser sur le dos de ses voisins.

C'est-à-dire voler!

Seulement, avec du doigté on va loin: il suffit de voler dans les formes légales pour gagner avec des millions l'estime des chameaucrates. En, effet les grosses légumes ont dressé un catalogue des différentes façons de voler, — autrement dit « d'économiser. »

Quand on « économise » à coups de pince-monseigneur et de fausses clefs, c'est très mal vu, — sauf à laisser ignorer l'opération.

Par contre quand on « économise » en tirant le pain de la bouche à des milliers de travailleurs, en les faisant trimer dur pour une paye dérisoire, ou bien encore en ruinant des foultitudes de pauvres types qui

avaient mis de côté, à force de privations, un mince magot, oh alors! on est un monsieur très chic.

C'est à ce dernier moyen d'accumuler du travail pour s'en faire un gros capital que se décida John Rokefeller.

Il n'a foutre pas à se plaindre du choix!

Aujourd'hui, le Rokefeller en question, interrogé par une commission d'enquête sur le chiffre de sa fortune, a répondu « qu'à vingt-cinq ou trente millions près, il lui est bien difficile de le dire exactement. »

Inutile d'ajouter que ce richard perche en Amérique; il habite Chicago et on l'appelle aux Etats-Unis, le *Crésus du pétrole* et le *roi du fer*.

Or donc, pour répondre à la curiosité de la commission d'enquête qui l'interrogeait afin de savoir quelle dose d'impôt sur le revenu elle devait lui administrer, — car l'impôt sur le revenu existe aux Etats-Unis, ce qui n'empêche pas les milliardaires d'y faire leurs choux gras, — John Rokefeller répondit que, « sauf erreurs ou omissions », et en évaluant son magot à un taux modéré, il possède à lui seul cent soixante-dix-neuf millions de dollars.

Comme le dollar vaut cent sous, — même 5 fr. 25, — ça donne le faramineux total de huit cent quatre-vingt-quinze millions de francs.

Interrogé sur son revenu, le *Crésus* l'a évalué à 36 millions 500,000 francs, soit 100,000 francs par jour.

Un reporter américain qui est tombé en mirifique adoration devant ce sac-à-millions ajoute : « Qu'il dorme ou qu'il veille, qu'il soit malade ou en bonne santé, qu'il voyage sur son yacht ou se repose dans une de ses villas, l'or vient à lui. Fait-il une sieste d'une heure? 4,165 francs tombent dans sa caisse. Chaque matin en s'éveillant, il se sait plus riche de 50.000 francs que la veille au soir. Sa fortune grossit chaque année, plus formidable, plus colossale, à mesure que les jours s'écoulent, exigeant une armée d'employés et plus de travail peut-être pour en tenir le compte et pour l'administrer qu'il n'en fallut pour l'édifier. »

De fait, ce journaliste ne se trompe pas quand il dit que la fortune de Rokefeller

coûte à ses employés plus de travail pour l'administrer qu'elle ne lui en a coûté à lui personnellement pour l'acquérir. Il lui a suffi d'avoir les pattes croches et la dextérité nécessaire pour empiler dans ses coffres la grosse part du travail d'une innombrable armée de prolos.

—0—

D'ailleurs, pour se convaincre que le *Crésus du pétrole* et le *roi du fer* ne s'est enrichi qu'en accaparant le travail d'autrui, il n'y a qu'à remonter à l'origine de sa fortune.

Il y a quelque quarante ans, ce capitalo futur naquit dans une petite ferme des environs de Moravia, dans l'Etat de New-York. Son père, Ecossais d'origine, avait bougrement de la peine à faire vivre sa famille, composée de la ménagère, de deux fils et de deux filles.

De Moravia, où il réussissait mal, le père Rokefeller se transporta à Oswego.

Là, il plaça son aîné, John, à peine âgé de dix ans, chez un fermier qui occupait le gosse à biner des pommes de terre et lui fichait vingt-cinq sous par jour. Le petit bougre ne devait pas en abattre lourd, mais comme la main d'œuvre était rare, tout en rechignant dur, le fermier lui casquait ses vingt-cinq sous.

John se trouvait mal payé; d'ailleurs le métier de campluchard ne lui allait pas: on vivote en cultivant la terre, mais on ne s'enrichit pas. Y avait pas d'avenir! Quand il eut compris ça, sa petite cervelle se mit à ruminer dans quel sens il pourrait bien diriger son activité. Un moment il eut l'idée de se faire saltimbanque; il s'exerçait à la haute voltige et aux sauts périlleux, dans la grange, en ayant soin d'utiliser les bottes de paille pour amortir les chutes.

Le père Rokefeller y mit le holà, lui expliquant que le saltimbanquisme ne mène à rien. S'il eût été plus calé, le vieux aurait conseillé à son fils d'essayer du saltimbanquisme politique.

A dix-neuf ans, John planta là sa charrue et déguerpit à Saint-Louis où, non sans peine, il dégotta un emploi de comptable

dans une maison de commission. Il avait trouvé sa voie ! Le commerce.... Commercer... voler ! ça faisait sa balle. Il apprit bougrement vite que le commerce est « l'art d'acheter trois sous ce qui en vaut six et de revendre six sous ce qui en vaut trois. »

Au bout d'un peu il avait économisé 2,500 francs. Mettons qu'il les ait réellement économisés sur son travail individuel et qu'il n'ait pas, à l'origine, accompli quelque carottage sous forme d'opération de Bourse ou autre filouterie malpropre.

Si John eût mis sous globe ses 2,500 balles, jamais le magot n'aurait fait des petits ; s'il les eût portées à la caisse d'épargne, ça lui aurait juste fait une poire pour la soif. Seulement, de l'une ou l'autre façon, ça ne lui donnait pas la fortune.

Que fit-il ? Il s'aboucha avec un capitalo en herbe, de son âge, le nommé Clark, aujourd'hui millionnaire. C'était deux moineaux de même farine : ils s'associèrent, ouvrirent une maison de commission et en huit ans, grappillant à droite et à gauche, ils « économisèrent » une cinquantaine de mille francs. C'était pas vilain, mais Rokefeller visait à chaparder plus en grand.

Le pétrole commençait à faire parler de lui, John se dit que dans cette huile il y aurait ferme à barboter : il se bombardra raffineur de pétrole.

Dès lors il était embarqué pour la colossale fortune qu'il a réalisée : de roublardise en crapulerie il manœuvra habilement pour arriver à son but, l'accaparement du pétrole ! Il fonda la *Standard Oil Company*, syndicat de capitalos qui a concentré dans ses griffes tout le pétrole des Etats-Unis.

Ce n'est pas tout ! Cette pieuvre millionnaire ne s'en est pas tenu à accaparer les gisements américains ; il est en passe de fiche son grappin sur ceux de la Russie.

En outre, comme *roi du fer*, il a accaparé les mines du Lac Supérieur et aussi les mines de Cuba ; il y a quelques années il profita d'une crise métallurgique qui sévissait aux Etats-Unis pour raffer les actions des mines du Minnesota et la voie ferrée de Duluth. De la sorte, il a le monopole du marché du fer dans les Etats du Nord et du Sud.

Et voilà, les camaros, pour conquérir la richesse, c'est pas plus malin que ça !

Vous tous qui êtes dans la purée, imitez Rokefeller : commencez par biner des pommes de terre à raison de 25 sous par jour et si vous êtes un type rangé, pas dépensier, que tout votre gain ne passe pas en lichage, à force d'économies, vous mettez 900 millions de côté.

C'est l'argument des bourgeois ; du haut de leurs coffres-forts ils serinent au populo qu'ils exploitent : « Faites comme nous ! enrichissez-vous. »

Imbéciles ou crapules ! Ils ne voient pas ou plutôt ne veulent pas voir que la condition primordiale de la richesse de quelques uns est la misère pour le plus grand nombre.

Si Rokefeller avait biné des pommes de terre jusqu'à extinction, et qu'il se fût borné à accumuler ses économies, c'est avec bougrement de peine qu'il eût empilé quelques billets de mille. Il n'a commencé à s'enrichir que lorsqu'il a plaqué le travail réel pour se faire entremetteur ; il s'est posé en intermédiaire des producteurs et des consommateurs et grappillant et chapardant à droite et à gauche, il a « économisé » sur le travail de tout le monde, — sauf sur le sien.

Y a donc pas à tortiller : les voleurs seuls s'enrichissent !

—o—

Ca durera-t-il à perpète ?

Heureusement non, bondieu !

Un jour viendra où le populo, ayant plein le dos de se laisser gruger et plumer, rouspétera dans les grands prix.

Alors on alignera la société de façon que les produits restent à la disposition de tous et que personne n'ait le moyen de les accaparer pour lui seul.

C'est moins difficile que certains ne s'imaginent de prime abord : il n'y a qu'à foutre au rancard cette sacrée garee de monnaie pour que les voleurs n'aient plus la possibilité d'accaparer des quantités fantastiques de travail.

En supposant qu'à ce moment là, y ait encore des birbes qui aient la manie du

barbottage, kif-kif Rokefeller, que pourraient-ils « économiser » ? Des douzaines de paires de chaussettes, des quantités de godillots, des armoires à glace, des poêles à frire ?...

Et puis après ?

Ils seraient rudement empêtrés de leurs acquisitions, car à moins qu'ils n'eussent la manie de collectionner, ce ne serait qu'un embarras pour eux. En effet, ils n'en pourraient faire commerce, l'élément du commerce, le pognon, n'existant plus. D'ailleurs, personne ne serait assez cruche, pour s'adresser à eux quand, à côté, chacun n'aurait qu'à prendre les marchandises dont il aurait besoin.

De la sorte, les sales types qui auraient conservé de la vieille société la rage de bar-

botter seraient absolument inoffensifs. Au surplus, bientôt les Rokefeller en viendraient à porter leur activité dans une direction utile à tous, pour le simple plaisir de dépenser leur énergie.

On n'assisterait plus alors à l'édification monstrueuse de colossales fortunes et, par ricochet, la misère s'évanouirait. Comme elle n'est que la conséquence de l'exploitation humaine, elle ne pourrait donc pas se perpétuer dans une société où personne ne pourrait forcer quelqu'un à travailler pour son compte. Chacun étant indépendant, ayant ses coudées franches, pouvant vivre largement et librement, qui donc voudrait s'avilir à être le larbin ou l'esclave d'un jean-foutre quelconque ?

Personne !

## Le prix des bouffe-galette

Combien nous coûtent les bouffe-galette ! « Vingt-cinq francs par jour ! » allez-vous dire.

De la peau ! Il ne suffit pas d'aligner vingt-cinq balles, par jour et par tronche de député, pour être quittes de tout, avec ces merles-là.

D'abord, y a les chèques, les pots-de-vin, tous les fricottages et retours de bâton du métier... qui peut dire à quel chiffre s'élève ce chapitre ? Ça, c'est incalculable, — c'est la bouteille à l'encre, — aussin'en parlerons-nous que pour mémoire.

Venons-en aux frais divers qu'il nous faut casquer pour entretenir les baveux de l'Aquarium.

Primo, faut leur payer des larbins et des gratte-papiers. Ça coûte 900,000 francs par an ; ajoutez à ce chiffre une trentaine de mille balles pour frusquer les larbins, — et on frise le petit million !

Deuxièmo, y a 27,800 francs consacrés aux abonnements de journaux. Inutile de dire que *Le Père Peinard* n'est pas sur la liste, — heureusement, foutre ! La plus grosse part de cette monouille s'engouffre

dans les coffres du *Temps* et autres torchons opportunards et réacs.

Troisièmo, y a 65,000 francs pour le papier à lettre, les plumes et les crayons. Bondieu, quelle consommation ! Ces occhons-là doivent approvisionner toute leur famille et leurs copains.

Puis, ça se continue : 34,000 francs pour la buvette ; 50,000 balles par ci ; 20,000 par là !...

Venons-en aux chiffres rigouillards : à l'Aquarium, on use 999 francs de ficelle par an, — pas un liard de moins ! Epatez-vous, après ça, que les députés soient si ficelles et si retors !

Et de l'eau de Cologne ! Ils doivent prendre des bains de pied avec. Toujours est-il qu'ils en usent pour 1,522 fr. 30, — les 30 centimes font chouette dans le tableau.

Quel malheur que l'eau de Cologne ait été inventée ! Sans elle, peut-être serions-nous débarrassés du parlementarisme : en effet, que deviendraient les députés si, du jour au lendemain, on leur supprimait cette eau odoriférante ? Y aurait une telle puanteur

dans leur bocal, qu'ils ne vivraient pas 48 heures : un beau matin, on les trouverait tous asphyxiés sur leurs bancs, — morts au champ d'honneur !

On les conduirait au Panthéon, et le populo serait à la noce, car une fin si tragique aurait pour principal effet de dégoûter les ambitieux d'un si dangereux métier.

Hélas ! l'eau de Cologne existe, — et ce n'est pas les socialos à la manque qui réclameront jamais sa suppression.

Pour faire pendant à l'eau de Cologne, y a le chapitre des miroirs : ces beaux garçons s'en paient pour 1,448 francs 83 centimes par an. Pour en faire une telle consommation, il faut évidemment que les gueules de députés aient le privilège de détériorer et de fendre les miroirs, rien qu'à s'y regarder.

Et des brosses ! on en use une sacrée cargaison : sept mille cent francs chaque année. C'est à croire que les bouffe-galette font une distribution de brosses en chien-dent à leurs électeurs pour se brosser le

ventre... en attendant que viennent les réformes promises.

Et ce qu'on s'éclaire ! La facture des allumettes monte à 1,798 fr. 30. On n'économise pas les souffrantes à l' Aquarium... Ce qu'il y a d'enquiquinant c'est que, malgré que ce soit les députés qui frottent par an 1,798 fr. 30 d'allumettes, en réalité, c'est nous qui éclairons.

—o—

Ceci dit, les frangins, il est inutile d'insister pour vous convaincre que les bouffe-galette nous reviennent à plus de vingt-cinq francs par jour.

Sans crainte d'exagération, on peut doubler la somme.

Les jean-foutre de la haute n'en continueront pas moins à nous seriner, sans rire, que la république est le moins chérot des gouvernements.

Sacrés monteurs de coups ! Allez compter vos bourdes à d'autres, — ça ne prend plus

## LES LÉGENDES HISTORIQUES

L'Histoire, avec une lettre majuscule à la clé, est un tissu de bourdes plus légendaires et plus fausses les unes que les autres.

Les bons bougres qui auraient des vellétés de douter de cette assertion n'ont qu'à passer en revue les faits journaliers : ils dénicheront pour chaque événement une demi-douzaine de versions différentes et une foultitude d'interprétations.

Il semble pourtant qu'à notre époque, grâce aux moyens d'informations dont on dispose, il ne devrait pas s'élever le moindre doute sur les faits qui, demain, seront de l'Histoire : les événements devraient tous être notés avec l'exactitude photographique.

Cela n'est pas ! Epluchez chaque jour une dizaine de quotidiens et vous y dénicheriez non seulement des appréciations

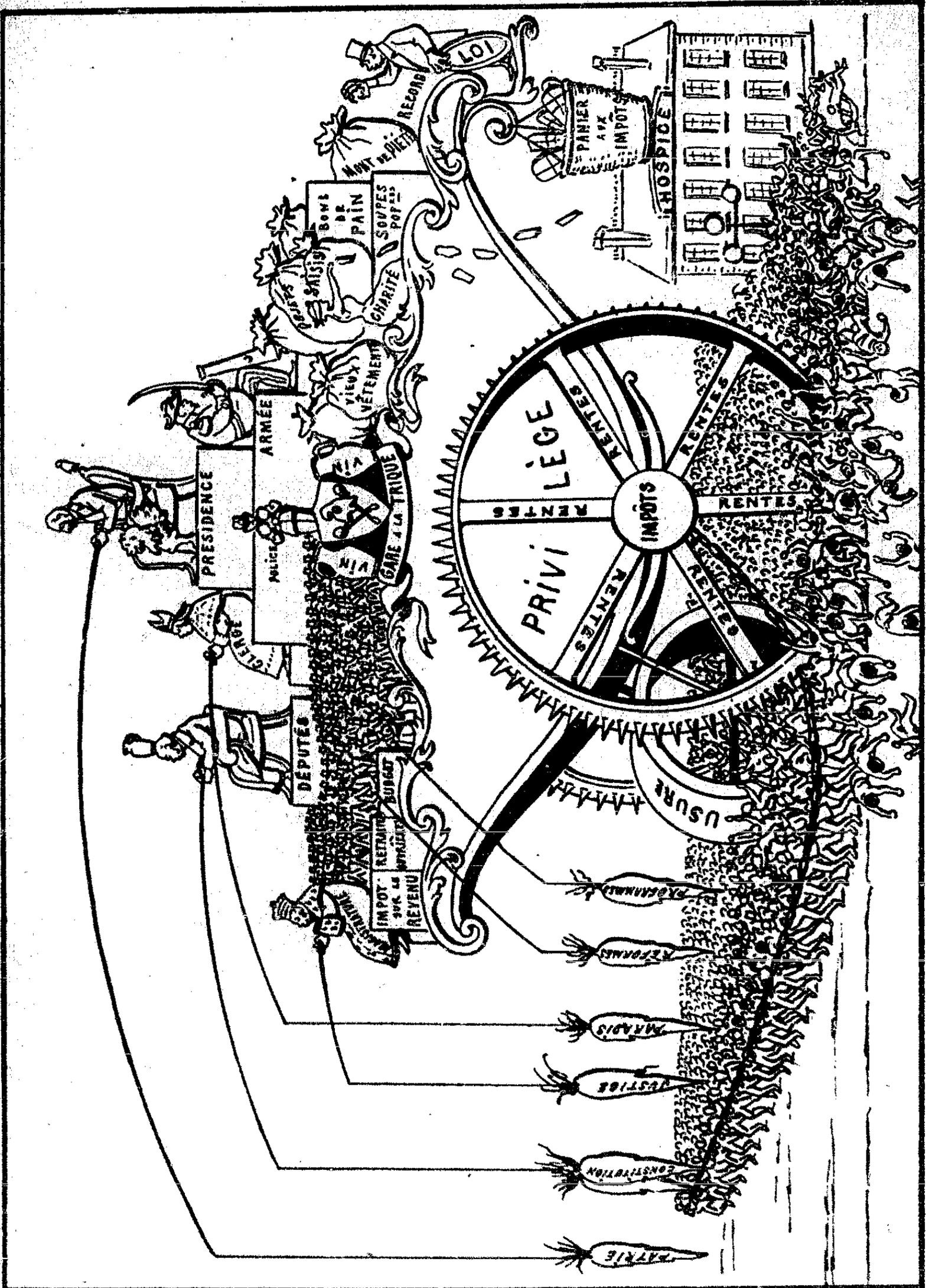
différentes et contradictoires, mais ce qui est plus raide, un exposé des faits variant avec l'opinion du journal.

Ce qui se passe aujourd'hui a dû se passer de tout temps. Donc, il faut être diantrement circonspect quand il s'agit de couper dans des racontars remontant à plusieurs siècles : la prudence est d'autant plus de mise qu'il y a des chances pour que, neuf événements sur dix, soient de pures légendes.

Ainsi, actuellement, les grosses légumes font des pieds et des pattes pour nous embistrouiller avec le culte de Jeanne Darc, vierge et martyre.

Le crétinisme étant en baisse, c'est avec la religion patriotique que les dirigeants essayent de perpétuer l'abrutissement populaire.

Jeanne Darc est la vierge de cette nou-



Le Char de l'Etat (D'après Cyninus, dessinateur anglais.)

velle religion, — aussi toc que mamzelle Marie, mère de Jésus, et aussi peu pucelle qu'elle.

Il est parfaitement démontré que Jeanne Darc n'a jamais été rôtie; la légende assure qu'elle fut brûlée sur la place du Marché à Rouen. Or, à l'endroit en question, en 1431, il n'y avait pas plus de place que dans mon œil : l'endroit indiqué était farci d'un tel amas de maisons qu'il n'y avait pas mèche d'y coller un bûcher.

D'autre part, les conteurs sont peu d'accord sur le genre de mort que subit Jeanne : les uns prétendent qu'elle fut rôtie sur un bûcher, tandis que d'autres, moins nombreux, affirment qu'elle fut mise à bouillir dans une marmite.

Ni l'un ni l'autre n'est exact ! Il est probable que Jeanne mourut de vieillesse, dans son lit.

Et la preuve, c'est que (après l'époque où l'on place sa crémation) elle se maria et eut une trifouillée de gosses; elle s'appela, du nom de son mari, *comtesse des Armoises*. Quelques années plus tard, vers 1437, elle fit une balade à Orléans, et les conseillers municipaux de l'époque donnèrent des fêtes espatrouillantes en son honneur.

Il existe encore aujourd'hui, aux archives d'Orléans, les comptes de la fête et la note payée pour les robes de soie offertes à Jeanne Darc.

Voilà la vérité ! Mais le mensonge légendaire étant plus profitable aux intérêts des grosses légumes, c'est lui qu'on nous sert.

—o—

Jeanne Hachette est une sainte de la même religion et du même tonneau que Jeanne Darc. Jeanne Hachette a même sur sa copine la supériorité de n'avoir jamais existé !

A ces époques moyennagesques, la France était divisée en une ribambelle de patries toujours en guerre.

Turellement, les bons bougres à la hauteur qui maudissaient ces guerres de province à province et expliquaient aux artisans et aux serfs qu'au lieu de se battre

entre soi il vaudrait mieux faire la guerre au roi, aux prêtres et aux nobles, étaient les antipatriotes de l'époque.

Aujourd'hui, on trouve tout simple que Bourguignons, Parisiens, Gascons et autres vivent en frangins et, sûrement, celui qui serait patriote à la manière de Jeanne Darc ou de la problématique Jeanne Hachette serait fichu à Charenton et douché carrément.

Autres temps, autres mœurs !

Or, de ce qui était autrefois, on peut déduire ce qui sera demain, et puisqu'aux saisons passées les antipatriotes ont eu le bon sens dans leur poche, y a mèche de conclure qu'ils l'ont encore à cette heure.

Ceci dit, revenons à la fantastique Jeanne Hachette : la légende raconte qu'en 1472 elle défendit la ville de Beauvais contre les Bourguignons ; elle se mit à la tête des commères de son quartier, les enflamma de courage et les conduisit aux remparts où toutes firent bonne besogne contre les assiégeants.

Depuis lors, tous les ans, à fin juin, Beauvais processionne en l'honneur de Jeanne Hachette.

A l'occasion de la farandole de l'an dernier, *l'Éclair* a publié une tartine dépliant la légende et prouvant que la fameuse Jeanne, — qu'on a baptisée de trente-six noms : Jeanne Laisné, Jeanne Fouquet, Jeanne Pilon... n'a jamais existé. Après avoir épluché tous les écrivassiers de l'époque et avoir constaté que, pas un ! ne souffle mot de l'héroïne, l'auteur de l'article arrivait à l'unique document qui parle d'elle : une lettre de Louis XI, — lettre apocryphe, qui a dû être fabriquée par les prêtres environ deux cents ans après.

Y a aussi une bannière qu'on processionne à grands flafas : cet étendard, dit la légende, fut pris aux Bourguignons par Jeanne Hachette... malheureusement pour lui, ce pauvre étendard n'est pas plus vieux que la fausse lettre de Louis XI et sort de la même fabrique.

« Que conclure de tout cela ? » disait le jaspineur de *l'Éclair*, « Jeanne Hachette « serait-elle le beau rêve des imaginations « picardes ? Aurait-on résumé dans ce

**Peuples de l'Europe, gardez vos biens les plus sacrés ! (Boniment de Guillaume le Teigneux.)**



*La Guerre chasse l'Art et l'Industrie. (Dessin extrait du journal allemand *Simplicissimus*.)*

« nom toutes les femmes de la ville, les  
« admirables anonymes qui soutinrent le  
« courage des hommes? Cela est pro-  
« bable; mais il ne faut pas le dire : la lé-  
« gende est plus belle que la vérité. »

Eh oui, c'est une légende... mais il ne faut pas le dire!

Cette conclusion cadre parfaitement avec toutes les manigances bourgeoises qui ont pour unique but de maintenir le peuple dans l'ignorance.

N'est-ce pas, sous une forme modernisée, rapetassée et maquillée, l'infecte ren-

gaine : « Il faut une religion pour le peuple! »

Avec les histoires mensongères de Jeanne Darc, de Jeanne Hachette — et autres de même farine, — on soûle de patriotisme les jeunes générations, on émoustille l'enthousiasme des gosses, on leur tourneboule l'entendement.

Les écoles laïques n'ont pas opéré le décrassement intellectuel, elles ont simplement changé l'orientation de la superstition : le chauvinisme a damé le pion au christianisme. Et c'est tout. C'est peu.

## LA CHANSON DU GAS

Par le Père LAPURGE

*Bien Rythmé*

Ed' pis qua - rante ans sur ma fouë, Ed' pis qua - rante ans sur ma fouë, Qu' nos  
grands bœufs, not' fa - mille et moë, Qu' nos grands bœufs not' fa - mille et moë Qué j' travaillons la  
ter - re, Seul not' propri - é - taire, A comme un grand vo - leux, Tout' la crème  
ed' not' sueux. — Y a d' la ma - li - ce, Y a d' la ma - li - ce, Oui, fouë d' Bap' tiss'

### 1<sup>er</sup> COUPLET

*Ed' pis quarante ans, sur ma fouë, (bis)  
Qu' nos grands bœufs, not' famille et moë, (bis)  
Que j' travaillons la terre,  
Seul not' propriétaire  
A, comme un grand voleux,  
Toute la crème ed' not' sueux.*

*Y a d' la malice! (bis)  
Oui, fouë d' Bap'tiss'.*

### 2<sup>e</sup> COUPLET

*A preuve que j' n'ons point tant seul'ment (bis)  
Sus le dos n'un chaud vêtement; (bis)  
j'avons biau nous débattre  
Il faut tirer l' diable à quatre  
Pour avoir des sablots  
Et du pain pour les p'tiots.*

*Y a d' la malice! (bis)  
Oui, fouë d' Bap'tiss'.*

3<sup>e</sup> COUPLET

Tandi qu' moussieu, dans son château (bis)  
 A sus le dos n'un biau pal'tôt; (bis)  
 En dirait qu' la nature  
 T'a fait dans ein' voiture  
 Pour s'en r'ni', ein' fois l'an,  
 Cherchi not' pauv' argent.

Y a de la malice! (bis)  
 Oui, fouè de Bap'tiss'.

4<sup>e</sup> COUPLET

Jusqu'au gouvernement d' Paris (bis)  
 Qu'a pris not' fils ed' parti pris (bis)  
 Pour faire ses tonkinades  
 La ses madascarades,  
 Ontt si ben qu' not' pauv' gas  
 Èst mort là-bas, là-bas!

Y a de la malice! (bis)  
 Oui, fouè d' Bap'tiss'.

5<sup>e</sup> COUPLET

Malgré qu' j' sommes des paysans (bis)  
 J' voyons ben qu'on nous fourr' dedans (bis)  
 Avec la politique  
 Qui fait d' not' république  
 La putain des bourjouès  
 Qui s'engraiss'ent ed nos drouèts.

Y a de la malice! (bis)  
 Oui, fouè d' Bap'tiss'.

6<sup>e</sup> COUPLET

D'pis qu' le sistage universel (bis)  
 Nous promet un bonheur reill' (bis)  
 C'est toujours la misère,  
 En paix, tout comme en guerre;  
 C' qui nous fait dire vraiment  
 Qu' faut plus d' gouvernement.

Y a d' la malice! (bis)  
 Oui, fouè de Bap'tiss'

## Abrutissoir populaire

Les courses! Ah, la cochonne d'invention... Il paraît qu'elles ont été créées et mises au monde pour l'amélioration de la race chevaline.

Ça, je m'en fous! Je ne dis ni oui, ni non, attendu que je m'y connais autant qu'à ramer des choux.

Mais, tonnerre, ce que je sais fort bien, c'est que, en supposant qu'elles améliorent les canassons, par la même occase elles abrutissent le populo dans les grands prix.

Les courses sont un terrible engrenage qui ne lâche pas sa proie : un homme empaumé est un homme flambé! Il est pris et, jusqu'à la crevaisson, il ne s'en dépêtrera plus.

Pour les courses, il vendra père et mère, enverra sa femme faire le truc, livrera sa gosse à un richard; selon sa situation, il bouffera son commerce ou videra la caisse de son singe... Il lui faut du pognon coûte que coûte!

Les courses tuent le nerf, vident le ciboulot, décolorent le beau sang rouge et le transforment en bouse de vache. Elles sont un dérivatif — le plus sûr dérivatif de la Révolution que les bourgeois aient dans leur jeu.

De cela, peut-on conclure que les dirigeants les ont inventées et encouragées avec la vision nette de ce qu'elles sont pour le populo? Je ne crois pas. Tant de roublardise est hors de portée de la gourderie bourgeoise.

Les courses sont devenues à la mode d'elles-mêmes, — en période de putréfaction, ça arrive à un tas de choses idiotes. On s'est emballé sur elles parce qu'on a espéré y trouver la solution à des aspirations de bien-être, — parce qu'elles sont le mirage de la Révolution.

Ici, ça demande explication.

Supposons un prolo; il bâche dur, masse comme un dératé, les semaines et les mois défilent à queue leu-leu, les années s'accablent... Et le pauvre bougre s'aperçoit que

plus ça va, plus c'est pareil. Il a essayé d'économiser et n'a abouti à rien : une maladie ou un chômage est venu le foutre à cul à nouveau. Pas mèche de sortir de la purée! Alors, la conviction lui vient que par le travail il ne s'émancipera jamais : il pourrait trimer des siècles et des siècles sans être plus avancé, — tous les profits vont à son patron, comme l'eau va à la rivière.

Y a bien des types qui lui parlent de chambardement général, d'un nouvel agencement social où, grâce à la liberté, on en aura fini avec les dégoûtations actuelles.

« Fort bien, mais quand ça viendra-t-il? »

Il l'ignore, — et ceux qui lui en causent l'ignorent aussi.

Donc, ça ne fait pas sa balle! Il est pressé de s'émanciper, n'a pas le temps de faire le pied de grue.

Pour lors, il rumine : quel biais trouver pour se tirer de la mistoufle, pour décaillier de l'enfer prolétarien?

Les courses! voilà le joint.... Par elles, il va s'émanciper tout seul, faire sa révolution individuelle. Finie la dèche, il a trouvé son chemin de Damas! Dans sa joie, il pique un cavalier seul, le pas du hareng saur en chaleur,.... et il continue sa ruminade :

« Oui, y a que ça de vrai! Avec quelques pièces de cent sous qu'il collera sur la queue d'un canasson, il va décrocher la splendeur... Maintenant qu'il connaît le fourbi, il plaque son galeux et s'abonne aux courses : il ne ratera pas une journée, respirera l'air pur, c'est très sain... ça sera autrement galbeux que de faire l'esclave à l'atelier. »

—o—

Ce qui est ruminé est réalisé : à sa première paye le jobard galope aux courses : il joue et perd carrément.

Sale coup pour la fanfare! Plus un pélo en poche; il lui faut revenir à pattes et la route est longue. Malgré ce qu'il en a dit, il lui faut retourner à l'atelier et jusqu'à la

prochaine paye tirer la langue, se serrer le ventre, tâcher de bouffer à l'œil chez quelque bistrot complaisant.

S'il est en ménage, il rentre furieux à la maison, ronchonne comme un dogue, fout sa déveine sur le dos de la femme.

Mais, il ne se rebute pas pour un premier échec : désormais il rogne sur son boulotage, se contente d'un maigre aux choux... tout ça pour constituer un magot qui lui permettra de repiquer à l'expérience.

Le jour où, pognon en poche, il refile au champ de courses, il est à nouveau rincé en un clin d'œil.

Si, par hasard, il gagne une fois, le voilà au septième ciel.

Dorénavant, il fera la navette : de l'atelier aux courses... des courses à l'atelier.

De tout le reste, il s'en bat l'œil ! Tout, maintenant, lui est équilatéral : il plaque son quotidien pour acheter un journal de sport et il se gave d'un charabia idiot, dont — ni lui, ni d'autres — ne comprennent le premier mot.

Il ira ainsi, battant la purée plus que jamais, jusqu'au jour où il chapardera son singe ou fera quelque blague de ce tonneau, qui l'enverra en Centrale... à moins qu'il n'ait pris l'avance et n'ait été boire son dernier demi-setier à la grande tasse — à la Seine!

—o—

Mais tout le temps que ça a duré, il a espéré la fortune ! Il a vécu avec son rêve,

— ni plus ni moins idiot que le rêve du chrétien qui patiente ici-bas, pour conquérir le paradis futur.

Ecœuré, dégoûté de la Société actuelle, ne voyant pas le joint immédiat pour s'en sortir matériellement, il a voulu s'esquiver par la tangente et a fait un plongeon dans l'illusion.

Il en est de même de la plupart des alcooliques : s'ils s'enfilent pure sur pure, c'est pour oublier toutes les cheries de l'existence, s'émanciper pendant quelques heures, — les heures de soulographie!

Ils en meurent... soit ! La vie n'étant pas rose, qué que ça fait : un peu plus tôt, un peu plus tard, faut y venir.

Ah ! les richards ont de la veine ! Voici que, la religion étant foutue au rancard, n'étant plus bonne à masturber le populo, il leur tombe deux beaux atouts, l'alcoolisme, les courses !

Pour ne parler que de celles-ci, supposez qu'elles n'existent pas : tous les pauvres bougres qui vont y chercher l'espoir n'ayant pas ce dérivatif à leur portée, voudraient quand même se sortir de la panade. Mais, alors, l'illusion ne leur tendant pas la perche, il leur faudrait arriver au remède. Or, si les illusions sont nombreuses, le remède est unique.

Donc, tout le nerf qu'ils gaspillent en vue des courses, ils le concentreraient à hâter la venue de la Sociale.

Et bondieu, quelle secousse !

## DANS LES SYNDICALES

Un endroit, où y a de la riche besogne, pour les camaros à la redresse, c'est la Chambre Syndicale de leur corporation.

Je sais qu'on peut rengainer bien des choses contre les Syndicales : « Qu'elles sont des nids d'ambitieux... Que de là sont sortis ces tristes socialos à la manque, qui rêvent de devenir les grands seigneurs du Quatrième État. »

Ben oui, toute médaille a son revers !

Mais, de là à conclure que les Syndicales sont, pour les ambitieux, ce que sont les cloches pour les melons... il y a loin ! Si les ambitieux ont fourmillé, et fourmillent encore dans ces groupements, c'est parce que les gas francs du collier n'y ont pas mis le hola. Et dam, les ambitieux, c'est kif-kif les punaises : c'est le diable pour s'en dépêtrer.

Si la première fois que ces merles-là ont

jacassé d'élections et autres ragougnasses politicardes, un bon bougre s'était trouvé à point pour leur répliquer : « La Syndicale « n'est pas une couveuse électorale, mais « bien un groupement pour résister aux « crapuleries patronales et préparer le terrain à la Sociale. La Politique, n'en fait « pas ! Si tu en pinces pour elle, va en faire « aux chiottes ! »

Du coup, vous auriez vu, sinon tous, du moins la grosse part des prolos, approuver le camaro et envoyer coucher l'ambitieux.

Instinctivement, sans en savoir par le menu la vraie raison, les prolos ont peur de la Politique. Ils ont été tant échaudés par elle qu'ils ne veulent pas qu'on en fasse dans la Syndicale.

Et pourtant on y en fait, crédiu ! Même, on n'y fait guère que ça... parce que ce sont les ambitieux qui donnent le ton ; en braillant fort ils imposent leur manière de voir, prétendant que rien n'existe en dehors de la Politique. Bien des bons bougres sentent que ce n'est pas le droit chemin ; ils restent muets, faute d'avoir la langue bien pendue.

Qu'un copain essaie, qu'il adhère à sa Syndicale, qu'il ne brusque pas le mouvement, qu'au lieu de vouloir ingurgiter tout de go ses idées aux camarades, il y aille en douceur, et prenne pour tactique, chaque fois qu'un ambitieux viendra bavasser élections municipales, législatives, ou autres saloperies, de dire en quatre mots :

« La Syndicale a pour but de faire la guerre aux patrons et non de s'occuper de politique. »

S'il est assez finaud pour ne pas prêter le flanc aux mensonges des aspirants bouffe-galette, qui ne manqueront pas d'en baver pis que pendre sur son compte, il se verra vivement écouté.

S'il y a un groupement où les anarchos doivent se fourrer, c'est évidemment la Chambre Syndicale.

Quand on déclare que tous les groupements politiques sont des attrape-nigauds, qu'il n'y a de réalités que sur le terrain économique, y a pas de meilleure base que le groupe corporatif.

On a eu le sacré tort de trop se res-

treindre aux groupes d'affinités. Les groupes d'affinités n'ont pas de racines dans la masse populaire : étant formés par des gas dont les idées et les aspirations sont communes, ils recrutent difficilement de nouveaux adhérents, — par le simple motif que, pour désirer y entrer, il faut être un peu au courant des idées qui s'y discutent, et avoir pour elles un tantinet de sympathie.

—o—

Le problème est celui-ci : « Je suis « anarcho, je veux semer mes idées, quel « est le terrain où elles germeront le mieux ?

« J'ai déjà l'usine, le bistrot..., je voudrais que quelque chose de mieux : un coin où « je trouve des prolos se rendant un peu « compte de l'exploitation que nous subissons et se creusant la tête pour y porter « remède. Ce coin existe-t-il ? »

Oui, nom de dieu ! Et il est unique : c'est le groupe corporatif !

Dès qu'un prolo rumine sur son triste sort, qu'il se rend compte que son patron le gruge, il ne fait ni une ni deux : il va à la Chambre Syndicale. Il sait que là il trouvera des camarades ayant les mêmes sentiments que lui et avec qui il se serrera les coudes, pour tenir tête aux singes.

Il adhère au groupe corporatif, — et alors commence son éducation intellectuelle. Il évolue selon les éléments qui l'entourent. S'il ne trouve là que des socialos à la manque, avec leur dada électoral, y a pas de doute : il quittera une erreur pour culbuter dans une autre.

Si, au contraire, il trouvait de bons fioux qui lui disent :

« Si tu avais une chamaillerie avec Robert Macaire, irais-tu chercher Bertrand pour vous mettre d'accord ?

« Non !... C'est pourtant ce que font les prolos quand ils demandent la protection de la gouvernance contre les patrons. Tabler sur des trucs légaux pour se tirer de la mistouffe est aussi illusoire que de réclamer l'appui d'une crapule contre son associé.

« Le gouvernement est, forcément, l'ami des exploités : ils sont indispensables l'un

à l'autre. C'est se monter le job que d'attendre des autorités quelque chose qui nous soit favorable.

« Les socialos politicards sont d'un avis contraire : ils prétendent forcer la gouvernance à faire des réformes. Ils se trompent..., ou, bien mieux, ils nous trompent. Y a qu'à voir à quoi ils aboutissent : Tous les jours ils abandonnent un morceau de leur ancien programme ; avant peu, y aura plus mèche de les distinguer d'avec les radicaux.

« Ainsi, les *huit heures* et le *minimum de salaires* dont ils font tant d'épates, ce n'est qu'une amorce pour nous enferrer. Si c'était pour eux autre chose que de la poudre à foutre aux yeux du populo, — s'ils voulaient réellement décrocher ces réformes, — c'est à l'exploiteur, et non à l'Etat, qu'ils chercheraient à forcer la main.

« Supposons qu'ils réussissent à faire voter leur loi. Qu'y aura-t il de changé, si les patrons refusent de l'appliquer ?

« Y a une loi qui, depuis 1848, interdit aux singes de faire travailler leurs ouvriers plus de 12 heures par jour. Cette loi reste lettre morte ; les capitalos s'en fichent autant que bibi d'une décoration.

« Sans remonter si loin, la loi sur le travail des femmes et des enfants n'est-elle pas violée à gogo ?

« Que demain on vote la loi de *huit heures* et la pauvette aura le même sort que la loi de *douze heures* et que celle sur le travail des femmes.

« Les patrons n'en tiendront compte que si les bons bougres ont le nerf de les y forcer. Conséquemment, la loi est inutile, le nerf suffit.

« A Londres, depuis trois ans, les magasins de nouveauté ferment l'après-midi du jeudi. Pour obtenir ça, les employés se sont adressés aux singes, et non à l'Etat. C'est pourquoi ils ont réussi.

« Voilà une tactique autrement chouette que d'être 25 heures par jour à renifler les chaussettes des « élus. »

« Ce qu'il faut se fourrer dans le siphon, c'est que nous n'avons aucun appui à espérer ; ceux qui nous en promettent le feront avec l'intention de nous poser un lapin.

« Donc, si nous voulons nous émanciper, ne comptons que sur nos propres forces. Faisons nos affaires nous-mêmes et garons-nous des intermédiaires. En tout et pour tout, les intermédiaires sont d'abominables sangsues.

« Ceci dit, voici, par à peu près, quel doit être le turbin de la Syndicale :

« Primo, elle doit constamment guigner le patron, empêcher les réductions de salaires et autres crapuleries qu'il rumine. Si les prolos n'étaient pas toujours sur le qui-vive, les singes nous auraient vite réduits à boulotter des briques à la sauce aux cailloux.

« Deuxièmo, outre ce turbin journalier, qui est la popotte courante, y a une autre besogne, bougrement chouette : préparer le terrain à la Sociale.

« Nous subissons le patron, parce qu'il n'y a pas mèche de faire autrement, tout en sachant que c'est de notre travail qu'il s'engraisse. Aussi, au lieu de nous borner à discuter avec lui sur des liards et des centimes nous tirons des plans pour nous rendre plus canulants qu'un boisseau de puces, de façon à le dégoûter de son métier d'exploiteur et à l'amener à donner sa démission. Après quoi, dans le baignoire libéré, devenu usine sociale, on turbinera en copains, sans patrons ni maîtres. »

Voilà ce qu'il faudrait dégoiser aux bons bougres qui s'amènent à la Syndicale, tout chauds, tout bouillants.

Et ça prendrait une riche tournure, si les groupes corporatifs étaient farcis de fistons marioles ayant une haine carabinée pour les patrons et les gouvernants.

Des gas ne se désintéressant pas de la lutte au jour le jour — si mesquine qu'elle paraisse, — comprenant que c'est la vie actuelle et que s'en isoler est malsain ;

Des gas ne regardant pas comme des couillonnades indignes d'eux, de fourrer leur grain de sel dans les grèves et toutes les chamailleries s'élevant entre ouvriers et patrons ;

Mais, turellement, faisant converger tous leurs actes, — même les plus petiots, — vers le but à atteindre : la mise en route de la Sociale libertaire.

Ce que je jaspine, des copains l'ont essayé  
et ils s'en sont richement bien trouvés.  
Aussi, les politicards commencent à y trou-  
ver un cheveu plus gros qu'un câble, en  
effet, les groupes corporatifs ne sont plus

les couvoirs électoraux qu'ils avaient tant  
à la bonne.

Ils l'ont vu au Congrès de Londres !

Donc, y a qu'à continuer, et à pas chan-  
ger de main !

# CHANT INTERNATIONAL

Par LOUISE MICHEL

Air de : *Vach am Rhein!*

Mouvement de marche

SOPRANO  
et  
ALTO

TÉNOR  
et  
BASSE

*mf*

De - bout les dam-nés de la ter-re! Les des-po-tes é - pou - van - tés, Sen-tant sous leurs pas un cra-  
tère, Au pas - sé se sont ac-cu-lés. Leur li - gue folle et meur-tri-ère Vou-drait, à l'ho-ri - son ver-meil, é-  
teindre l'ar-dente lu-mière. Que ver-se le nou - veau soleil! De - bout, de-bout, les dam-nés de la ter - re, Ceux  
qu'on écrase en les charniers humains! *Refrain* Debout, debout, les forçats de misère: Unissons-nous, Latins, Slaves, Germains!

I

Debout les damnés de la terre!  
Les despotes épouvantés  
Sentant sous leurs pas un cratère,  
Au passé se sont acculés.  
Leur ligue folle et meurtrière  
Voudrait à l'horizon vermeil  
Éteindre l'ardente lumière  
Que verse le nouveau soleil.

REFRAIN

Debout, debout, les damnés de la terre!  
Ceux qu'on écrase en les charniers humains,

Debout, debout, les forçats de misère!  
Unissons-nous, Latins, Slaves, Germains.

II

Que la troisième République  
Se prostitue au tsar pendeur;  
Qu'une foule extralunatique  
Adore l'exterminateur!  
Puisqu'il faut que tout disparaisse,  
Peu nous importe! C'est la fin,  
Partout! les peuples en détresse  
S'éveillent se donnant la main.

Au refrain.

## III

*Bons bourgeois que César vous garde.  
César aux grands ou petits bras :  
Pape, République bâtarde ;  
Les tocsins sonnent votre glas  
Rois de l'or hideux et féroces.  
Les fiancés que vous tuez  
Demain auront de rouges noces.  
Tocsins, tocsins, sonnez, sonnez.*

Au refrain.

## IV

*Les potentats veulent la guerre  
Afin d'égorger leurs troupeaux ;  
Pour cimenter chaque frontière  
Comme on consacrait les tombeaux.  
Mais il vient le temps d'Anarchie  
Où, dans l'immense apaisement,  
Loups de France et de Sibérie,  
Loups humains jeûneront de sang.*

Au refrain.

## LES VEILLÉES DU PÈRE BARBASSOU

### PREMIÈRE VEILLÉE

La semaine dernière, un matin qu'il ge-  
lait à fendre les pierres, j'étais dans le bois  
de Bramépan, cheminant doucement le  
long du Rivachot, où aiment à se poser des  
vols de canards sauvages.

J'étais tout transi, n'ayant encore rien  
foutu dans ma carnassière, quand le crépi-  
tement des feuilles sèches me fit quiller les  
oreilles et reluquer de tout bord : « Serait-  
ce les charpentiers à Félisque, ou bien le  
grand couillon de garde champêtre?... »

Car, comme vous le pensez, les camaros,  
le père Barbassou a ça de commun avec  
tous les bons bougres de la campluche : le  
permis de chasse, il l'a sous la semelle de  
ses sabots.

Ce n'était foutre pas cette saloperie d'hi-  
rondelles de potence ! C'était Pichevin, un  
gas de Terrefort, qui, par ce temps de  
chômage forcé de la terre, avait, lui aussi,  
décroché son fusil rouillé de la cheminée,  
— et, pour se désennuyer, faisait un tour  
de chasse.

« Et bonjour, vieille branche, as-tu fait  
bonne prise ? »

— Adieu, Pichevin, j'ai pas même eu  
l'occasion de tirer ; à peine ai-je fait lever  
une bécasse... et la garce s'est vivement  
carapattée sans demander ses restes... Et  
toi ?

— Moi, j'ai eu un peu plus de veine : là-

haut, à la Roche-aux-Pruniers, sur une  
compagnie de perdreaux qui loge dans les  
vignes en friche, j'ai réussi à en déquiller  
deux. A l'étang de Mougnessé, j'ai des-  
cendu un canard.

— T'es rien bidard ! T'as manqué ta vo-  
cation, t'aurais fait un bon braconnier.

— Peut-être bien, vietdaze ! Mais à pro-  
pos, puisque t'as rien pu foutre dans ton  
hâvre-sac, tu vas tout de même venir man-  
ger la soupe à la maison. Ce sera autant  
de pris.

— Merci, mon vieux, faut que je rentre  
à Janticot... Une autre fois !

— Allons, pas de façons, réplique Pi-  
chevin. Nous sommes à vingt minutes de  
la cambuse, amène ta viande... Tu me feras  
un cours d'Anarchie.

— Oh ! si c'est pour te faire un cours  
d'Anarchie, je ne me fais pas prier, j'en  
suis !... »

Et j'acceptai l'invitation du type.

Je passe sur le diner... on s'est empli le  
fanal comme il faut, buvant rasade à  
chaque bouchée ; bref, à la fin, on avait les  
oreilles chaudes.

« Ouf, maintenant qu'on s'est bien farci,  
tu vas me parler franchement. J'entends  
constamment parler d'un tas de types en  
« iste » ... socialistes, anarchistes... Quoi  
que c'est que ce monde-là ? C'est-y tout la  
même chose ? »

— Bravo, mon vieux Pichevin, je suis

bougrement content que tu t'intéresses à ces machines-là. Or donc, parlons peu, mais bien :

« Il y a vingt ans, y avait pas d'erreur ! Tout socialiste était un bon bougre. Qui disait socialiste disait un type qui ne veut plus de propriété particulière, qui veut que les richesses chapardées par les ventrus fassent retour à tout le monde. L'idée mère du Socialisme, c'était l'Expropriation, — c'est-à-dire le populo faisant main-basse sur le saint-frusquin des riches, pour donner à tous la croustille, les frusques et le logis.

« Aujourd'hui, cré pétard, tout ça a changé ! Des jean-foutre roublards se sont mis à frauder le Socialisme..... comme déjà ils avaient fraudé la République !

« Et ils ont aux trois quarts réussi, les salauds ! Maintenant, qui dit « Socialisme » dit « Réformes Sociales », emplâtres sur jambes de bois, intervention de l'État fourrant son nez où les autres ont le cul ; — la fin finale serait l'État absorbant tous les monopoles actuels et devenant l'unique patron, l'unique proprio !

« Hein, ma vieille, nous serions frescots si les messieurs de Paris venaient décider à Terrefort et à Janticot ce qu'il faut semer dans tel ou tel champ.

« Oh là là, ousqu'est ma fourche !

« D'autres encore ne voient dans le Socialisme qu'une balangoire nous retournant à l'ancien régime. Tous les marloupiers, tous les putassiers, tous les grinchés de la haute se disent socialos. Bismarck a commencé la danse ; le petit pourri de Guillaume, la charogne de pape, les marquis, les comtes, les barons lui emboitent le pas !

« Vont-ils nous foutre de la poudre aux yeux avec cette bouillabaisse ?

« Macache, cochon de dieu ! En face des socialos à la manque se dressent les socialos pour de bon. Et foutre, pas besoin de dire que c'est les seuls anarchos.

« Mais, avec tout ça il se fait tard ; la mère Barbasson doit me trouver à dire, — nous recauserons une autre fois de l'Anarchie : jeudi prochain, si tu veux me rendre visite à la veillée...

## DEUXIÈME VEILLÉE

Exact au rendez-vous, Pichevin s'amena le jeudi soir, et avec lui Marquemal et Cadichot. Il faisait un frio abominable, un temps à pas foutre les chiens dehors.

Nous continuâmes notre dégoisage devant un grand feu allumé par la ménagère.

« Nom de dieu, me dit Pichevin, j'ai bougrement ruminé tout ce que tu m'as jabotté la dernière fois, et je trouve que tu as un brin raison. Les deux copains à qui j'ai narré notre causette pensent kif-kif horriquot.

« La putain de République, que nous superposions être bonne bougresse pour les pauvres, nous a couillonnés dans les grands prix. A coups de bulletins de vote, nous avons bien fichu les messieurs dehors, malgré ça, nous sommes jean-jean après comme avant. Aux conseils de commune on a envoyé des euls-terreux comme nous, — et ils ne peuvent rien foutre de bon ! Les républicains qui nous contaient fleurette, quand il s'agissait de décrocher l'assiette au beurre, sont aussi vaches que les monarchiens de tout poil. — le Panama l'a assez prouvé !

« Les socialos, tu dis et je le crois, que c'est du même tonneau, et qu'on veut nous gourrer avec le Socialisme comme on nous a déjà gourrés avec la République.

« Toi, t'es anarcho..... Mais qui nous dit que les anarchos c'est pas des monteurs de coups, kif-kif les autres ; qu'eux aussi ne nous foutrent pas dedans ?

« Voilà la question que Marquemal, Cadichot et moi voulons te poser.

— C'est très bien, vieux frères, que je fis. En se chauffant les tibias, on va vous donner des explications. D'abord, je vas vous dire ce qu'est l'anarchie : l'autre jour je vous ai dit — et je n'en dédis pas ! — que les anarchos sont seuls vraiment socialos. Ben oui, y a qu'eux qui veulent carrément la fin de toutes les exploitations ! Ils veulent que la propriété, accaparée par les convents et les richards, fasse retour au populo ; ils veulent que la rente, l'impôt, l'hypothèque et toutes horreurs du même tabac soient

remisés aux vieilles lunes et aussi qu'il ne soit plus question de l'esclavage militaire.

« Quand on en sera là, les turbineurs des villes et ceux de la cambrousse s'entendront entre eux à la bonne franquette, pour l'échange de leurs produits.

« Jusque là, rien qui semble à prime vue nous séparer des socialos à la manque. Eux aussi, vietdaze, à certaines occases, ils disent vouloir emmancher la Sociale de cette façon ; mais, la fin finale de tous leurs discours, c'est que rien ne s'agencera bien s'ils ne sont à la tête ; une fois qu'ils seront grosses légumes, t'auras qu'à ouvrir le bec : les alouettes dégonfleront du ciel toutes rôties.

« Les anarchos, c'est tout le contraire, ils ne veulent rien savoir en fait de places ! Ils ne veulent pas plus celle de cet empoté de Félisque que du plus petiot garde champêtre.

« A chacun d'agir en peinarde », qu'ils dégoisent ; « autant de types qu'on élève, autant de gas foutus dans la crotte, — le meilleur devient le plus mufle ! L'émancipation des prolos doit être l'œuvre des prolos eux-mêmes. »

Les socialos jasant à toute occase de conquête des pouvoirs, des municipalités, et de tout le tralala politique ; voulant nous faire accroire qu'une fois l'assiette au beurre dans leurs pattes, chacun pourra y piquer à son aise.

Tandis que, les anarchos gueulent, sans fin ni cesse : « Assez de ces foutaises, mille bombes ! Soupé des chefs, — chacun a son propre chef sur les épaules ! Assez de du torché-eul électoral, — les types de Paris ne peuvent pas savoir ce qui est utile aux gas de Fouilly-les-Oies ou de Trépigny-les-Marmites ; eux seuls, sacré pétard, peuvent chouetterement manœuvrer leur barque.

« Que chaque prolo de la ville ou de la campluche y aille de son initiative ; qu'il se groupe avec de bons bougres comme lui pour répandre ses idées ; que, sans faire de magnés, les groupes s'entendent entre eux pour remiser leurs fiacres aux richards et leur faire comprendre que leur règne est dans le sian.

« Puis, quand toutes les sangsues auront démissionné, quand la terre sera revenue aux campluchards, la mine aux mineurs et les usines aux ouvriers, — que foutrait-on d'un gouvernement ? Il serait aussi utile que la vermine ! »

Eh oui, les anarchos dégoisent de la sorte, et ils ont mille fois raison, pétard de dieu ! Le gouvernement est au corps social ce qu'est la vermine au corps humain.

Et ça coûte chaud, un gouvernement ! Celui qu'on endure en France nous coûte à vue de nez, quelque chose comme quatre milliards par an.

Les services qu'il nous rend valent-y quatre milliards ?

Je ne veux pas bavasser des saloperies qu'il fait, c'est les trois quarts de sa besogne : prélèvement de l'impôt, conscription, guerre, emprisonnement des bons bougres, fusillade de grévistes... J'arrête la litanie, car j'en aurais jusqu'à demain !

Et le peu de choses utiles dont ce salaud s'accapare le monopole, c'est pour se faire accepter de nous. D'ailleurs on s'en tirerait sans lui :

Il fait les routes... les groupes de campluchards des communes ne les feraient-ils pas aussi bien !

Il donne l'instruction... est-ce à dire que les types instruits disparaîtraient avec lui ? Non pas ! Ils continueraient à instruire nos loupisots, et n'étant plus canulés par l'Etat ils y mettraient autrement d'ardeur.

En tout et pour tout, il en serait comme des routes et de l'instruction.

Ça ne disparaîtrait pas avec l'Etat, — bien au contraire, tout prendrait un développement espatrouillant !

En réalité, l'Etat est une machine à nous broyer : qu'importe que ce soit Pierre ou Jacques qui tourne la manivelle, — nous n'en sommes pas moins broyés.

Done, soupé de cet érabouilloir, — n'en faut plus !

Croyez-vous, les amis, qu'en tenant ce jaspinage les anarchos vont se hisser aux râteliers ? Y a pas de pet !

Ceci dit, que je vous résume leur dada :

Pour le présent, c'est la lutte contre le capital et l'Etat...

C'est l'ébauche du groupement corporatif et du groupement par affinités qui, grâce à la libre entente, mettront au rancard les capitales et les gouvernements d'aujourd'hui...

Et alors, quand le bien-être et la liberté seront le lot de tous, ce sera rupon : chacun naviguera à sa guise sans nul souci du bricheton ; le turbin sera aussi agréable qu'une partie de rigolade et on ne se regardera plus en chiens de faïence, car y aura des turnes et des chouettes frusques pour tout le monde.

Turellement, pas de douaniers, mille dieux ! Pas de flies, pas de rats de cave, plus de percepteurs, plus de cognes, plus de troubades, plus de juges... rien qu'un mauvais souvenir de l'inférieure dégoutation de nos jours !

Comme il se faisait tard, on alluma les lanternes, on se serra la louche et chacun rentra dans sa chaumière, — ense donnant rendez-vous pour le lendemain soir.

### TROISIÈME VEILLÉE

Comme j'entendais le plin-plan de sabas de connaissance, j'allai vivement ouvrir. A peine les copains étaient-ils entrés que Marquemal me demandait comment on s'alignerait pour la culture des terres, un coup que la Sociale aurait passé par là ?

« Va-t-on partager ? » qu'il clame.

— Tes maboule, que j'y réponds. Partager !... Tu coupes encore dans ces mensonges de réaes ? Tu t'imagines que nous sommes des partageux ?

Mais mon pauvre frangin, qu'avons-nous donc à partager ?

Nous sommes logés à maigre enseigne : prenons-nous les uns et les autres : toi Marquemal, et Pichevin, et Cadichot, crois-tu que ça nous ferait une belle jambe de partager nos lopins ?

Ça ne nous appauvrirait pas... mais ça ne nous enrichirait pas non plus !

Non, jamais il n'a été question de partager : ceux qui disent ça sont des sacrés jean-foutre et des menteurs.

C'est justement de tout le contraire qu'il est question : au lieu de partager les terres,

on voudrait les rendre toutes communes, afin de les travailler en commun, et grâce à ce biais, produire plus avec moins de peine.

Mais, sache-le, Marquemal, quand les anarchos parlent des propriétaires, c'est pas nous qu'ils visent, — car nous sommes proprios de nom, mais pas de fait... oh là là, y a pas de pet, pécaire !

C'est bien nous qui bâchons comme des nègres, suant l'été et grelottant l'hiver... mais les revenus, c'est y nous qui les touchons ?

Ah ouat, misère ! C'est le cochon de percepteur, l'empocheur de la gouvernance, qui, chaque an, nous envoie sa note, quoi qu'il nous ait jamais prêté rien de rien.

C'est aussi un birbe mieux calé que nous, à qui dans un moment de gêne nous avons emprunté quelques moncoos, et à qui il faut casquer l'intérêt.

Ben oui ! Et ces gaillards empochent notre argent sans se faire de bile. Le pognon n'est pas comme les épis et le raisin, il ne craint ni gelée ni grêle.

Voilà les vrus proprios de notre terre ! Pour ce qui est de nous, nous n'en sommes que les tenanciers.

Vraiment, faut en avoir une couche pour supposer que les anarchos veulent s'en prendre à nous : jamais ils n'ont voulu nous exproprier, pauvres petits proprios, pauvres euls-terreux que nous sommes.

Non pas, crede moi. Ce n'est pas eux qui nous arrosent de sucre et de sang nos petites parcelles : ils savent surtout que nous n'exploitons personne.

Aussi, faudrait être lubrique pour nous chercher pouille !

Sais-tu, Marquemal, ce qu'on engènera au coup de trédalgar qu'on prévoit ? Nous y gagnerons d'être dégrevés radicalement des impôts et des hypothèques.

Ensuite, personne ne nous obligera à mettre nos terres en commun. S'il y en a qui en déplant, ceux-là continueront comme au jour d'aujourd'hui à travailler seuls dans leur bout de champ, de sornais libre de toute redaction.

Personne ne forcera ceux-là à faire quoi que ce soit contre leur sentiment.

MÈRES DE FRANCE, PONDEZ DES GOSES... Y A ENCORE DES MADAGASCAR!



*C'est la Comarde  
Ma dit ma mère  
Qu'a conquis la gran' Terre...*

Mais, vingt dieux, quand ils verront le chouette fourbi du travail en commun dans les grands champs de tous ; quand ils verront les machines faire sans s'esquinter le labeur qui des fois est si dur ; ça leur fera faire d'autres réflexes, et foutre, ils seront les premiers à demander que leurs pièces soient jointes au grand domaine.

Et alors, ce qu'on en aura de chiques récoltes, sans se crever à la peine ! Mais, motus.... ce que j'ai à vous dégoïser là-dessus, je le garde pour demain.

#### QUATRIÈME VEILLÉE

Tout en épluchant une riche grillade de marrons qu'avait préparée la mère Barbassou et qu'on arrosait d'un petit vin blanc que Pichevin avait amené, on reprit la conversation :

« Je vous disais donc que lorsque nous serons tous associés dans la commune, qu'on aura arraché les haies qui épuisent la terre et tiennent de la place, qu'on aura fichu les murs à bas et enlevé les bornes, — alors que nous serons tous frères et que le village sera quasiment une grande ferme, y aura mèche d'avoir de superbes récoltes sans s'esquinter le tempérament.

Sans même aller chercher midi à quatorze heures, y a qu'à reluquer ce qui déjà s'opère aujourd'hui.

Ainsi, une ferme galbeuse, c'est le domaine de Witeall (en Angleterre), près de South, dans le comté de Lincoln ; il tient toute la commune du même nom, plus un bon morceau de la paroisse de Welton-the-Wold.

Cette bougresse de ferme contient 2,175 acres (l'acre vaut, je crois, 50 ou 60 ares) dans lesquels sont plantées 38 piôles, ce qu'il y a de plus rupin, ça s'appelle des cottages. C'est là que perchent les gas de la ferme, au nombre de 93. A ce personnel pas ordinaire, faut ajouter trois forgerons et deux charpentiers, établis avec leurs compagnons dans des ateliers richement bien aménagés. Le travail est fait par des machines de toutes espèces ; un chemin de fer traverse l'exploitation et la relie directement au réseau le plus voisin.

Faisons un tour aux étables, et vingt dieux, nous allons voir qu'elles sont bougrement bien garnies : 3,500 moutons, 360 bêtes de race bovine, 90 canassons, 230 porcs sans compter le proprio, — foutre, ils ne sont pas prêts de disparaître les jambons d'York dont se gavent les aristos !

Les principales productions du sol sont le froment, l'orge, l'avoine et les navets.

Sans doute y a pas les primeurs et les fruits qui poussent au soleil de notre midi ; y a pas non plus les grappes galbeuses de la Bourgogne et du Bordelais. Mais, viet-daze, faut bien des navets pour faire la soupe, — comme il faut du piccolo pour se rincer la dalle.

Une autre ferme, espatrouillante aussi, c'est toujours en Angleterre, une ferme qui perche dans un patelin baptisé Hargham, — le diable m'emporte si je sais où c'est ! Là, c'est pas des navets qui y poussent : c'est du gibier !

Ben oui, du gibier !

Sur les 2,900 acres d'étendue qu'a ladite ferme, 45 sont en taillis ; un étang rupinskoff, entouré de collines, est farci de canards sauvages. L'année dernière on a fait venir plus de 2,000 poules faisanes, et les œufs sont recueillis avec bougrement de soins ; 600 poules sauvages se baladent dans les bois ; pour ce qui est des lièvres, et des lapins je préférerais qu'on me coupe la chique que d'être obligé de poser à chaque un grain de sel sous la queue.

Pour vous donner une idée du trafic qui se fait dans cette baraque, il me suffit de dire aux camaros, que, bon an mal an, on vend 12,000 pièces de gibier à plume.

Puisque j'en suis à ces sacrées fermes spéciales, faut aussi que je bavasse de celle du Puget-Sound, au pays des dollars, dans les Amériques. Là, c'est la volaille que l'on fait pousser.

Et la broche peut tourner, pécaïre ! Les couveuses à vapeur ne chôment pas : 100,000 poules, 30,000 dindons, 8,000 oies, 1,300 canards, plus une foultitude de pigeons.... Qué concert, qué roucoulement, qué piaulement de faire cette marmaille ! Ouais, je m'en bouche les oreilles, rien que d'y penser.

C'est cette ferme de 1,200 acres d'étendue qui approvisionne les marchés de l'Oregon, de San Francisco, de Sacramento et de New-York, les plus grandes villes des Etats-Unis,

Hein, en voila de la mangeaille produite à bon compte !

Et ce n'est encore que de la gnognotte, comparé à ce qu'on peut obtenir. Mais, rien qu'en nous en tenant à ça : si des fermes de ce calibre se créaient un peu partout, ce serait le bien-être pour tous, — y a fiche pas d'erreur !

Y a des bons lieux, pas méchants pour deux liards, mais farcis de gnoleries bourgeoises, qui rengainent : Et si tout le monde veut bouffer du poulet, comment vous y prendrez-vous en anarchie, pour contenter tous ces goulus ?

« Eh bien, mon bon, on fabriquera des poulets ! Par le temps qui court, c'est pas plus difficile que de faire pousser des pommes de terre ; s'agit simplement de s'organiser en conséquence. »

Et pour le clouer on lui cite l'exemple de la ferme de Paget Sound.

## CINQUIÈME VEILLÉE

« Ça n'ira pas tout seul, me disait, ce soir là, Pichevin, en hochant la tête. D'abord, y aura pas moyen de s'entendre.

— Tu crois ça, l'ami ? Eh bien si tu veux, ce soir nous causerons sur « l'entente. »

— Ça va, dit Pichevin.

— Eh bien, écoutez les gas : vous savez tous que quand on prend la route qui va de Terrefort à la Béziade après avoir descendu la côte de Capbartos, passé par la ferme de Mascouyounat, traversé les taillis de Pigasse, vous trouvez le hameau de Mougane, un voisinage de sept ou huit cahutes.

C'est là qu'est arrivé le petit bout d'histoire que je vas dégoiser ci-dessous :

Les gas de Mougane sont des types solides, durs à la besogne, pas manchots pour deux sous ; chaque famille y possède un coin de terre qui est bien loin de la nourrir, aussi ses membres turbinent souvent pour plus riche qu'eux, se louent pour la

moisson et les semailles, vont en journées. Bref, nom de dieu, ils vivent de brie et de broc. Avec ça, comme ils ont l'horizon grandement rétréci, leur jugeotte encore en herbe, l'appétit facile à satisfaire, l'ambition à naître, — ils ne renaudent pas trop et se contentent de leur pas enviable sort.

Oui, foutre, ils ne refoulent pas au travail éreintant qui use son homme sans lui laisser un quignon de pain pour sa vieillesse ; ils ne bottent pas le cul au *Mossieu* plein de morgue et de truffes ; ils laissent partir leurs fistons à la caserne ou à Madagascar et portent sans rouspétance leur monouille si péniblement acquise au jean-foutre de percepteur.

Est-ce à dire que les bougres se sentent bien à l'aise et n'aient rien de rien à demander ? Faut pas le croire, crèdieu ! Si routiniers et si bêtes de somme qu'ils puissent être, si minimes que soient leurs besoins, ils pâtissent parfois des choses de première nécessité. Ainsi l'eau, — le vulgaire sirop de grenouille, — leur faisait, il y a quelque temps encore, bougrement et salement défaut.

Oh, pas absolument défaut ! Car au fin fond du pré du vieux Jaquille il y a, sous deux saules, une fontaine où l'eau est bien fraîche et bien abondante ; un tantinet plus loin, il y a des étangs rudement poissonneux où l'hiver, quand buffe la bise, les canards sauvages aiment à se baigner.

Mais tout cela est éloigné en diable du petit patelin et les bonnes bougresses, la cruche sur la caboche suaient sang et eau avant de radiner à la piole. En plus, avec les garces de chaleurs qui vous dessèchent la gueule comme un four-à-chaux, pas mèche de jamais boire frais.

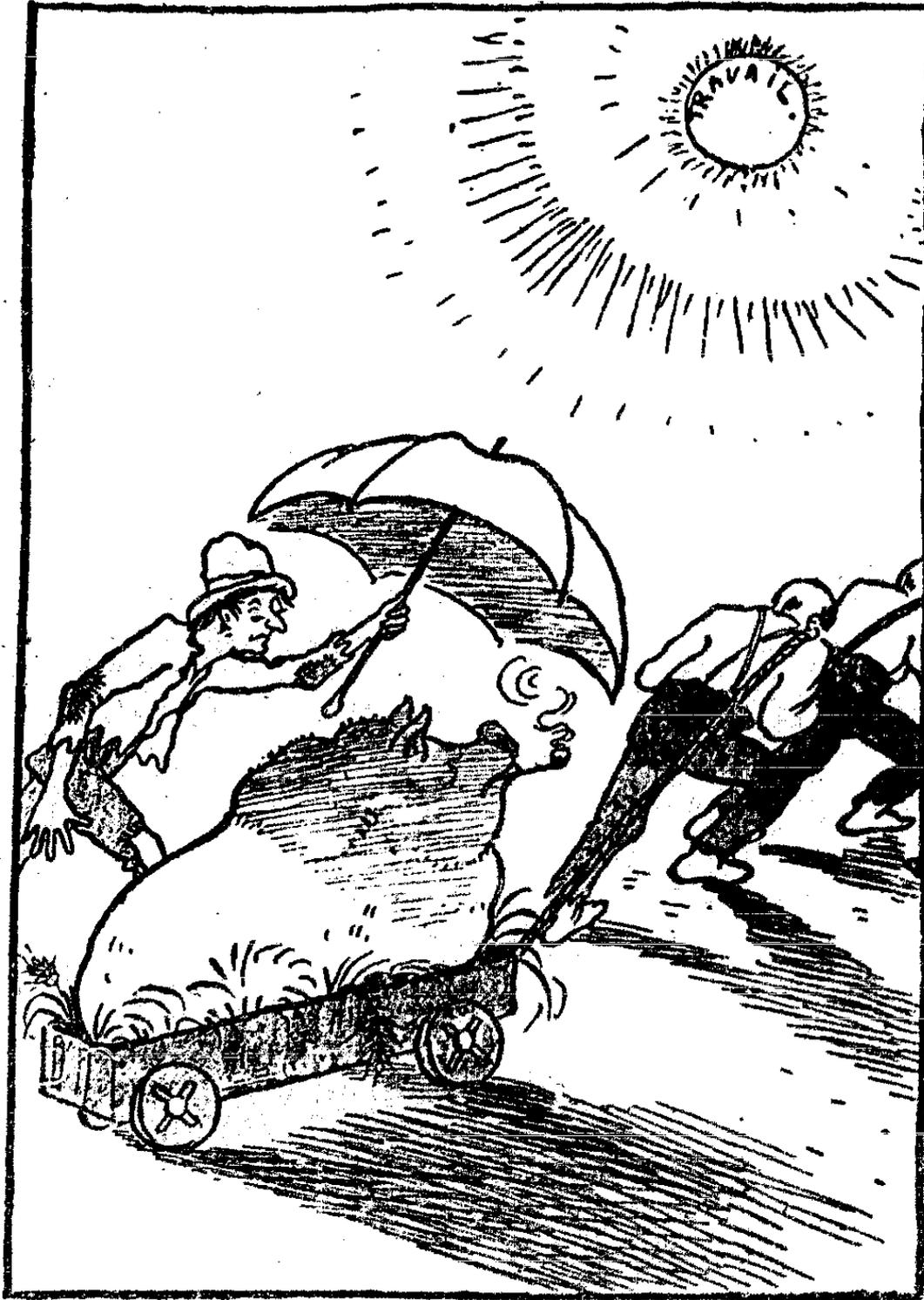
Y avait bien un remède à cette foutue abomination : fabriquer des puits ! Mais, comme l'eau est basse, ça revient chérot et la sacoche des gas est légère. Chacun pris à part, où trouver les trois ou quatre cents balles indispensables au creusement dudit puits ?

Que foutre, alors ? Continuer à bramer la soif, kif-kif en plein Sahara ? Ou bien se mettre à la recherche d'un créancier pour

quelques centaines de livres ? Alternative cruelle que d'être placés entre la soif et l'usure : deux choses pareillement dégoûtatives et emmerdatoires.

Un biais fut trouvé ! Pierrichot, qui n'est pas le plus couillon du pays, offrit son jardin pour creuser un puits, commun à tous les gas du hameau, où tout un chacun au-

A ROTHSCHILD, LE ROI DES GRINCHES



— *Quel gros cochon ! Il est gras de notre maigreur.*

rait le droit de puiser, à condition de contribuer à sa construction. Illico, l'accord se fit sur ces bases.

Sitôt pris, sitôt pendu ! On se mit dès le lendemain à la besogne : chacun à son tour piochant et tournant la manivelle pour grimper les bennes. D'autres approchèrent

les matériaux pour construire, se mirent à extraire la pierre, — si bien qu'en deux temps et trois mouvements il y eut une source abondante.

Ce qui aurait fichu sur la paille un type seul, ne coûta que peu d'efforts à l'ensemble du voisinage.

Maintenant, mille dieux, laissons à leur puits les mougnanais et, toujours sur le même chemin, filons jusqu'à la Béziade.

Là, c'était pas un puits qui manquait aux bons bougres ; les ménagères pouvaient à volonté cuire la bonne soupe et laver la lessive, mais le pauvre champ-de-navets laissait rudement à désirer.

Oui, vietdaze, ce champ où nous pioncerons le grand somme était dans un état tout à fait dégueulasse. Pas de haie à l'entour, pas de mur de clôture, pas la moindre barrière : poules, porcs et chiens se baladaient parmi les tombes sans que la putain de municipalité se décidât à clôturer d'une manière ou de l'autre.

Et la municipalité d'avant, qui était conservatrice ne s'en était pas plus occupée que celle-ci qui est républicaine. Ces andouilles se chamaillent pour des affaires qui se règlent à Paris et se foutent comme d'une crotte de chien de celles de leur patelin.

Tout autre est l'ami Antougnan, un gaillard qui ne veut être ni garde champêtre ni sénateur, mais qui lit le *Père Peinard* et s'en trouve bien.

Il ne fit ni une ni deux, lorsqu'il fut convaincu que les conseillers cipaux ne voulaient rien foutre pour le cimetière il emmancha une réunion et, sans barguigner, proposa au populo de la Béziade de fabriquer à frais communs et à la bonne franquette le mur de clôture du champ-de-navets.

Il y eut bien des ronchonateurs, comme il y en a toujours, mais les gas à la redresse comprirent vivement de quoi il retournait et, mille dieux, le plus gros de la bande fut séance tenante de son avis.

Sans compter que quand les ronchonateurs virent les autres en train, ils prirent le bon parti de faire comme tout le monde. Les maçons s'offrirent gratuitement à donner quelques journées, les bouviers à porter la chaux, le sable, la pierre ; d'autres bons bougres servirent les maçons... Et ce qui semblait la mer à boire pour Mossieu le Maire, sa pochetée d'adjoint et la dizaine d'andouilles mal ficelées du Conseil cipal était achevé dans la quinzaine.

Ohé, mon vieux Pichevin, que penses-tu de mes deux histoires de Mougnane et de la Béziade ?

— Eh bien, Barbassou, j'en pense pas grand chose : des trucs de même calibre, ça se voit tous les jours, — je t'aide... tu m'aides... et ainsi de suite, à charge de revanche !

— Fort bien, l'ami ! Sache donc que tout ça c'est du communisme, — tu en fais sans le savoir. Tu vois combien on se monte le bourrichon quand on s'offusque de mots : le communisme qui, à quantité de types, paraît un écheveau diablement embrouillé est simple comme bonjour : qu'on fasse pour la boustifaille, pour les frusques et pour les turnes ce que les mougnanais ont fait pour la lance, et la question est résolue.

Ça ne sera plus le four banal ou le moulin banal du « bon vieux temps » où chaque type cuisait son pain et moulait son blé moyennant redevance au cochon de seigneur féodal.

Non ! Y aura pas plus de seigneur féodal que de percepteur pour nous pomper la vie.

Qu'il faille une route et on saura la faire, comme les bons fieux de la Béziade ont fait le mur de clôture de leur champ-de-navets, — bien mieux que les saligauds d'entrepreneurs qui s'emplissent la sacoche en fabriquant de mauvais chemins.

Voudra-t-on un chemin de fer ? Immédiatement les diverses communes où doit passer la voie ferrée s'entendent, feront le tracé, les terrassements, les tranchées, le ballast, poseront les rails, bâtiront les gares, mettront les trains en marche... Mille fois mieux que les jean-fesses de l'Etat et des Compagnies !

Culture, industrie, routes, tout se fera à la bonne franquette, sans faire de magnés. Comme on n'aura plus de morpions sur le poil, que la gouvernance et les richards auront une fois pour toutes foutu leur course, que l'éternel souci de la croustille journalière se sera envolé, qu'en fait de cassement de tête il n'y aura plus que celui de nager dans le bien-être, tous en chœur, on se la coulera douce !

On n'en finissait pas de jaspiner!

Voilà que la camoufle nous rappela à la réalité : la lampe, n'ayant plus d'huile, clignait son œil.

Nous nous séparâmes avec de grosses poignées de main.

Les soirs qui suivirent on continua nos veillées, — et foutre, on les continue en-

core. Les voisins se décrassent, que c'est un vrai beurre!

Mais, y a pas plan de coucher dans l'almanach du vieux gniaff tous nos caquetages.

Je n'ai usé déjà que trop de papier.

Or donc, je pose ma chique!

LE PÈRE BARBASSOU.

## AU PAYS DES MOÏS

Ouvrez l'œil! c'est pas le moment de se laisser glisser : il va se passer des choses. Sans loufoquerie on peut dire que les vieux mêmes ne doivent pas désespérer de le voir; et pour les petiots, ils arriveront juste au moment intéressant. Il faut les préparer à comprendre pour qu'ils n'en perdent pas une bouchée, — au contraire!

Mais, je vous entends dire : « Sur quoi donc que t'as marché pour être à la « bonne? T'as eu un éblouissement — c'est « la chaleur — pendant que tu regardais « sur le vieux chemin qui poudroie et qui « verdoie. »

— Couillons! que je répons, vous me prenez pour un autre : on ne m'en fait pas accroire et, mes raisons d'espérer, c'est que j'ai déjà entendu frapper les trois coups; à ce signal, les ânes même ont dressé les oreilles... enfin, suffit! je dis que la grande idée de la liberté individuelle, qu'on est en train d'adopter comme le seul sens potable de la *souveraineté du peuple*, va nous conduire à des résultats épatants, parce que ça au moins c'est du positif, et quand on voudra partir d'un chacun pour arriver à l'équilibre d'ensemble, le résultat sera foutre aussi exact que de dire deux et deux font quatre.

Je crache et je reprends... Mais quoi? on fait du fouan? les socialos ronchonnet et Jaurès, la vieille barbe, demande comment ça se passera dans la société future?

Si vous voulez me suivre dans un département qui s'appelle le pays des Moïs, ou bien écouter un certain journaliste bourgeois qui y est allé et dont le *Temps* a recueilli les impressions, je m'en vais vous

montrer en raccourci, comment le communisme libertaire convient à toutes les conditions du développement humain.

Les gas nommés *Moïs* et qui perchent vers la Cochinchine ne sont pas très développés comme culture; ils ignorent les arts de la civilisation, et quand ils reçoivent d'Europe du fromage de gruyère enveloppé dans des morceaux de Code, ils mangent le fromage et se torchent le derrière avec le papier. Malgré tout, ils ont trouvé le moyen d'être heureux dans les conditions les plus restreintes, grâce au communisme libertaire : et je dis qu'à plus forte raison nous pouvons nous la couler douce, si au lieu de transformer le progrès de la science dans le sens de l'abrutissement humain nous voulons que rien ne soit détourné du fonds commun. Autrement dit, il faut que la machine à faire les souliers épargne la peine et le temps des cordonniers, qu'elle leur permette la multiplication de leurs efforts jusqu'à concurrence des besoins et non qu'elle se retourne contre l'ouvrier au profit du patron; et le meilleur moyen d'arriver à ça, c'est de faire démissionner le patron.

J'ai cassé mon fil, et j'y fais un nœud qui nous ramène aux Moïs. Il faut vous dire que ces gas-là, qui sont des anarchistes à l'état de nature, foutent leur course comme des zèbres dès qu'ils aperçoivent les blancs...

Et savez-vous pourquoi?

Ils les prennent pour des médecins qui viennent les vacciner de pus de vache ou de civilisation et, plutôt que de se laisser inoculer le virus et policer avec toutes les

ordonnances qui peuvent rendre les hommes méchants, ils préfèrent rester sauvages.

Le journaliste qui a été les voir a eu la gnolerie de dire qu'on ferait peut-être bien de leur envoyer un missionnaire : mince de peste !

C'est parce qu'ils ne sont pas pourris par la gangrène autoritaire, religieuse et propriétaire que les gas sont heureux et de mœurs paisibles. Les aveux du correspondant d'Hébrard-le-panamiste, l'homme aux quinze cent mille francs, sont trop précieux à ce sujet pour que je veuille y changer un mot :

« Des croyances, peu de choses à dire ;  
 « aucune apparence de culte nettement dé-  
 « fini, rien qui rappelle, fut-ce de très loin,  
 « les pratiques du bouddhisme, le culte des  
 « ancêtres. Aucun autel domestique devant  
 « lequel on brûle des baguettes odorifé-  
 « rantes, aucune tablette pendue à la cloi-  
 « son, face à la porte, à la place d'hon-  
 « neur. Un panthéisme irraisonné, la crainte  
 « de tout, qui, chez l'homme primitif comme  
 « chez l'enfant, paraît être le commence-  
 « ment de la sagesse ; des touffes d'herbes  
 « accrochées à un pieu, de petits drapeaux  
 « en fibre de palmier flottant à l'extrémité  
 « d'une perche, telles sont les offrandes  
 « destinées à conjurer les influences mau-  
 « vaises. C'est un fétichisme analogue à  
 « celui des noirs de la côte d'Afrique, très  
 « atténué toutefois, et dont l'influence ne  
 « se fait pas sentir, comme chez l'indigène  
 « de Guinée, dans tous les actes de la vie.

« L'organisation sociale est également  
 « à l'état embryonnaire ; l'autorité n'est  
 « point déposée entre les mains d'un chef.  
 « Les décisions sont prises dans des as-  
 « semblées auxquelles toute la tribu prend  
 « part. Une case, plus grande que les autres,  
 « située au centre du village, sert de mai-  
 « son commune. C'est là qu'on discute,  
 « fort paisiblement du reste ; l'opinion des  
 « plus anciens, sans être nécessairement  
 « prépondérante, entraînant d'ordinaire les  
 « suffrages. Au surplus, les questions à ré-  
 « soudre ne sont jamais bien graves. Sur  
 « quoi porteraient les litiges ? La propriété  
 « individuelle n'existe pas. Les troupeaux,

« les défrichements appartiennent à tous ;  
 « la récolte de riz est emmagasinée dans  
 « trois ou quatre greniers où chacun puise  
 « comme bon lui semble. C'est le commu-  
 « nisme intégral. Il est piquant de voir  
 « cette conception qui, suivant quelques  
 « rêveurs, doit faire le bonheur des so-  
 « ciétés à venir, réalisée par cette huma-  
 « nité au berceau. Le dernier mot de la  
 « civilisation ne serait-il donc qu'un retour  
 « à la barbarie ? »

Quant on raconte ces choses-là aux éco-  
 nomistes modernes, ils commencent à se  
 creuser le trognon pour comprendre... et,  
 en fin de compte, ils nous servent une pe-  
 tite ânerie comme celle-ci : « On ne peut  
 « pourtant pas présenter la vie sauvage  
 « comme l'idéal du progrès ! »

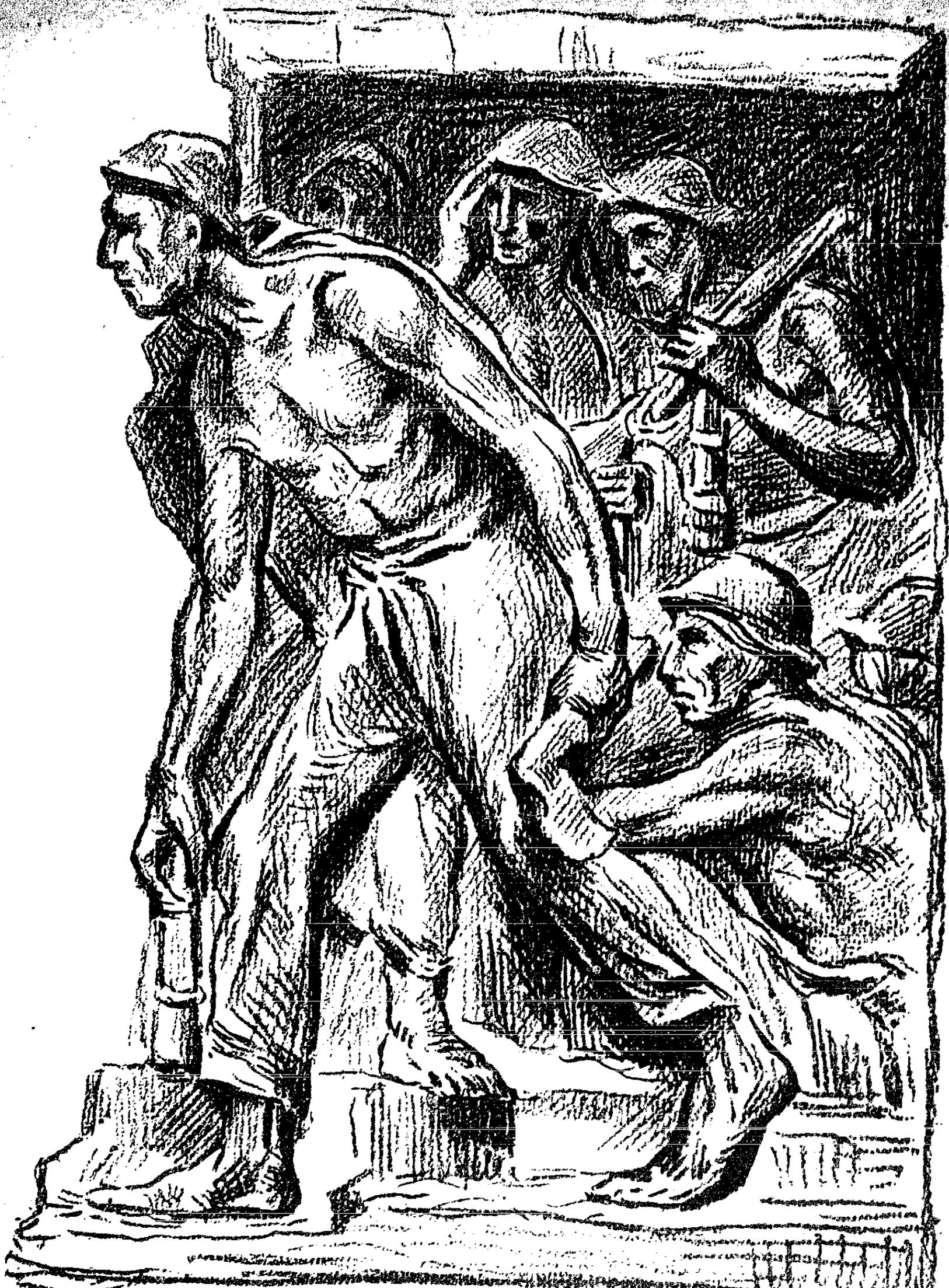
Une fois pour toutes, ou peut leur ré-  
 pondre :

S'il était démontré, *par l'expérience*, que  
 le bonheur et la paix des hommes ne sont  
 possibles que dans les conditions primi-  
 tives de nature, nous dirions presque avec  
 ceux qui proposent un retour à cet état :  
 « Vive la barbarie qui nous rend à nos  
 « instincts et à la jouissance naturelle ! »

Mais... ç'a n'est pas démontré ! et, avant  
 de clore à jamais le cercle du progrès, si  
 le progrès est nuisible à l'homme, — est-ce  
 possible ? — nous demandons à continuer  
 l'expérience ; nous voulons avec les ri-  
 chesses accumulées des siècles et des civi-  
 lisations, constituer un fonds commun assez  
 riche pour pouvoir suffire à toutes les exi-  
 gences naturelles et à tous les appétits nou-  
 veaux de la liberté dans l'intelligence.

Dans les plus mauvaises conditions, (les  
 Moïs en sont la preuve), on vit mieux e  
 plus moralement sous le régime du com-  
 munisme libertaire que dans les meilleures  
 conditions civilisées, sous le régime du sa-  
 bre, du Code et du goupillon.

Changeons donc notre méthode : foutons  
 le sabre au rancart et le Code au panier  
 avec le goupillon. Vive la liberté dans le  
 communisme, et il n'est pas diable logique  
 que la cause de bonheur se change en cause  
 de malheur, parce que les moyens de satis-  
 faction seront plus nombreux.



La remonte des Mineurs

Lucien  
C. Meunier

Réduction d'un dessin de l'Album des *Gueules Noires*. (Voir à la couverture.)